

**PROFIL
FORMATION
PHILOSOPHIE**

**AUGUSTE COMTE
COURS
DE PHILOSOPHIE
POSITIVE**

- ♦ QUI FUT AUGUSTE COMTE ?
- ♦ NAISSANCE DE LA SOCIOLOGIE
 - ♦ LA LOI DES TROIS ÉTATS
 - ♦ INDEX DES CONCEPTS

370/371

FLORENCE KHODOSS

HATIER



Auguste Comte
Cours de philosophie positive

Introduction et commentaires par Florence Khodoss

Collection dirigée par Laurence Hansen-Løve



PhiloSophie, © janvier 2019

Introduction

Introduction à un ouvrage qui occupe six volumes de taille usuelle, l'ensemble formé par les deux premières *Leçons* du *Cours de Philosophie positive* d'Auguste Comte constitue cependant un tout complet en lui-même. Ces pages donnent une image réduite, mais exacte, de l'œuvre qu'elles annoncent.

Ce texte, sans être à proprement parler facile – ce qui le rendrait insignifiant – n'offre que des difficultés bien délimitées et ordonnées, que l'on peut résoudre aisément en les rapportant aux intentions de l'auteur, au contexte de l'œuvre, aux inquiétudes de l'époque. C'est ce que nous avons tenté dans notre introduction. Ces deux *Leçons* ont marqué une étape de la philosophie. Une partie de leur contenu est passée dans le sens commun. D'autres aspects, plus étroitement liés aux problèmes d'une époque et au projet d'un auteur, gardent un grand intérêt historique. Il y a dans chaque siècle un très petit nombre de penseurs qui demeurent pour nous des références. Nous entendons par là que rien de ce qui a suivi dans l'histoire de la pensée n'est compréhensible sans eux, même et surtout les mouvements qui les ont contredits ou refusés. Comte est de ceux-là, et pour le XIX^e siècle français, il est le principal et peut-être le seul. Plus particulièrement les *Leçons* introductives du *Cours de Philosophie positive* sont le type même du texte *classique*.

Qui fut Auguste Comte ?

Il y a des auteurs dont la biographie est presque indifférente à qui se soucie seulement de comprendre leur œuvre. Elle nous empêche certes de transformer trop vite en statues de bronze des hommes qui furent de chair et de sang, mais cet intérêt reste le plus souvent anecdotique. Auguste Comte a voulu que les péripéties de sa vie fussent intégrées à son œuvre, de même que son œuvre a fini par occuper la totalité de sa vie. Lui-même en a rendu compte au public, non seulement parce qu'il s'était donné pour maxime « vivre au grand jour », mais aussi parce qu'il pensait que la genèse la plus intime de sa pensée importait à sa compréhension.

Les épisodes les plus marquants sont postérieurs au texte que nous présentons ici, mais il n'est pas indifférent de les en rapprocher. Que l'auteur du *Cours de Philosophie positive* ne soit pas demeuré l'homme sec et comme abstrait que l'on pourrait supposer, mais soit devenu l'un des plus authentiques héros de l'amour fou, cela éclaire d'un jour singulier même les textes écrits en un temps où il traversait à grand-peine un véritable désert affectif. Que ces textes si raisonnés – et si raisonnables – aient été écrits par un homme qui luttait vaillamment, et victorieusement, contre la menace de la folie, c'est aussi une grande leçon – ou pour mieux dire : un grand exemple.

Par commodité, nous allons retracer sa carrière et exposer les lignes de force de sa pensée en deux temps différents. Il ne faut pas toutefois oublier que l'on sépare alors deux aspects d'une même réalité dont l'unité profonde ne doit pas être méconnue.

Une vie (1798-1857) ¹

Formation

Auguste Comte naît à Montpellier en 1798, dans la petite bourgeoisie, de parents catholiques et royalistes. Il s'instruit dans un lycée napoléonien dont il supporte mal l'internat militarisé. Il est donc de ces « enfants du siècle » qui grandissent au bruit lointain des batailles. Mais, loin d'être séduit par la gloire napoléonienne, il devient extrêmement hostile à Napoléon, et le demeurera toujours. Il est un élève révolté et néanmoins brillant. Sa révolte se manifeste d'abord sous les formes puériles du chahut, mais devient bientôt en profondeur un refus politique. Par tempérament, il aime l'ordre, mais il refuse l'ordre établi dont il fait d'abord l'expérience au lycée, « funeste claustration scolastique », dira-t-il plus tard. Il devient totalement athée, sans crise et sans angoisse. « Dès l'âge de 14 ans, j'avais *naturellement* cessé de croire en Dieu » (c'est nous qui soulignons, lettre à son père, 26 janvier 1857). Les motifs de cette incroyance se perdent pour nous dans les secrets de la psychologie individuelle, mais on peut supposer qu'une part est faite de révolte contre une piété de commande, toute extérieure, imposée par les règlements du lycée. Ses relations avec sa famille furent d'ailleurs constamment difficiles. Interne dès l'âge de neuf ans, il a fort peu vécu avec ses parents. Il vénérât sa mère mais n'avait guère de communication avec elle et fut très tôt brouillé avec un père qu'il estimait médiocrement. Il y a là quelques traits qui peuvent faire comprendre comment il a pu si tôt et si radicalement se détacher de son milieu originel. Mais au-delà de ces considérations sur l'individu, il faut rappeler que sa génération hérite de tous les tumultes du XVIIIème siècle, chocs d'idées autant que chocs politiques, à la fois destructeurs et féconds. Il y avait dans l'air du temps, chez ses maîtres

et dans les livres, de quoi orienter dans les sens les plus divers un adolescent à la fois d'esprit éveillé et de caractère indépendant.

Son indiscipline n'empêcha pas des succès scolaires éclatants, aussi bien en lettres qu'en sciences. En 1814, il entre à l'École Polytechnique, qui restera longtemps une référence centrale pour sa vie : il rêvera d'y enseigner et le plan d'études de l'École est peut-être pour quelque chose dans la structure de son œuvre. C'est à l'École qu'il vécut les péripéties dramatiques de ces années 1814-1815, chute de l'Empire, invasion. Restauration, retour de Napoléon, deuxième Restauration. L'on peut remarquer que l'École Polytechnique fut dans ces années-là une pépinière de réformateurs sociaux, un lieu, non seulement de recherche scientifique, mais aussi d'intense réflexion politique. En 1816, l'École est licenciée en bloc pour des actes d'indiscipline collective dont l'arrière-plan était politique. Les élèves furent réintégrés ensuite dans la fonction publique mais un à un, avec un examen de chaque cas, et Comte ne voulut pas demander cette grâce. Désormais et pour longtemps il n'eut que des gagne-pain précaires, surtout des leçons particulières de mathématiques, où il se montra un pédagogue exact mais sec.

Les années 1817-1824 sont décisives pour son intelligence. En 1817, il devient le secrétaire de Saint-Simon, personnage remarquable sur lequel il n'est pas inutile de s'arrêter un peu. Claude Henri de Rouvray, comte de Saint-Simon (1760-1825), lointain cousin du chroniqueur de Louis XIV, avait eu une vie tumultueuse au cours de laquelle il avait gagné et perdu des fortunes. Il fit paraître de nombreux ouvrages, édita des revues, essaya d'être le théoricien de l'âge industriel, eut de l'influence aussi bien sur les penseurs socialistes que sur les grands entrepreneurs de l'industrie et de la banque. C'est auprès de lui, en écrivant pour lui, que Comte a construit la première esquisse de son système. Comte s'est dit d'abord son disciple puis il a récusé ce patronage et s'est montré sévère pour lui. L'importance exacte de cette influence sur la formation de la pensée de Comte reste un sujet de discussion entre les commentateurs. A cette question il n'y a pas de solution simple. Saint-Simon est un esprit fécond mais confus ; Comte

est ordonné jusqu'à l'excès, pensant volontiers par tableaux, divisions méthodiques, énumérations complètes. Une même formule peut avoir des sens différents en passant d'un contexte à l'autre, notamment grâce aux connaissances scientifiques de Comte, qui manquent totalement à Saint-Simon². Au reste, on trouve « du Saint-Simon » chez les penseurs les plus divers tout au long du XIX^e siècle et jusque chez Marx et Lénine, qui sont pourtant bien loin de lui.

En 1820, Comte publie anonymement dans le périodique de Saint-Simon l'opuscule *Sommaire appréciation de l'ensemble du passé moderne* ; enfin c'est en 1824 que paraît, toujours sous le patronage de Saint-Simon, le *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société*³. Cet ouvrage, composé dès 1822, avait donné lieu à de laborieuses tractations entre Saint-Simon et son disciple complètement émancipé, qui désormais tenait à signer ses travaux, et de fait le *Plan* contient les grandes lignes de ce qui sera l'œuvre de toute sa vie.

De cette date commence sa maturité. Cette publication lui apporta d'ailleurs la notoriété (que jamais la fortune n'accompagnera). L'on peut dès maintenant peser les termes du titre : voici un jeune homme – il n'a pas vingt-cinq ans – qui ressent comme beaucoup de ses contemporains le désarroi de vivre dans une société en crise, crise politique par la succession des régimes, crise sociale avec la montée de la bourgeoisie, l'essor de l'industrie, la naissance du prolétariat, mais aussi crise spirituelle. Comte n'est pas le seul à penser que les formes religieuses traditionnelles sont trop étroitement liées à l'ancienne société pour pouvoir fournir des principes de vie aux hommes du monde moderne. D'autres cultivent la nostalgie d'un ordre révolu ; lui, entreprend de « réorganiser la société ». Tourné finalement vers la pratique, c'est cependant par une réforme intellectuelle qu'il veut commencer cette réorganisation. Soixante-dix ans plus tôt, Rousseau (qu'il n'aime pas et apprécie mal) voyait dans la science de l'homme la plus utile et la plus difficile des connaissances⁴. Comte en est au même point, mais comme l'homme est société, c'est une *physique sociale* qui

sera le fondement de la *politique positive*⁵. Et cette science nouvelle, il la met en projet méthodique avant de la constituer. Ses travaux scientifiques suivront un *plan*. En un sens, tout Comte est dans ce titre, mais en un sens seulement. Nous verrons quels compléments la suite de sa vie lui fera découvrir (cf. p. 17 et suiv.). Dès cette époque, se dessinent nettement deux directions constantes de sa pensée : la construction d'une *philosophie des sciences*, la recherche d'une *politique rationnelle*.

A ce moment. Comte devient indépendant. Il rompt avec Saint-Simon, il se marie et il prépare le *Cours de Philosophie positive*.

Travaux et peines

En 1825, Comte épousa une prostituée avec qui il vivait depuis quelque temps. Il ne semble pas avoir été mû par le romantisme du rachat ; il n'a pas donné pour raison l'attachement, qu'il semble pourtant avoir longtemps éprouvé, mais la sécurité affective qu'il attendait d'une femme qui lui devait statut social et considération : il se croyait peu plaisant et recherchait une affection fondée sur la gratitude. Cet homme d'un orgueil si entier quand il s'agissait de son œuvre était sans vanité quant à sa personne. Il semble aussi qu'il ait voulu soustraire son amie à d'humiliants contrôles policiers. Il avait caché ces faits à son entourage et à sa famille ; il les a révélés dans un testament rédigé pour ôter à sa femme tout droit sur la destinée posthume de son œuvre. Ce mariage en effet fut orageux et, de ruptures provisoires en réconciliations précaires, aboutit à une séparation définitive au bout de plus de quinze ans. Il ne faut pas oublier que le divorce n'était pas possible dans la France de ce temps-là, jamais, pour aucun motif. Il est difficile, et sans doute vain, de discerner, à travers un brouillard de récriminations confuses, si Comte a fait sentir trop lourdement son droit à la gratitude, si « l'indigne épouse » a éprouvé la nostalgie de la marginalité, ou si elle a au contraire été déçue dans son espoir de stabilité bourgeoise. Comte, de son côté, n'a pas trouvé en elle la sécurité qu'il espérait ; son calcul

d'affection se révéla faux, du fait seul sans doute que c'était un calcul. Elle resta cependant l'auditrice assidue de ses cours et il reconnut toujours qu'elle était fort intelligente.

Les premières années du mariage coïncident avec une période d'intense travail. L'essentiel de l'œuvre théorique est conçu et Comte commence à l'exposer chez lui devant un auditoire peu nombreux mais où figurent plusieurs savants de premier ordre, parmi lesquels on peut citer Fourier⁶ et Blainville⁷. Les deux premières séances correspondent à notre texte. La troisième ne put avoir lieu : le cours était interrompu par la catastrophe que Comte désignera comme « une crise cérébrale, résultée du fatal concours de grandes peines morales avec de violents excès de travail »⁸, ajoutant que des soins irréfléchis avaient aggravé la crise. Bouffées délirantes, fugues, tentative de suicide, dépression profonde... il retrouva néanmoins son équilibre au bout de deux ans. Le *travail* reprit, intense mais réglé ; les *peines* ne lui furent pas épargnées mais il sut les intégrer à sa doctrine jusqu'à en faire une sorte de bonheur. Il s'appliqua désormais à se faire une hygiène de vie susceptible d'empêcher le retour des crises.

Le sacerdoce de la pensée

Dans les années 1830, Comte a enfin quelque chose qui ressemble à une situation, et cette situation le lie à sa chère Ecole Polytechnique. Répétiteur, suppléant, examinateur, il n'obtient pourtant pas la chaire qui fut sa seule ambition temporelle. Sa condition, plus aisée, demeure précaire. Ses fonctions, renouvelables chaque année, dépendent de la bonne volonté des commissions qui finirent par lui devenir totalement hostiles. Les querelles d'humeur et les hostilités de doctrine se mélangent inextricablement dans cet épisode, comme se mélangent considérations méthodologiques et récriminations personnelles lorsqu'il le raconte. Dans ses dernières années, il vécut des souscriptions de ses disciples, non de ses droits d'auteur, auxquels il renonçait pour faciliter la diffusion de la doctrine et aussi pour une rigoureuse raison de principe ; il ne voulait pas faire commerce de sa

pensée, mais trouvait juste et nécessaire, en échange des services rendus au public, d'être entretenu par un « libre subside ». Nous verrons qu'il identifiait sa fonction à un sacerdoce et cette comparaison explique assez sa position. Le subside ne lui fit jamais défaut. Le philosophe anglais John Stuart Mill lui avait procuré les premières souscriptions et de fidèles amitiés prirent toujours le relais. Il atteignit ainsi les approches de la soixantaine, totalement démuné, mais totalement en sécurité, dans l'exécution de sa tâche qui n'était autre que d'achever les « travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société ».

Penser en aimant

Cette carrière se fut déroulée tout d'un trait si n'était intervenue la grande péripétie amoureuse qui devait y faire époque : et ce ne serait qu'anecdote si l'événement n'avait été profondément intégré à la pensée : en octobre 1844, il rencontre Clotilde de Vaux, sœur de son ami et disciple, Maximilien Marie.

Mademoiselle Marie semblait, au sortir de la Maison de la Légion d'Honneur, avoir fait un mariage raisonnable. M. de Vaux était percepteur. Mais, ayant perdu au jeu les deniers publics qui lui étaient confiés, épouvanté à la perspective d'une vérification prochaine, il s'enfuit à l'étranger et disparut de sa vie. Clotilde se retrouva à la charge de sa famille et sans statut social, mariée pour la vie à un absent déshonoré, profondément perturbée de plus par un amour malheureux sur lequel on n'a pas de détails. Comme d'autres femmes de son époque, elle tenta de se faire une place dans le monde par le journalisme et la littérature. Il faut avouer qu'elle paraît bien pâle à côté de George Sand, de Flora Tristan ou de Marie d'Agoult. Comparée à ces pionnières, elle semble manquer d'énergie, peut-être de talent. Sans doute manquait-elle simplement de santé. Une tuberculose mal diagnostiquée, mal soignée, l'emporta rapidement. Cette rencontre fut pour Comte une révélation affective totale. Aucune de ses liaisons de jeunesse n'avait compté durablement pour son être profond ; son mariage avait été empoisonné de suspicions et de querelles ; il accédait

maintenant à un sentiment d'une tout autre qualité. Il répétait plus tard volontiers ce cri du cœur, jailli en lui à la vue de Clotilde : « On se lasse de penser et même d'agir ; jamais on ne se lasse d'aimer ! »⁹ Mais Comte était trop totalement penseur pour ne pas continuer de penser, même en aimant. Il croyait que ses travaux théoriques avaient développé en lui des sentiments d'amour universel mais ajoutait : « Combien leur vague énergie philosophique est loin de suffire à mes vrais besoins ! » Désormais doctrine et passion vont se compléter l'une l'autre, la doctrine deviendra une réflexion sur l'amour, l'amour apportera sa chaleur à la théorie.

Clotilde semble bien n'avoir répondu à la passion de Comte que par du respect, de la gratitude, tout au plus de la sympathie mais aussi quelque embarras. Un refrain revient dans ses lettres : « épargnez-moi les émotions ! », « évitons les émotions vives ». C'est peut-être le soupir d'une âme fatiguée qui a peur de la vie, mais on est tenté d'y voir aussi une prudence qui cherche à écarter, sans trop le blesser, un amoureux déconcertant. A son lit de mort seulement elle accepta de se dire sa compagne : « Vous n'aurez pas eu une compagne longtemps », « Je vous confie mon reste de vie », dit-elle aussi, mais elle mourut peu après.

Comte ne put pas ne pas être frappé par la similitude de leurs situations conjugales, « une triste conformité morale de situation personnelle ». Il aurait pu en tirer argument en faveur du divorce, et tel semble être le sens d'une nouvelle écrite par Clotilde, qu'il a sauvée de l'oubli¹⁰. Mais, d'autre part, dans les institutions telles qu'il les concevait, le mariage devait être indissoluble. Il voyait en Clotilde sa seule véritable – et éternelle – épouse. Il avait la ressource de penser qu'aucun de leurs deux mariages n'était un « vrai » mariage et que, suivant l'une de ses maximes, rien n'étant absolu, toute règle admet des exceptions. Mais il souffrait, tant de la réserve de Clotilde que de la contradiction entre ses sentiments et les institutions. La mort le délivra de cette comédie en la transformant en tragédie.

Comte avait en d'autres temps donné des preuves de sa fragilité

nerveuse. Il surmonta pourtant l'épreuve et sut transfigurer le deuil en pensée. Il y mit de la méthode comme il en mettait partout. Ici des mots comme *adorer*, *culte*, *sacré*, cessent d'être ces métaphores qui encombrant le fade langage de la galanterie, pour devenir des descriptions littérales. C'est littéralement qu'il fit un *autel* du fauteuil où Clotilde s'était un jour assise, et un *culte* de la remémoration méthodique de leurs rencontres, et de chacune de ses phrases la parole d'un nouvel *évangile*. Quelques-unes des sentences ainsi recueillies montrent de la pénétration mais il est difficile de discerner ce que leur profondeur apparente doit aux méditations dans lesquelles Comte les a incluses. Quant à la perfection morale qu'il prêtait à Clotilde, cette idéalisation semble avoir pour point de départ une réelle douceur, un effort de sagesse où il entre beaucoup de résignation, mais à vrai dire, la réalité de sa personne est devenue indiscernable dans le rayonnement dont il a entouré ses moindres traits.

Inflexion de la doctrine

Dans les années qu'il avait encore à vivre, et qui furent toutes consacrées au travail, le caractère de Comte semble s'être transformé ; une véritable tendresse pour tous ceux qui l'approchaient, une capacité d'émotion jointe à la sérénité, frappèrent ceux qui le revoyaient après un long intervalle. Lui-même en avait conscience : « Ta salutaire influence m'a spontanément rendu plus affectueux envers mes amis et plus indulgent pour mes ennemis » (*Dédicace du Système*). Au-delà de ce changement d'humeur, il louait « l'incomparable régénération morale [qu'il devait à sa sainte passion] » (*Préface du Système*). En retour, il suscita amitié et dévouement et non pas seulement admiration. Lui-même put finalement se dire heureux. « Malgré la catastrophe, ma situation finale surpasse tout ce que je pouvais espérer et même rêver avant toi », disait-il au souvenir de Clotilde, dans ses prières quotidiennes (*Invocation finale* (1854) terminant le *Système de Politique positive*).

Mais la doctrine subit alors une inflexion que certains disciples n'acceptèrent pas. Il y eut sur le moment d'âpres controverses et

depuis lors un désaccord entre les commentateurs : y a-t-il une ou deux philosophies d'Auguste Comte ? Lui-même a cru à l'unité : dans la *Préface* du *Système de Politique positive*, il évoque « la pleine homogénéité d'une longue carrière systématique ». Les disciples dissidents ne virent qu'aberration dans les pensées des dernières années et limitèrent le positivisme au *Cours de Philosophie positive*.

Une analyse approfondie dépasserait de beaucoup les limites du présent travail. Nous ne pouvons donc proposer ici qu'une opinion : du *Plan* de 1822 à la fin du *Système* qui en reprend le titre premier¹¹, il y a certes, nous semble-t-il, un changement de ton, un déplacement de l'accent principal, mais aussi une continuité de doctrine. C'est pourquoi nous avons employé le terme *d'inflexion*. Certains ont parlé de *dérive*. Cette inflexion, Comte ne la niait pas ; bien plus, il en faisait hommage à l'inspiratrice de sa « sainte passion ». Il ne s'agit pas de soutenir que rien de nouveau n'a été introduit sous l'influence de l'amour et du deuil, mais ces nouveautés répondent à un problème ancien. Nous tenterons d'expliquer brièvement quel est ce problème.

Une religion pour l'homme

Le besoin de la religion

La réorganisation de la société, qui est un but de Comte depuis sa jeunesse, n'est pas seulement politique, elle doit concerner toutes les dimensions de l'existence. Elle doit coordonner le présent avec le passé et l'avenir, mettre l'accord entre les hommes, harmoniser en chacun le sentiment avec l'intelligence en vue de l'action. Tout cela, seule une religion peut le faire. Mais l'irréligion du monde moderne n'est pas un accident. Elle a ses raisons que Comte croit bonnes et partage entièrement et qui se résument dans l'incompatibilité entre deux visions du monde, celle de la science et celle de la théologie.

Il admirait grandement le christianisme, surtout sous la forme du catholicisme. Mais sur ce point il ne faut pas de malentendu : c'est en tant qu'institution purement humaine, bien plus, c'est en tant qu'*invention* humaine qu'il respectait le catholicisme, comme d'ailleurs il respectait les formes plus primitives de l'esprit théologique, y compris le paganisme. A un ami en train de revenir au catholicisme, il écrivait : « Le polythéisme constitue seul la plénitude vraiment normale de l'esprit religieux » (à Valat, 25 août 1843). En effet, pour Comte, l'esprit théologique¹², c'est la prépondérance de l'imagination, et l'imaginaire est plus riche, moins contrôlé par l'entendement, plus pur, dans le polythéisme¹³ que dans le monothéisme¹⁴. L'un et l'autre ne sont que chimères, mais des chimères vénérables, car elles ont eu une fonction nécessaire pour le devenir de l'humanité. Comte tient à ne rien déprécier du passé humain, pas même les formes les plus primitives. La dépréciation, l'on pourrait dire l'ingratitude à l'égard des penseurs du temps passé, est

un trait qui lui rend antipathique la philosophie des Lumières à laquelle il doit pourtant beaucoup malgré lui. Ce n'est pas, à ses yeux, déprécier le catholicisme que de n'y voir rien d'autre qu'une forme de la culture humaine. On comprend qu'il ait déconcerté les croyants autour de lui, à commencer par sa pieuse mère. Celle-ci, tantôt rassurée par l'hommage, pensait qu'après tout son fils n'était peut-être pas un ennemi de la religion, tantôt s'épouvantait de son tranquille athéisme.

Dieu n'est pas nécessaire

Comte, nous l'avons vu, était athée depuis l'adolescence, un athée ferme et serein, et le deuil ne le ramena pas à la religion de sa famille. D'autres ont pu dire : « j'ai pleuré et j'ai cru ». Comte répond : « Dieu n'est pas plus nécessaire pour aimer et pleurer que pour juger et pour penser. »¹⁵ Ces mots sont antérieurs à la rencontre avec Clotilde, antérieurs au deuil, mais sur ce point il ne changera pas. Il demeure convaincu que les croyances théologiques ne peuvent plus désormais convenir qu'aux esprits faibles ou à ceux chez qui le sentiment est beaucoup plus énergique que l'intelligence. Ceux-là font le sacrifice de l'intellect pour satisfaire le sentiment, et superposent de façon incohérente les antiques croyances et la vision scientifique du monde. Beaucoup ont cherché des positions intermédiaires, mais Comte les récuse toutes. Ainsi les grands rationalistes du XVIIe siècle (un Descartes, un Leibniz) ont rationalisé la théologie, entraînant la philosophie dans des polémiques sans fin, cependant qu'un Dieu de plus en plus abstrait et lointain cessait de satisfaire les cœurs sensibles. D'autres ont essayé d'adorer la Raison, la Nature ou la Liberté et Comte a connu la génération qui avait assisté à ces cultes révolutionnaires. Mais ces abstractions ne répondent pas à l'instinct de vénération qui ne peut s'adresser qu'à des êtres concrets. Le problème qui se pose à Comte est donc de dissocier *religieux* et *surnaturel*, de conserver les vertus humaines et l'efficacité sociale du catholicisme en le débarrassant de toute référence transcendante, en somme de construire ce monstre : *un catholicisme athée*. C'est sur ce

point que les réflexions théoriques poursuivies depuis l'époque de Saint-Simon vont se trouver précisées et conclues par l'épisode amoureux. Et cela d'autant mieux que la position personnelle de Clotilde, beaucoup moins fortement raisonnée que celle de Comte, allait dans le même sens. Elle était incroyante, mais gardait un souvenir attendri d'une éducation pieuse.

Le culte de l'Humanité

Que sera donc la religion dont l'homme moderne a besoin ? Il y a un être qui nous englobe en nous dépassant, qui a préparé notre existence et la prolongera après notre mort, que pourtant nous n'avons pas besoin d'imaginer dans un au-delà transcendant, mais dont l'existence empirique se constate facilement, c'est l'Humanité. Il ne faut pas objecter que voilà encore une abstraction comme la Raison ou la Liberté. C'est un point central de la pensée comtienne que de considérer l'Humanité comme un être concret qu'il désignera désormais comme le *Grand Être*, tandis qu'il affirmera que l'individu est une abstraction. Chacun de nous tient de l'Humanité les conditions matérielles de sa vie, les inventions des arts, les pensées véhiculées par le langage, la culture enfin, en tous les sens du mot ; tous ces bienfaits en font l'objet par excellence de la gratitude. Dans une représentation du monde qui n'admet ni absolu ni Être Suprême, l'objet pour l'homme de toute vénération sera l'homme même, considéré dans sa totalité et dans son principe : l'Humanité. Mais il est bien vrai que la nature composée du Grand Être suscite une difficulté : comment se représenter l'unité humaine ? Si l'on prend l'Humanité pour une abstraction c'est qu'elle n'a pas de visage. La solution résulte de la difficulté même : puisque l'Humanité fonctionne par des agents individuels, chacun d'eux réciproquement peut être considéré comme son représentant. Le culte qui s'adresse fondamentalement à l'Humanité aura donc pour objet immédiat certains de ses serviteurs, les plus illustres, les grands hommes – et l'on peut voir ici un écho des cultes révolutionnaires – mais aussi les humbles, autant que chacun de nous peut les connaître.

Comte se voyait lui-même comme le premier grand-prêtre de la nouvelle religion et il associait à ce sacerdoce les figures féminines qui avaient illuminé sa vie, non certes son « indigne épouse », mais sa mère et sa sainte inspiratrice Clotilde ; il leur ajoutait sous le nom de « fille » la servante dont le dévouement assura le confort matériel de ses dernières années.

Comte voyait dans le culte des saints l'une de ces sages institutions catholiques, que le positivisme doit conserver. A Clotilde vivante il avait envoyé pour la Sainte Clotilde (2 juin 1845) une *lettre sur la commémoration sociale*¹⁶ : « La société humaine est surtout caractérisée par la coopération continue des générations successives (...) le nouveau régime philosophique peut seul glorifier à la fois tous les temps, tous les lieux, toutes les conditions sociales, et tous les genres de coopération. » Clotilde morte suscite la pensée qui achèvera la doctrine. Les grands serviteurs de l'Humanité seront l'objet d'un culte commun à tous et public, mais les êtres aimés seront l'objet d'un culte privé tout aussi légitime. Tout naturellement le culte privé du fondateur pour son inspiratrice prendra place dans le culte public. L'Humanité aura le visage de Clotilde. C'est ce visage qui figurera sur les autels du nouveau culte.

Telle fut la construction religieuse de cet athée qui lisait quotidiennement *l'Imitation*¹⁷ : un décalque laborieux des institutions catholiques. Ainsi le baptême positiviste proclame que l'enfant est un être humain, il le voue au service de l'Humanité. Sa vie est jalonnée de sacrements jusqu'au dernier qui, après la mort, incorpore à l'Humanité tous ceux qui sont dignes de vivre dans la mémoire des hommes. Immortalité « subjective » : Comte entendait par là qu'elle a toute sa réalité dans la mémoire des vivants. « Je dois m'efforcer de te supposer toujours vivante », dit-il à Clotilde morte (*Dédicace du Système*). Il n'oublie jamais qu'à cette supposition ne correspond aucune réalité objective. Il ne croit pas que la pensée ait d'autre support que le cerveau, organe dont l'esprit est la fonction. Clotilde est morte ; nulle âme, nulle réalité spirituelle ne lui confère une immortalité objective ; mais l'amour de Comte pour Clotilde n'est pas

mort, voilà l'immortalité subjective. Tandis qu'il parle à Clotilde toujours vivante, il n'oublie pas que c'est en imagination. Pieuse, nécessaire et salutaire fiction ! Ce qui est réel, c'est l'Humanité, composée de plus de morts que de vivants, qui traverse le temps grâce au souvenir, à la commémoration, à la piété.

Cette continuité de l'Humanité n'est pas confiée au seul caprice de la mémoire individuelle. La commémoration sociale sera réglée par un calendrier¹⁸. Sur le modèle des fêtes des saints, Comte consacre chaque jour à un grand homme du passé (un jour commémore collectivement l'ensemble des femmes). En outre, chaque semaine et chaque mois sont plus particulièrement consacrés à un homme qui représente le mieux une étape dans le développement de l'humanité.

Comte prévoyait que ce culte, minutieusement organisé, rassemblerait en quelques années tout l'Occident, puis toutes les populations humaines dans un accord libre fondé sur l'évidence de la sagesse. En fait, l'Église qu'il fonda resta toujours aux dimensions d'une secte, localement prospère¹⁹, mais qui alla se rétrécissant. L'influence diffuse, en revanche, de certaines idées comtiennes fut grande, mais elles furent souvent soit dénaturées, soit mélangées avec d'autres systèmes de pensée. (Nous donnons plus loin quelques explications sur ce point.) Il faut donc bien reconnaître en un sens un échec historique. Si nous nous permettons ce mot, c'est en nous référant aux propres normes de Comte et à ses prévisions. Les positivistes ont pu longtemps croire que le triomphe de la doctrine était seulement retardé. En 1914, les positivistes du Brésil imputaient encore la guerre européenne à ce retard²⁰. Cet échec est d'autant plus grave qu'aux yeux mêmes de Comte, si l'on met à part quelques péripéties accidentelles et subalternes, le devenir historique est le développement de la véritable nature du Grand Être. S'il croyait au triomphe de sa doctrine, c'est parce qu'il pensait n'être lui-même que l'un des organes par lesquels l'Humanité accomplissait sa dernière mutation, l'avènement d'une société répondant en tout à ses véritables besoins.

Le dernier tome de la *Politique positive* est consacré à la description de l'avenir humain. Déjà *l'ère normale* est commencée.

L'on peut en confrontant ce volume avec le *Plan* de 1822 mesurer la continuité de cette carrière mais aussi l'écart apporté par l'inflexion finale. Dans le *Plan* était déjà indiquée la séparation des deux pouvoirs, à la fois distincts et complémentaires : « Car le grand moyen de la civilisation est la séparation des travaux et la combinaison des efforts » (p. 67). Mais le pouvoir spirituel gardait un caractère profane. Il devait appartenir aux savants et la distinction se situait dans une analyse de portée générale, concernant les rapports de la théorie et de la pratique (voir les textes cités à partir de la p. 144). A la fin de sa vie, Comte décrit le pouvoir spirituel comme un *sacerdoce*, ordonnateur de rites, dispensateur de sacrements. Par cette sacralisation, toute la part affective de l'homme devait être à la fois satisfaite et disciplinée. Délirante aux yeux des uns, cette construction était encore trop raisonnable pour beaucoup d'autres. Pour les esprits religieux, il y avait trop de calcul dans ce sacré sans transcendance : ce n'est pas ainsi que naissent les dieux. Quant à ceux qui peuvent se passer de transcendance, ils se privent aussi de rites et de sacerdoce.

Le Cours de Philosophie positive

Dès sa jeunesse, Comte a constamment deux préoccupations majeures : édifier une philosophie des sciences, poser les principes d'une politique rationnelle. Ces deux recherches menées simultanément se rejoignent dans la Sociologie, qui achève le système des sciences et constitue la théorie de la politique positive. Les rédactions de ces travaux ont toutefois été successives. Le *Cours de Philosophie positive*, élaboré à partir de 1826, paru de 1830 à 1842 en six volumes, correspond à la première préoccupation ; le *Système de Politique positive*, en quatre volumes publiés de 1851 à 1854, réalise le deuxième projet.

Notre texte est donc, par rapport à l'œuvre totale de Comte, l'introduction d'une première partie, le tout étant l'exécution, infléchie en cours de route, d'un projet tracé par le *Plan*. Heureusement, chez Comte, les morceaux sont des « parties totales », entendons qu'ils ont une unité propre en même temps qu'ils sont des organes d'une unité plus vaste. Les *Leçons* peuvent se lire d'une part en elles-mêmes, d'autre part sur l'horizon de tout le positivisme. Nous avons d'abord indiqué le plus lointain de cet horizon en insistant sur la fin de sa vie et sur l'évolution finale de la doctrine. Il nous faut maintenant situer notre texte dans un contexte plus proche, celui du *Cours*, et nous nous y tiendrons désormais. Mais en nous arrêtant à la perspective théorique, il ne faut pas oublier que le but est pratique. Le *Plan* affirmait avec force la valeur pratique de la théorie pure développée pour elle-même, et c'est par la théorie des sciences qu'a commencé son exécution. La pensée de Comte est éminemment systématique, et peut être résumée assez facilement. Mais les résumés, même autorisés par Comte, laissent perdre une grande richesse d'exemples et d'aperçus complémentaires où se font voir les multiples liens logiques du système. La capacité de condensation est peut-être responsable d'un

certain affadissement scolaire de la doctrine. Comte, pédagogue dans l'âme, ne craignait pas ce danger et n'a pas dédaigné de faire des exposés de vulgarisation, et même d'adopter la forme du *Catéchisme*. Le *Cours*, de forme ample, travaillé longtemps, et professé devant des savants, n'a pas les caractères de la vulgarisation. Mais en exposant dans les deux premières leçons d'abord le *but*, puis le *plan* de son *Cours*, c'est en un sens tout l'ensemble de sa philosophie que Comte esquisse à grands traits.

Bien que ce texte soit fort clair, nous croyons en faciliter la lecture en indiquant ici les principales articulations. Nous présenterons ensuite quelques thèmes qui, présents à l'arrière-plan des *Leçons*, n'y sont pourtant pas entièrement explicités pour eux-mêmes.

Première Leçon : la loi des trois états

La *Première Leçon* expose le dessein d'ensemble du *Cours*, ce qui constitue un exposé bref, mais complet à sa manière, de la philosophie positive. Cette philosophie existe déjà, mais incomplète, éparse dans diverses disciplines. Comte veut à la fois la compléter et la construire comme système.

Le point de départ est l'exposé de la *loi des trois états* (p. 62, « En étudiant ainsi... »). Il s'agit d'une grande loi historique qui assujettit le développement de l'intelligence humaine, aussi bien chez l'individu que dans l'espèce. Cette histoire n'est pas contingente ; elle ne résulte pas d'un malheureux accident mais d'une nécessité invariable. Les diverses fractions de l'Humanité parcourent les mêmes étapes à des vitesses différentes mais selon le même ordre, ou plutôt c'est l'Humanité, comme être collectif, qui est en train de parcourir l'ensemble.

Ces trois états, nommés *théologique*, *métaphysique*, *positif*, sont présentés comme des états de la connaissance, mais à chacun d'eux correspond un régime, c'est-à-dire à la fois un régime politique et une manière de vivre, un développement de l'imagination et du sentiment.

C'est la totalité d'une société, considérée sous tous ses aspects, qui est déterminée par un état de l'intelligence, ce que Comte résumait en disant que les idées mènent le monde. Cette loi peut s'appuyer soit sur des preuves rationnelles, soit sur des vérifications *a posteriori* et le texte de Comte propose les unes et les autres. Mais si l'histoire est d'abord le fil conducteur le plus efficace, c'est bien la nature de l'esprit humain qui fait comprendre la nécessité de la succession.

L'état théologique

Il est caractérisé par la croyance en des agents doués de volonté, qui expliquent tous les phénomènes frappants de la nature. Cet état qui a duré fort longtemps, se décompose en trois moments principaux :

a) le *fétichisme*, qui attribue aux objets eux-mêmes une vie, une pensée, des intentions semblables aux nôtres. L'affectivité y prédomine ;

b) le *polythéisme*, qui peuple la nature d'êtres fictifs, personnels et invisibles ;

c) le *monothéisme*, qui concentre tout le pouvoir en un seul Être suprême. L'état théologique nous est surtout connu sous cette dernière forme qui a régi pendant des siècles la pensée occidentale, mais c'est dans le polythéisme qu'il se montre le mieux avec son caractère principal, « la libre prépondérance spéculative de l'imagination ». Dans le monothéisme, l'esprit métaphysique est déjà à l'œuvre. Dans le fétichisme, la pensée est courte, mal coordonnée, à peine supérieure à celle des animaux. Le polythéisme manifeste pleinement la puissance de ce que nous appelons aujourd'hui *la pensée mythique* et que Comte appelle *l'état fictif*.

L'état fétichiste par lequel l'humanité a dû commencer est celui par lequel commence tout enfant. Les choses sont pour lui bonnes ou méchantes. L'adulte instruit lui-même redevient fétichiste dans les moments d'intense émotion et supplie les choses de lui être favorables. Sous les trois formes principales, Comte a un grand souci de rendre

justice à l'état théologique. C'est en lui que s'est faite l'éducation de l'humanité.

L'état métaphysique

A vrai dire, l'usage que Comte fait de ce mot peut déconcerter le lecteur des *Méditations métaphysiques* (de Descartes) ou du *Discours de Métaphysique* (de Leibniz), qui trouve dans ces ouvrages la systématisation philosophique de la théologie. Le sens comtien peut être dérivé d'un usage commun au XVIIIe siècle. On appliquait alors le mot « métaphysique » (soit comme substantif, soit comme adjectif) aux principes généraux des sciences (cf. *Métaphysique du calcul infinitésimal* de Carnot). Mais en même temps, il avait pris une nuance péjorative ; on l'associait volontiers à des adjectifs tels que « obscur » « abstrus », « confus ». Dans l'école des Idéologues²¹, la « métaphysique » désigne souvent la science de l'esprit, des idées, de leur origine.

C'est à partir de cet héritage que Comte voit dans l'esprit métaphysique le règne de l'abstraction. Il y voit surtout une modification de l'esprit théologique : même recherche des causes premières, mais au lieu d'imaginer, on argumente. Les puissances divines sont remplacées par des essences, des qualités cachées, des principes abstraits dont on parle comme s'il s'agissait d'agents concrets. Comte dénonce particulièrement l'usage fréquent au XVIIIe siècle du mot *Nature* pour désigner un être susceptible de vouloir et d'agir. En même temps, comme l'esprit métaphysique est une altération de l'esprit théologique, Comte le voit surtout critique et dissolvant.

L'état métaphysique est transitoire. Plus qu'un état, c'est le passage même de l'esprit théologique à l'esprit positif. Il peut selon les exemples paraître plus proche de l'esprit positif par la recherche de la rationalité ou plus proche de l'esprit théologique par le peu d'attention portée à l'observation des faits. Il détruit les mythes et par là prépare le terrain aux sciences, mais il remplace les mythes par des constructions aussi arbitraires, bien que de forme conceptuelle. Tout

en jugeant que c'est un moment nécessaire, Comte a de l'antipathie pour cette forme de la pensée et le terme même de *métaphysique* conserve chez lui la nuance péjorative que nous avons signalée.

Les deux états féconds et organisateurs sont pour Comte l'état théologique et l'état positif. « L'on ne détruit que ce que l'on remplace », c'était l'une de ses maximes familières. La philosophie du XVIII^e siècle a le double tort à ses yeux de n'avoir pas assez détruit²² et de n'avoir pas remplacé ce qu'elle détruisait. Cependant il ne faudrait pas s'imaginer que l'on aurait pu faire l'économie de cette transition. Le règne de l'esprit positif est devenu possible grâce au mouvement des Lumières et à la Révolution française. Comte ne l'oubliait pas et s'était choisi pour père spirituel Condorcet²³.

L'esprit positif

C'est l'état normal de l'intelligence à l'âge adulte. Cet état est définitif parce qu'il est conforme à notre condition et convient à nos besoins en même temps qu'à nos capacités. L'on peut dire qu'il est définitif parce qu'il est *normal* ; le terme doit être entendu au sens *normatif*, fixant la règle, non par référence à un idéal imaginaire mais par la connaissance du Grand Être, de sa nature et de ses limitations. Considérant l'Humanité comme un unique être vivant qui passe par l'enfance, l'adolescence et l'âge adulte, Comte n'envisage pas que cet être puisse connaître la vieillesse et la décrépitude, tout au plus des régressions accidentelles et provisoires.

L'esprit positif est d'abord présenté négativement par opposition aux états précédents. Cet esprit renonce à des recherches dont l'homme a fini par mesurer l'inanité et dont la fonction a été seulement d'éduquer son intelligence. Selon une formule qui devint vite célèbre (et le resta), l'esprit positif renonce à chercher les *causes*, pour s'attacher seulement aux *lois* : il s'agit bien entendu des *lois de la nature*, mais nous verrons que la société elle-même est englobée dans la nature.

La renonciation aux causes, pour être bien comprise, doit être liée

au sens que Comte donne à ce mot, et qui est délimité par les adjectifs qui l'accompagnent habituellement. Les causes sont *intimes*, elles sont *absolues*, elles sont soit *premières* soit *finales*. La loi, au contraire, est une relation (loi de coexistence, statique, ou loi de succession, dynamique) qui rattache chaque objet à ce qui lui est extérieur. La cause, en ce sens, est à rapprocher de la *substance*. L'un et l'autre concepts supposent une référence à *l'absolu*.

Si l'on pensait au contraire la causalité elle-même comme une relation régulière, les motifs de cette condamnation échapperaient entièrement, mais l'on se trouverait dans un tout autre système de pensée, par exemple celui de Kant²⁴.

Ainsi, dans le cas de la pesanteur – qui est un exemple central – il ne faut pas chercher « ce que sont en elles-mêmes cette attraction et cette pesanteur » mais leur relation aux masses et distances. La vingt-quatrième *Leçon* rappellera qu'avant Newton, le poids d'un corps était tenu pour une qualité rigoureusement inaltérable : « C'était la seule notion qui pût présenter, même aux philosophes les plus positifs, un véritable caractère d'absolu. » Newton montre que ce caractère est relatif à la position du corps par rapport aux autres corps. Ainsi, une qualité intime et absolue est remplacée par une relation quantitative externe et variable. Ce n'est pas que la physique renonce à mettre en évidence les invariants – mais les invariants sont des termes dans des relations et non pas des absolus indépendants de toute relation.

Au reste, les différentes disciplines de la pensée parcourent les trois phases avec des vitesses différentes de sorte qu'en une même époque – voire chez un même penseur – peuvent coexister, par exemple, une astronomie positive, une biologie métaphysique et une sociologie théologique. Mais cette situation ne peut être que provisoire, et d'ailleurs elle est un facteur de déséquilibre pour les individus ainsi partagés. Les raisons de cette disparité s'éclairciront dans la deuxième *Leçon*.

La division du travail intellectuel

Le *Cours* se présente comme ayant un double but :

1) la science de la société, dite « Physique sociale », reste à instaurer comme science positive. C'est ce que Comte appelle un but *spécial* puisque cela concerne un certain secteur du savoir ;

2) le *Cours* va exposer le système des sciences dans son ensemble, c'est là son *but général*. Or cela ne va pas sans quelques difficultés : l'on pourrait croire que le *Cours* est une encyclopédie des sciences, comme l'avait été autrefois l'œuvre d'Aristote. Mais ce que rendait possible, dans l'Antiquité, la pauvreté des résultats acquis, est devenu impossible par l'effet même du progrès des sciences. Comte ne prétend nullement écrire une *Encyclopédie* à lui tout seul, ni diriger une équipe qui l'écrirait comme le fit Diderot. Il est très sensible à une situation qui commence à se dessiner en son temps et que notre époque connaît sous une forme beaucoup plus aiguë. L'accumulation des résultats conduit les savants à se spécialiser. Cette division du travail intellectuel est nécessaire et féconde, mais elle présente de graves défauts : elle développe l'esprit de détail et la préoccupation de l'intérêt corporatif, de sorte qu'une synthèse qui résume une époque dans la pensée semble devenir impossible. Et elle l'est en effet si l'on entend par là une somme encyclopédique. Cet émiettement de la science n'a pas seulement des inconvénients intellectuels, il empêche l'unité de croyance et de sentiment et finalement détruit la coopération sociale, celle des savants entre eux comme celle des savants avec l'ensemble du public. Comte croit avoir trouvé une solution ; il pense que dans chaque science l'on peut séparer de l'ensemble immense des résultats *l'esprit*, à savoir les principes et les méthodes. C'est ce qu'il appelle les *généralités*. Le remède à l'éparpillement des spécialités sera pour lui la création d'une nouvelle spécialité : le philosophe sera *le spécialiste des généralités*. La formule peut paraître étrange ; elle s'explique si l'on comprend que les généralités ne sont pas un résumé appauvri de la science détaillée. Elles n'ont rien de *vague* car elles consistent dans les principes organisateurs de chaque science. Comte, à l'époque du *Cours*, conçoit un contrôle réciproque des philosophes et des savants les uns par les autres. Ultérieurement, à mesure qu'il a vu

de plus en plus rigoureusement dans la philosophie un sacerdoce, il lui a attribué à l'égard des sciences un rôle de censure qu'on lui a beaucoup reproché.

L'achèvement du système positif a diverses conséquences qui occupent la dernière partie de cette première *Leçon* :

- 1) faire connaître les vraies lois de fonctionnement de l'esprit humain, ce qui donne l'occasion d'une critique de la psychologie,
- 2) permettre de réorganiser l'éducation,
- 3) susciter le progrès des sciences par le travail interdisciplinaire,
- 4) permettre une réorganisation méthodique de la *société*.

1) Le premier point seul présente quelques difficultés. La psychologie que Comte rejette, dont il refuse de faire une science, est la psychologie introspective, qui prétend transformer en connaissance le sentiment que l'être pensant a de sa propre existence. L'appellation même *d'introspection*²⁵ exprime l'idée de regard tourné vers l'intérieur de la conscience. La critique comtienne de l'introspection est souvent résumée par la formule : « l'œil ne peut pas se voir lui-même ». Prise dans toute sa force, elle concerne la connaissance des fonctions intellectuelles. Comte accepte, bien qu'avec réticence, que l'on puisse s'observer soi-même « sous le rapport des passions », quoique la passion crée la plus mauvaise condition pour une observation exacte. Il se réfère implicitement à une division des fonctions de l'esprit qui est elle-même liée pour lui à une division anatomique des parties du cerveau. Mais, à l'époque, l'anatomie fine du cerveau et sa physiologie sont encore inconnues. Il s'est servi des hypothèses de Gall²⁶ qui sont très largement caduques. On a pu reprocher à Comte de fonder l'étude des fonctions cérébrales sur une anatomie entièrement fictive qui n'est en fait qu'un décalque de cette psychologie métaphysique qu'il récuse.

Les méthodes positives d'étude de l'homme s'organisent autour de ce qui depuis lors a été appelé « psychologie du comportement ». Dans

un esprit naturaliste, il rattache cette étude à la biologie. Ces méthodes sont « l'observation directe, l'expérimentation, l'analyse pathologique, la méthode comparative » (45^e *Leçon*).

L'on pourrait penser qu'ainsi étudié par une subdivision de la biologie, l'homme est considéré comme un animal. Mais il ne faut pas oublier que la véritable science de l'homme, celle qui respecte sa différence spécifique, est la sociologie. Si les opérations de la pensée sont inconnaissables, leur résultat ne l'est pas : la vraie connaissance de l'esprit consiste dans l'analyse des œuvres, des sciences, des institutions, du langage. L'étude de l'âme va disparaître, car il n'y a pas plus d'âme (*psyché*) que de Dieu, mais seulement l'Humanité au travail. De sorte que la *loi des trois états* propose l'exemple type en même temps que le principal résultat de ce que pourra être une connaissance positive de la pensée. Ce trait explique, nous semble-t-il, ce fait que la critique de la psychologie se trouve dans la première *Leçon* et non plus loin, dans la classification des sciences. Ce qui remplacera la psychologie détruite, c'est la philosophie positive elle-même, dans son ensemble.

2) De même la philosophie nouvelle permettra de remplacer une éducation métaphysique et littéraire par une éducation positive dont a besoin le monde moderne. Le lecteur du XX^e siècle pourrait penser que Comte a été suivi et attribuer à son influence le recul général des lettres et des langues anciennes au profit des sciences. Il y aurait là un malentendu que Comte lui-même dénonce et qui n'a pas cessé de se renouveler d'âge en âge : l'enseignement des sciences, comme leur pratique, est dévoré par l'esprit de spécialité qui est aussi l'esprit de détail, Comte est le premier à s'en plaindre. Ce qu'il demande à l'enseignement des sciences, c'est au contraire d'éduquer les intelligences à la rationalité – et cela non seulement chez une élite de savants, mais aussi dans les masses populaires. Nous avons déjà dit que Comte voulait des sciences vulgarisables, non seulement dans leurs résultats mais aussi – et surtout – dans leurs méthodes. Dans un langage qui n'est pas le sien mais que notre époque comprend, nous dirons que son projet d'enseignement est celui d'un *humanisme*

scientifique.

3) Qu'une telle vue se révèle finalement utile même pour les recherches spéciales, voilà encore une opinion de Comte largement confirmée par la science moderne. Seule une éducation orientée vers l'esprit d'ensemble permet ces recherches interdisciplinaires dont notre époque a éprouvé la fécondité.

4) Toutes ces vues convergent vers l'idée de l'unité de la philosophie, condition de son pouvoir unificateur à l'égard de la société. Mais cette unité n'est nullement réductrice – entendons qu'il n'y a pas de formule unique qui puisse fonctionner comme clef universelle permettant de tout connaître. L'espoir d'une telle unification a visiblement tenté Comte comme il a tenté de grands esprits du XVIIIe siècle. Mais « une telle perfection scientifique » dépasse nos forces – et le monde est trop complexe pour qu'elle soit possible. Le principe unificateur du savoir n'est pas à chercher du côté de l'objet (la nature) et de ses lois, mais du côté du sujet (l'homme) et de ses besoins. Cette « synthèse subjective » occupera les dernières années de Comte.

Deuxième Leçon : la classification des sciences

La *Deuxième Leçon* a pour but en principe d'exposer le plan du *Cours* tout entier, axé sur une classification des sciences. En fait, elle dépasse de beaucoup ce modeste dessein et elle est un complément indispensable de la première *Leçon*. Celle-ci, en effet, nous propose une loi du devenir selon laquelle les sciences parviennent successivement à leur point de maturité. Les *trois états*, nous l'avons vu, ne sont pas des *époques*. Mais il en résulte que la loi du devenir appelle une loi de classement. Elle aide à distinguer les divers secteurs de la pensée et réciproquement la classification des sciences permet de comprendre les raisons des différences de vitesse dans l'avènement des sciences.

Établir une classification des sciences, ce n'est pas en soi une idée neuve ; le XVII^e et le XVIII^e siècles s'en étaient souciés avec l'idée directrice de combiner la variété des méthodes et des résultats scientifiques avec l'aspiration à l'unité du savoir. Comte, tout en respectant ces tentatives, pense qu'elles ont toujours échoué. Dans l'ensemble de toutes les sciences possibles, la principale, qui est aussi la dernière, la sociologie, n'était pas encore parvenue à conquérir un statut véritablement scientifique. On ce statut, c'est la loi des trois états qui va le lui fournir Si la *Deuxième Leçon complète* la première, celle-ci en revanche *fonde* celle-là. Désormais la sociologie a commencé d'exister, le domaine à organiser (l'ensemble des sciences) est complet.

La classification proposée par Comte – et qui depuis est généralement acceptée – va se présenter avec les caractères suivants :

– les sciences proprement dites seront séparées des autres activités de la pensée ;

– l'on procédera constamment par division en deux (ou *dichotomie*) ;

– les sciences seront distinguées par leurs objets, les phénomènes. Les différences de méthode en résulteront, mais elles ne gouverneront pas la classification.

Théorie et pratique

La première grande dichotomie distingue la pratique eu la théorie. Nous avons déjà souligné ce point : Comte lie étroitement l'une à l'autre la théorie et la pratique, mais il les lie comme on peut lier des choses différentes. Lier n'est nullement confondre ; bien plus, qu'il s'agisse de modes de pensée, d'activités, de fonctions sociales, l'on ne relie correctement que ce qui a d'abord été bien distingué. D'un côté donc, les techniques, l'industrie, de l'autre, le savoir, ce que nous appelons « la recherche fondamentale », et Comte dit presque la même chose : « des conceptions fondamentales sur les divers ordres de phénomènes ». La recherche fondamentale est nécessaire à

l'industrie ; elle doit cependant se développer de façon indépendante, car l'utilité de telle ou telle recherche est imprévisible. Le problème est encore maintenant d'actualité : la recherche est coûteuse ; les gestionnaires de l'économie voudraient la programmer selon son utilité ou, comme on dit aujourd'hui, la « piloter par l'aval ». Les théoriciens répondent qu'on se priverait ainsi de résultats qui, d'abord purement spéculatifs, deviennent inopinément la base de réalisations techniques²⁷ ou, comme le disait déjà Comte : « C'est précisément depuis que, uniquement consacrée à découvrir le plus complètement possible les lois de la nature sans aucune application immédiate à nos besoins, chacune (des sciences) a pu faire d'importants et rapides progrès, qu'elles ont pu déterminer, dans les arts correspondants, d'immenses perfectionnements, dont la recherche directe eût étouffé leur essor spéculatif » (40^e *Leçon*).

La tâche propre de l'ingénieur est d'accomplir le passage de la science à la pratique, c'est ce que l'on appelle aujourd'hui « la valorisation de la recherche ».

Une raison supplémentaire de séparer d'emblée la pratique de la science tient au travail même de classification : l'on ne peut réserver cette séparation pour une étape ultérieure ; il faudrait alors joindre à chaque science ses applications. Or chaque art dépend de plusieurs sciences.

Science concrète et science abstraite

Une division moins évidente est encore nécessaire avant d'isoler le noyau central de notre recherche, division qui se comprendra mieux par un exemple²⁸ : un paysage, tel qu'une vallée entourée de collines, traversée par un fleuve, cultivée et habitée par des hommes, est un objet singulier que l'on peut décrire avec précision mais pour le comprendre scientifiquement, il faudra recourir à la mécanique (érosion du relief), à l'astronomie (orientation des terrains), à la chimie, à la physiologie des végétaux et des animaux, enfin à la sociologie qui rendra compte du peuplement humain. Ainsi un unique

objet est étudié par une *science concrète* (la géographie) mais celle-ci dépend de plusieurs sciences qui formulent des lois et que pour cela Comte appelle *sciences abstraites*. Le noyau que nous cherchons est constitué par l'ensemble des sciences abstraites fondamentales que l'on peut rassembler sous le nom de *philosophie première*.

Ces diverses sciences méritent toutes le nom de *Physique*, pris en son sens étymologique : *étude de la nature* (du grec *physis*, la nature). A partir de là une nouvelle série de dichotomies sépare la Physique de la matière inerte et celle du vivant, l'astronomie et le reste de la physique, enfin la biologie et la sociologie. Tout ceci est plus clair mis en tableau :

Hors classification : Mathématique

L'on remarquera que les mathématiques n'ont pas de place dans le tableau. Pour Comte la mathématique²⁹ est essentiellement un instrument des autres sciences, c'est pourquoi elle n'entre pas dans le grand tableau dichotomique. Il ne s'oriente pourtant pas dans la direction du mouvement formaliste qui voit dans la mathématique un langage. Dans la 3^e *Leçon*, il donnera comme définition *la mesure indirecte des grandeurs d'après les relations qui existent entre elles*. Il fournit à l'appui des exemples pris à la mécanique, à l'astronomie, qui lient les mathématiques à leurs applications. Cette définition, qui oriente vers les mathématiques appliquées, paraît aujourd'hui trop étroite.

Les grands thèmes

Statique et dynamique

Une grande opposition traverse tout l'ensemble des sciences, prenant un sens différent dans chacune d'entre elles, mais permettant des analogies de l'une à l'autre. C'est l'opposition de la *statique*³⁰ et de la *dynamique*. Ces termes mêmes viennent de la mécanique : la *statique* étudie des forces en équilibre, la *dynamique*, des forces qui

produisent un mouvement. Par exemple, la solidité d'un monument pose un problème de statique ; les échanges d'énergie dans un moteur en marche sont une question de dynamique. La même opposition se retrouve en biologie : le point de vue statique est celui de l'anatomie, qui décrit la « machine de chair et d'os »³¹ ; le point de vue de la dynamique est celui de la physiologie qui étudie les fonctions de l'organisme dont l'ensemble constitue la vie. Il est bien clair que les deux études sont liées : pour étudier la nutrition (fonction commune à tous les êtres vivants), il faut connaître les diverses formes que peut prendre l'appareil digestif. Une fois de plus, distinction et corrélation s'avèrent complémentaires.

Lorsqu'on en vient à l'étude des sociétés, la même division se retrouve, mais transformée. Il n'y a pas à proprement parler *d'anatomie* de la société. Il y a pourtant une *statique sociale* (qui occupe dans le *Cours* la 50^e *Leçon*³² et dans le *Système*, le tome II). C'est la description de la société et de son fonctionnement, considérés d'abord comme s'il n'y avait pas eu d'Histoire. « Il faut d'après une abstraction provisoire étudier d'abord l'ordre humain comme s'il était immobile »³³. Cette étude porte sur les grandes fonctions de la vie sociale, par exemple la famille, le langage, le travail, les échanges. La société ainsi considérée n'est pas morte, elle fonctionne, mais selon des lois que l'on considère d'abord en dehors du devenir. La *dynamique sociale* rétablira ensuite une vue plus complète en restituant à la société sa continuité historique. Ce sera la succession des régimes, correspondant aux états de l'intelligence, histoire conçue à grands traits et presque sans noms propres, histoire des mœurs et des croyances, aïeule, pas toujours reconnue, de notre moderne histoire des mentalités qui, à l'histoire des rois et des batailles, oppose l'histoire des modes de vie et des pensées.

Ordre et progrès

Le point de vue statique est celui de l'*ordre*, le point de vue dynamique, celui du *progrès*. Ces termes sont très valorisés : l'ordre, c'est la cohérence sociale et toutes les fonctions qui en assurent la

permanence ; le progrès, c'est la marche de l'humanité vers un état plus conforme à ses besoins. Ces deux termes avaient et ont gardé une valeur politique et, en gros, renvoient respectivement à des positions « de droite » et « de gauche ». Mais justement, l'intuition de départ de Comte – et dès sa jeunesse – est que, faute d'une vraie science sociale, ces deux tendances se neutralisent vainement. L'ordre, dans la jeunesse de Comte, c'est la Restauration, c'est la nostalgie de l'Ancien Régime ; c'est aussi, sous l'aspect intellectuel, le refus de la science, l'incompréhension à l'égard du développement industriel. L'ordre est donc rétrograde – car le parti de l'ordre se réfère à des institutions périmées, qui ne correspondent ni à l'état de la raison (la science), ni aux moyens de l'action (l'industrie). La Restauration voudrait effacer vingt-cinq ans d'histoire politique et trois siècles d'histoire intellectuelle. Mais le parti du progrès, héritier des Lumières et de la Révolution, ne parvient pas à un équilibre satisfaisant.

Comte récuse des idées qu'il tient pour « métaphysiques », telles que la souveraineté du peuple ou le contrat social. Il est sensible au caractère convulsif et négatif de ces pensées révolutionnaires qui ne rendent pas justice au passé et méconnaissent les nécessités de la cohésion sociale. Efficace, intellectuellement pour critiquer, et pratiquement pour détruire, le progrès est purement négatif. Ce thème court des premiers aux derniers écrits de Comte : le progrès sera anarchique tant que l'ordre sera rétrograde, et réciproquement.

Il ne faudrait pas croire que Comte se situe au « centre » ou, comme on disait alors, dans « le juste milieu ». Il a pour le personnel politique qui se recommande de cette position, un mépris dans les motifs duquel il entre sans doute des querelles personnelles, mais surtout il veut dépasser le conflit et non pas le résoudre par des demi-mesures. Ce qu'il veut, c'est rompre le cercle vicieux par une meilleure analyse de la situation en concevant un ordre progressiste et un progrès organisateur, ou, pour employer un vocabulaire plus proche du sien : un ordre qui dirige le progrès, un progrès qui développe l'ordre.

La société est nature

En rappelant les connotations politiques des mots *ordre* et *progrès*, il ne faut pas oublier que ces mots ont d'abord une référence scientifique. De la mécanique à la biologie, de la biologie à la sociologie, il y a des analogies fécondes. Comparer l'animal à la machine, la ville à un vivant, cela peut certes n'être qu'une métaphore, suggestive ou poétique. Mais le principal apport d'un tel rapprochement est l'idée même de voir dans la société un objet de science, et d'une science organisée selon la division en deux parties : statique et dynamique. L'ordre, c'est « la nature fondamentale du grand organisme » ; le progrès, c'est « l'évolution totale et l'harmonie finale » (*Politique positive*, t. II, p. 1 et 3). Leur opposition complémentaire est aux phénomènes de société ce que les rapports d'organe à fonction, ou de figure à mouvement, sont aux phénomènes de la nature. C'est dire que la société est loin d'être une création artificielle et tardive, comme l'ont cru certains auteurs du XVIII^e siècle. Elle n'est pas non plus le produit d'une législation divine, comme l'a cru l'esprit théologique. Elle résulte directement de la nature de l'homme. Sur ce point, Comte se reconnaît des prédécesseurs en Aristote et Montesquieu. Aristote, lorsqu'il définit l'homme comme un animal qui vit dans les cités (*zoôn politikon*), reconnaît à la fois que l'homme est intégré à la nature et que ce qui le singularise parmi tous les animaux est la nature sociale de ses instincts. Montesquieu reconnaît dans les lois « les rapports nécessaires qui naissent de la nature des choses » et réunit sous cette définition aussi bien les rapports entre phénomènes naturels que les rapports entre les hommes. Mais la science de la société³⁴ ne pouvait être entièrement constituée qu'au moment où la préparation scientifique nécessaire fut achevée par la constitution de la biologie. La place de la sociologie dans le tableau encyclopédique fait d'elle la dernière science, la plus complète, la plus complexe, la plus tardive, en même temps que son intérêt plus direct pour les hommes en fait celle qui doit surmonter les plus forts préjugés théologico-métaphysiques, dont le principal est de croire que la société est soit surnaturelle, soit artificielle.

Savoir et pouvoir

De ce que la société est nature, certains ont pu conclure à un fatalisme (et cela d'autant plus que Comte emploie souvent le mot « fatalité » d'une façon qui s'écarte de l'usage ordinaire et qui prête à confusion). De l'idée de phénomènes obéissant à des lois indépendantes de notre volonté, l'on glisse à l'idée de la nécessité absolue des événements (ce qui est proprement l'idée théologico-métaphysique de fatalité). Ainsi, par exemple, l'on entend parfois des économistes, de ce qu'il y a une *nature* des faits économiques, conclure à l'inanité de tout effort volontaire pour changer le cours des événements en ce domaine. Il y a là une lourde confusion de concepts. Pour s'en rendre compte, il suffit de réfléchir un instant aux artifices par lesquels nous agissons sur la matière. Les lois de la mécanique sont bien plus simples, bien plus inflexibles que celles de la sociologie. Elles permettent pourtant d'agir par des leviers et autres machines (et le levier sert encore de métaphore pour désigner l'action méthodiquement conçue). « Une profonde ignorance du véritable esprit de la philosophie naturelle pourrait seule faire confondre en principe la subordination d'événements quelconques à des lois invariables avec leur irrésistible accomplissement nécessaire » (45^e *Leçon*). Les lois sont des relations, et la nécessité des phénomènes est une nécessité relative ; entendons par là qu'un phénomène se produit nécessairement, non en vertu de sa nature absolue, mais lorsque l'ensemble des conditions dont il dépend s'est lui-même produit. La loi nous apprend ainsi où appuyer nos forces. Dire qu'un ordre de phénomènes est naturel, c'est donc dire qu'il est maniable – et cela d'autant plus que ces phénomènes sont plus proches de nous³⁵. On voit par rapport aux événements de la vie en société les deux erreurs contraires, l'une plus théologique, qui croit que l'événement dépend d'un décret immuable, l'autre plus métaphysique, qui croit qu'il suffit de vouloir pour pouvoir. Le savoir et la prévision sont des intermédiaires nécessaires entre vouloir et pouvoir. Selon Comte, les convulsions qui ont accompagné les évolutions les plus nécessaires sont largement imputables à l'insuffisante préparation scientifique des

agents historiques. Il incrimine une éducation purement rhétorique et des croyances « rétrogrades », qui faussent l'esprit sur ce point bien précis : une mauvaise appréciation des conditions de l'action. « Savoir pour prévoir et prévoir pour pouvoir » sera l'une des devises qui résument le positivisme. Ces considérations sont d'autant plus importantes pour Comte que la doctrine de l'action est au centre de ses préoccupations. S'il sépare rigoureusement théorie et pratique, c'est, comme nous l'avons vu, pour mieux les lier. Cette relation entre la recherche fondamentale et la pratique rationnelle vaut pour la société autant que pour la nature matérielle.

Une pédagogie pour les peuples

Il faut rappeler que dans ses vues, l'aspect étroitement politique d'un régime est subordonné à la marche de la civilisation. Les idées – Comte entendait par là à la fois le savoir et les opinions – les idées donc gouvernent le monde. C'est sur les idées qu'il faut d'abord agir. Le premier devoir du philosophe à l'égard du peuple est de l'instruire. Comte a fait pendant de longues années un cours gratuit d'astronomie destiné au peuple ouvrier c'était de sa part un acte de militantisme *politique*³⁶.

Le trait vaut que l'on s'y arrête un instant. Bien qu'il soit né à l'extrême fin du XVIII^e siècle, et malgré sa sévérité à l'égard de cette époque critique, il est resté en Comte quelque chose de l'esprit des Lumières : c'est de l'instruction du peuple, des progrès du savoir, qu'il espère une rénovation décisive de la société. C'est là une des constantes de sa pensée depuis ses premiers essais de jeunesse. Il faut remarquer qu'il ne polémiqua pas contre les croyances périmées. C'est la connaissance positive du monde qui fera s'effondrer les systèmes mythologiques. Pour rendre le peuple raisonnable en politique, commençons donc par lui enseigner l'astronomie. Le reste suivra.

De plus, Comte a grande confiance dans le discernement du prolétariat, dont l'esprit n'est pas déformé par les vanités académiques des intellectuels de profession. Et réciproquement, il pense que la science est fondamentalement vulgarisable, accessible aux saines

intelligences les plus ordinaires ; elle doit l'être, car si elle devenait un secret, révélé seulement à une élite, elle deviendrait du coup une mystification. Elle cesserait de remplir sa fonction sociale, qui est de créer une libre unanimité en éduquant à la rationalité toutes les classes de la société.

En complément et contrepartie de cette éducation populaire, il a espéré convaincre les puissants par des remontrances raisonnables et c'est de leur réforme intellectuelle et morale qu'il attendait des effets pratiques. Sur la fin de sa vie, il s'adressa surtout aux conservateurs pour tenter de les éclairer – car, si l'on ne détruit que ce que l'on remplace, il est tout aussi vrai que l'on ne conserve que ce que l'on réforme. Comte pensait qu'un conservateur éclairé ne craint pas le progrès.

Les deux pouvoirs

L'on serait tenté de voir dans la pensée comtienne soit un renouveau de l'utopie du gouvernement par les philosophes, soit un ancêtre de la technocratie, si l'on entend par là le fait de fonder le pouvoir politique sur une compétence technique. Ce serait méconnaître une idée qui apparaît chez lui très tôt dès les opuscules de jeunesse et qui se maintient et se développe jusqu'à devenir centrale pour sa pensée : la séparation, fondamentale pour lui, qu'il établissait entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel. C'est une des perspectives qu'il admirait dans l'Eglise médiévale, telle qu'il se la représentait³⁷. Du temps que le pouvoir appartenait aux guerriers, la doctrine, qui organise le savoir et la morale, appartenait au sacerdoce. Le pouvoir des temps modernes est entre les mains des industriels, entrepreneurs, ingénieurs et gestionnaires. L'autorité doctrinale appartiendra aux savants, qui devront être aussi des éducateurs puisque Comte récuse toute science qui ne nous rendrait pas plus sages. Au temps où le pouvoir était fondamentalement guerrier, les hommes d'église s'interdisaient de manier les armes. En face d'un pouvoir essentiellement économique, le nouveau sacerdoce sera pauvre. C'est principalement pour cette raison que Comte renonçait à ses droits d'auteur, et préférait dépendre de libres souscriptions d'un

montant toujours modeste.

Certes les deux instances seront liées, puisque le sacerdoce aura la charge de l'éducation, et qu'à l'égard de tous les âges, il aura la charge d'approuver ou de désapprouver, que son blâme sans autre sanction accablera ceux qui le mériteront. On remarque une fois de plus que pour bien coordonner deux fonctions, il faut les avoir nettement distinguées. L'essentiel est de séparer le *conseil* qui persuade et le *commandement* qui contraint. Et cette séparation nous permet d'exclure des projets comtiens l'idée d'un gouvernement des philosophes. Comte est très hostile à Platon et vénère Aristote. L'un de ses principaux reproches au premier est d'avoir voulu, dans *la République*, que les philosophes gouvernent la Cité ; il loue le second de s'être borné à la tâche d'éducateur.

Le relais entre les deux pouvoirs est l'opinion. Éclairée par le pouvoir spirituel, elle exerce sur le pouvoir temporel une pression irrésistible.

Ce que n'est pas le positivisme

Nous avons déjà indiqué comment l'influence posthume de Comte s'est répartie entre un culte étroit et une tradition universitaire largement diffusée. Marginal de son vivant, Comte devait de façon posthume prendre une allure de philosophe officiel, mais ce fut au prix de distorsions et de mutilations. Ce que l'on a appelé, ce que l'on appelle encore « positivisme », est le plus souvent appauvri et tronqué par rapport à la pensée d'Auguste Comte.

Enfin, d'autres écoles de pensée se sont recommandées du nom de « positivisme »³⁸, notamment en Angleterre, en Allemagne, en Autriche, qui ne coïncident que très partiellement avec le positivisme comtien, de sorte que l'on ne saurait se référer à un positivisme sans préciser celui dont il s'agit.

Ne soyons pas trop sévères pour les distorsions : une pensée qui vit dans la culture se transforme et le scrupule de l'exactitude érudite se fait parfois rigoureux lorsqu'une doctrine n'a plus qu'un intérêt

historique. Il n'en reste pas moins que les mots « positif » et « positivisme » ont trop souvent servi de repoussoir dans les polémiques méthodologiques ; on lui fait jouer le rôle de reproche passe-partout, et parfois à rebours des véritables faiblesses du texte comtien. C'est pourquoi nous voulons récapituler rapidement les principaux traits qui donnent lieu à ces déformations sans toutefois nier qu'un positivisme d'école ait pu présenter l'un ou l'autre de ces traits.

Le positivisme comtien n'est pas un empirisme

Certes il appuie la connaissance sur l'expérience (et même préfère le terme *d'observation*). Il compose la science avec des faits, et l'on ne voit pas qu'il y ait pour lui des principes *a priori* organisateurs de l'expérience. Tout cela crée une apparence d'empirisme. Mais il se démarque de tout empirisme par l'affirmation énergique, insistante, répétée, que la théorie doit précéder l'expérience. C'est pourquoi la pensée humaine ne pouvait pas commencer par la science, mais par le mythe (il dit « la fiction »). Il a fallu inventer le monde avant de le percevoir. Pour pouvoir commencer, la science a dû rompre un cercle vicieux : pas d'observation des faits sans théorie préalable, pas de théorie positive sans faits déjà établis. La science ne pouvait pas commencer. Mais elle a continué le mythe, en le rectifiant grâce au travail critique des grands démolisseurs. Et Comte n'hésite pas à dire que mieux vaut une théorie fautive que pas de théorie. Sans théorie, l'esprit est endormi, littéralement il ne voit rien. Avec une théorie fautive, aux aguets de ce qui peut la confirmer, il découvre les faits qui la détruisent. Les théories qui serrent les faits au plus près n'ont pu naître que d'une longue évolution du savoir à partir d'un premier mouvement qui fut une invention, motivée par des émotions élémentaires, peur, désir, colère. L'état normal de l'esprit privilégie l'observation, mais même alors « aucun fait isolé ne saurait être incorporé à la science jusqu'à ce qu'il ait été convenablement lié à quelque autre notion, au moins à l'aide d'une judicieuse hypothèse » (58^e *Leçon*). Il faut toutefois convenir que pour juger les hypothèses formulées par la science de son temps, Comte s'est souvent comporté

de façon timorée.

Le positivisme n'est pas un scepticisme

Certes Comte n'est pas un croyant au sens ordinaire du terme. Il ne cherche pas à croire mais à savoir. Il voit dans toute religion une satisfaction du sentiment, une discipline de l'imagination, une règle pour l'action, et c'est pourquoi il veut en constituer une. Toutefois, il ne porte pas aux dogmes religieux le même respect qu'aux institutions catholiques. Le dogme n'est pour lui que le succédané de la science dans une époque dépourvue de science, l'illusoire solution des problèmes insolubles. Par rapport au prétendu savoir des époques théologiques, il n'est pas un *sceptique* (qui doute et qui cherche) mais un ferme *négateur*. Il pense qu'avec l'esprit positif, la science va devenir la partie intellectuelle d'un système de pensée recouvrant toutes les questions qui importent réellement à l'humanité. La science va prendre la place du dogme. Il est de ceux qui restreignent le domaine du savoir, mais ce n'est pas pour faire place à la foi : c'est pour assurer ce savoir dans son domaine propre en le débarrassant des questions qui n'importent pas à la condition humaine. Les savants du XX^e siècle lui ont souvent reproché les sentences par lesquelles il éliminait comme chimériques et oiseuses des questions dont l'avenir a montré qu'elles étaient accessibles aux méthodes positives, et fécondes même pour la pratique. On peut citer à titre d'exemples l'étude des astres extérieurs au système solaire, le calcul des probabilités, la théorie cellulaire en biologie. Et pourtant il voit bien qu'il y a dans le mouvement de l'esprit scientifique quelque chose d'essentiellement ouvert : « Il faut reconnaître que, par une loi irrécusable de la nature humaine, nos moyens pour concevoir de nouvelles questions étant beaucoup plus puissants que nos ressources pour les résoudre, ou, en d'autres termes, l'esprit humain étant bien plus apte à imaginer qu'à raisonner, nous resterons nécessairement toujours au-dessous de la difficulté, à quelque degré de développement que parviennent jamais nos travaux intellectuels » (5^e *Leçon*) ; autrement dit, l'Humanité se pose toujours plus de problèmes qu'elle ne peut en résoudre. Mais justement il craint les divagations qui peuvent en résulter et souhaite

qu'une autorité spirituelle limite ces divagations. Ce trait s'est accentué dans la seconde partie de sa carrière. Mais cette attitude restrictive qui limite le savoir pour le subordonner à la sagesse, n'est nullement un scepticisme.

Le positivisme est-il un scientisme³⁹ ?

Ici l'apparence est plus forte puisque c'est sur la science sociologique que Comte veut appuyer la réforme de la société et celle de la vie morale. Cependant il faut introduire des nuances qui peuvent aller loin. Le terme de *scientisme*, très usité au début de notre siècle, un peu désuet aujourd'hui, a d'abord été un outil polémique. Ce néologisme avait été forgé pour dénoncer ceux pour qui la science doit prendre la place de toute autre forme de pensée et le peut parce qu'elle a une valeur absolue. Il y a peut-être quelque tendance de ce genre chez le jeune Comte, mais même alors cette tendance est limitée par le principe : « tout est relatif ». Il continue certes ensuite d'étudier la société scientifiquement « sans admirer ni maudire les faits politiques et en y voyant de simples sujets d'observation » (48^e *Leçon*). Mais constamment il subordonne la science à la sagesse au point de sacrifier toute recherche qui ne nous rend pas plus sage, ce qui est directement contraire à l'esprit scientifique. Enfin, à mesure qu'il intègre à sa doctrine sa grande aventure amoureuse, il proclame de plus en plus nettement les droits du cœur et de l'imagination – composantes irréductibles de l'esprit humain. L'on peut dire que par là son rationalisme, certain et constant, s'applique à faire leur place aux besoins irrationnels de l'esprit. Les étrangetés de sa construction religieuse ont leur explication dans cette perspective. Le fait qu'une partie de ses disciples ait refusé de le suivre dans cette voie montre bien qu'il y a là un conflit interne au positivisme, en même temps qu'une ouverture de son horizon spirituel. Des positivistes ont été scientifiques ; ce terme ne convient pas à Comte. Il est en outre important de remarquer que le scientisme a le plus souvent été tenté par le *réductionnisme*. Par ce néologisme il faut entendre une tendance à *réduire* le complexe au simple, le vivant à l'inerte et d'une façon générale les phénomènes mal connus à ceux qu'une plus grande

simplicité rend plus aisément reconnaissables. Or ramener l'inconnu au connu, réduire le nombre des principes fondamentaux, à la limite réunir toutes les lois de la nature dans une théorie unique, il y a certes là en un sens un idéal de rationalité. Mais c'est aussi l'origine de simplifications abusives et d'un appauvrissement de la pensée scientifique. On a pu ainsi reprocher aux attitudes réductionnistes de méconnaître ce que chaque ordre de phénomènes a de spécifique.

Nous voyons dans la deuxième *Leçon* Comte tenté un instant de rechercher une théorie unique qui, réduisant toutes les lois de la nature à l'une d'entre elles, serait pour ainsi dire une clef universelle. Mais aussitôt il dénonce cette tentation : le monde est trop varié, trop complexe, notre esprit est trop limité pour pouvoir faire entrer tous les phénomènes dans une formule unique.

Si l'édifice de la science peut recevoir une certaine unité, c'est sur une tout autre base. C'est en rapportant l'activité scientifique aux besoins de l'humanité, besoins non seulement matériels mais intellectuels et affectifs. Cette *synthèse subjective* ira de l'homme au monde alors que les tentatives de synthèse objective allaient de la matière à la vie et à la pensée. C'est à elle que Comte a consacré ses dernières années de travail.

Le positivisme est-il un matérialisme ?

Ici aussi une première approximation semble permettre une réponse affirmative et Comte a dû paraître matérialiste à beaucoup de ses contemporains. Nous l'avons vu réduire la pensée à une fonction cérébrale, nier sereinement Dieu, l'âme et toute transcendance de l'esprit même professer une confiance qui semble naïve dans des localisations cérébrales sommaires. Il y a cependant de fortes réserves à faire dès que l'on cherche une vue plus précise. Et d'abord, Comte lui-même a récusé l'appellation de matérialiste et cela pour deux raisons :

1) L'une est qu'il refuse de se prononcer sur ce que peut être le fond de la réalité. Il ne veut reconnaître que des phénomènes et des liaisons entre phénomènes. En tant qu'affirmations sur le fondement de l'Être,

matérialisme et spiritualisme sont renvoyés dos à dos, car c'est la question même à laquelle ils répondent qui est récusée. Matière, esprit, en tant que substances, sont de ces *absolus* que rejette la pensée positive. Pour elle, le matérialisme est une métaphysique.

2) Mais, de plus, le terme de *matérialisme* prend chez Comte un autre sens, qui concerne les relations des sciences entre elles. Il désigne alors le primat d'une science sur celles qui la suivent dans la classification, et comme cette classification est ascendante, le matérialisme, ainsi compris, consiste à expliquer le supérieur par l'inférieur, à savoir plus précisément le vivant par l'inerte et le social par le biologique. L'on peut donc dire que le matérialisme, comme méthode, est rejeté parce qu'il est un réductionnisme. Ainsi, par exemple, Comte reproche à Cabanis de réduire la sociologie à n'être qu'un corollaire de la biologie.

Pour lui il n'y a pas objectivement un ordre de réalité qui, *en dernière analyse*, explique les autres ordres. Il y a, du point de vue méthodologique, des sciences arrivées plus anciennement à la positivité, qui tendent à dominer les sciences plus jeunes et moins assurées ; mais ce mouvement, utile dans un premier temps à la formation de la science, devient un danger lorsqu'il empêche les sciences nouvelles de comprendre leur propre originalité. Comte refuse donc d'affirmer ou de nier qu'il y ait fondamentalement (absolument) un principe de vie distinct de la matière, un Esprit distinct de la vie animale. Mais •1 s'attache à décrire exactement les vivants, et parmi eux les hommes, sans perdre de vue ce que chaque ordre de phénomènes a de spécifique. A ceux qui persistent à penser en termes métaphysiques, il paraîtra, selon les circonstances, matérialiste contre le spiritualisme, spiritualiste contre le matérialisme. Quant à la position qui s'oppose au matérialisme méthodologique, elle n'a pas d'autre nom que le positivisme lui-même.

Remarque. Le terme de *matérialisme* pourrait appeler une comparaison avec le marxisme. Mais les deux philosophes, bien qu'ils aient vécu à peu près dans les mêmes temps et, par moments, presque dans les mêmes lieux, ne se sont rencontrés ni physiquement ni

intellectuellement. Au moment où Marx commence à publier, Comte a décidé de ne plus lire d'écrits contemporains. Bien qu'il ait fait quelques exceptions à cette discipline, il ne semble pas avoir lu quoi que ce soit de Marx ni de son entourage. Lorsqu'il fait allusion aux socialistes, il s'agit surtout de Cabet et de Proudhon. On peut toutefois remarquer que la formule « Les idées mènent le monde » peut être directement opposée au matérialisme historique.

Qu'est-ce que l'esprit positif ?

Dans les pages qui précèdent, nous n'avons pas cherché à dire tout ce que *n'est pas* le positivisme, tâche sans fin et de peu d'intérêt, mais à écarter quelques confusions qui ont été effectivement commises par tel ou tel. Après cela l'on demandera peut-être ce qu'il est. Nous pourrions répondre que si Comte et ses lecteurs ont adopté une appellation nouvelle⁴⁰, c'est qu'aucun des termes en « isme » qui existaient alors dans la langue philosophique ne convenait tout à fait. Au reste, de tels termes ne sont que d'utiles abréviations, des étiquettes classificatrices, non des instruments de réflexion et d'analyse. Pour en dire un peu plus, on peut se référer aux pages dans lesquelles Comte a caractérisé brièvement « le véritable esprit philosophique »⁴¹ en développant les divers sens du mot *positif* : ce mot « désigne le réel par opposition au chimérique (...) indique le contraste de l'utile à l'oiseux ». Il est employé « à qualifier l'opposition entre la *certitude* et l'indécision (...) à opposer le *précis* au vague ». Enfin *positif* s'oppose à *néгатif*, ce qui signifie une philosophie « destinée, par sa nature, non à détruire mais à organiser ». Un seul trait reste à ajouter : « Le seul caractère essentiel du nouvel esprit philosophique qui ne soit pas encore indiqué par le mot *positif*, consiste dans sa tendance nécessaire à substituer partout le *relatif* à l'*absolu*. »

Par la *certitude* l'esprit positif s'oppose au scepticisme, par l'*utilité* et la *précision* il s'oppose aux chimères métaphysiques. Pris dans son sens littéral (contraire de *néгатif*), il rappelle qu'il est capable de produire la cohésion sociale ; enfin le primat du relatif tend à la fois à

congédier les mythes et les abstractions de la théologie et à empêcher que les principes positivistes eux-mêmes se ferment et immobilisent la pensée. Le ton dogmatique de certaines formules comtiennes ne doit pas nous masquer cette ouverture.

Éléments pour une conclusion

Le lecteur attend peut-être que pour conclure nous lui proposons un jugement sur Comte. Nous lui devons d'expliquer pourquoi nous nous en abstiendrons.

Lorsque l'on veut étudier un auteur, il faut d'abord entrer dans ses raisons, ce qui est tout bonnement le *comprendre*. L'étude d'un texte n'est formative qu'à cette condition et cela suppose que l'on fasse d'abord longuement crédit à l'auteur. C'est ce que nous avons voulu faire tout au long de la présente étude. Une telle attitude ne signifie pas que l'on tienne l'auteur pour infaillible et que l'on adhère à sa pensée dans un esprit d'orthodoxie. *Entrer dans les raisons* d'un auteur n'est pas *lui donner raison* définitivement en tout. Ce crédit qu'on lui accorde – et faute duquel il est bien inutile de le lire – est provisoire. Il est un exercice qui prépare j à la pensée personnelle et en donne les moyens. Il apporte un contenu à la célèbre sentence de Kant : « L'on n'apprend pas la philosophie, l'on apprend seulement à philosopher. » Formé par un tel exercice, le lecteur peut alors juger un auteur, mais ce moment de l'étude relève d'une responsabilité personnelle. C'est pourquoi nous ne nous risquerons pas à dire ce qu'il *faut penser* de Comte. Nous estimons que notre tâche est très exactement *d'introduire* à la lecture de cet auteur et se borne là.

Nous pouvons toutefois attirer l'attention de nos lecteurs sur quelques points qui peuvent amorcer leur réflexion :

1) Même un auteur dont nous n'avons pas l'usage pour notre vie personnelle, garde sa valeur comme fait de culture, et pour ainsi dire comme monument historique intéressant à visiter. L'œuvre de Comte, replacée en son époque, est un moment majeur de la culture

européenne. A mesure que les années l'éloignent de nous, l'on peut avoir de plus en plus à son égard ce mélange de respect et de critique que lui-même portait au passé de la culture humaine.

2) Nous avons déjà signalé ce que nous avons appelé l'échec historique de Comte, qui est un fait indéniable. Il croyait que la civilisation industrielle serait essentiellement pacifique et que l'humanité serait prochainement réunie dans la communion positiviste. Telle était l'image qu'il se faisait du XXe siècle. Cette erreur de prévision n'entache pas nécessairement la valeur philosophique de sa pensée.

3) Pour ceux qui trouveraient que Comte est bien loin de leur temps, nous voudrions souligner à quel point il a ressenti des malaises et des besoins qui demeurent les nôtres :

— conflit entre une rationalité de plus en plus assurée et des besoins irrationnels qui font fleurir de nouvelles mythologies dans les marges de la science ;

— tension à l'intérieur de la science entre une spécialisation croissante inévitable et le désir d'une synthèse totale ;

— inquiétude des hommes qui craignent que le savoir sur le Cosmos ne fasse oublier les exigences de l'humain ;

— souhait d'un pouvoir politique fondé sur la compétence et crainte d'une déshumanisation par la compétence.

Tous ces thèmes ne sont devenus des banalités qu'à force d'être ressentis et répétés.

Or on les trouve tous chez Comte ; à ces inquiétudes il a cru apporter des réponses. Que nous puissions aujourd'hui nous servir de ces réponses, cela fait certes problème. Mais il est tout aussi douteux que les diverses réponses que le monde contemporain nous propose soient meilleures. Or on ne récuse pas une inquiétude aussi facilement qu'une réponse. Quoiqu'il en soit, les solutions de Comte, il a trouvé quelques-unes des vraies questions qui se posent à une civilisation

scientifique et industrielle. Et l'on a souvent dit qu'une grande philosophie vaut plus par les questions qu'elle invente que par les réponses qu'elle apporte.

Cours de philosophie positive

Avertissement

Le texte des *Leçons* ne comporte ni sous-titres ni découpage en parties. Nous avons jugé utile, pour faciliter la lecture, d'introduire quelques sous-titres. Bien qu'ils soient empruntés au langage même de Comte, le lecteur doit se garder d'oublier qu'ils ne font pas partie de son texte.

Les notes de Comte sont appelées par des astérisques, les nôtres par des chiffres.

L'on trouvera en fin de volume, la Table du *Cours de Philosophie positive* ainsi qu'un ensemble de notices sur les auteurs cités soit dans le texte de Comte, soit dans notre introduction.

Première leçon

Exposition du but de ce cours ou considérations générales sur la nature et l'importance de la philosophie positive⁴²

L'objet de cette première leçon est d'exposer nettement le but du cours, c'est-à-dire de déterminer exactement l'esprit dans lequel seront considérées les diverses branches fondamentales de la philosophie naturelle⁴³, indiquées par le programme sommaire que je vous ai présenté.

Sans doute la nature de ce cours ne saurait être complètement appréciée, de manière à pouvoir s'en former une opinion définitive, que lorsque les diverses parties en auront été successivement développées. Tel est l'inconvénient ordinaire des définitions relatives à des systèmes d'idées très étendues quand elles en précèdent l'exposition. Mais les généralités peuvent être conçues sous deux aspects, ou comme aperçu d'une doctrine à établir, ou comme résumé d'une doctrine établie. Si c'est seulement sous ce dernier point de vue qu'elles acquièrent toute leur valeur, elles n'en ont pas moins déjà, sous le premier, une extrême importance, en caractérisant dès l'origine le sujet à considérer.

La circonscription générale du champ de nos recherches, tracée avec toute la sévérité possible, est, pour notre esprit, un préliminaire particulièrement indispensable dans une étude aussi vaste et jusqu'ici aussi peu déterminée que celle dont nous allons nous occuper. C'est afin d'obéir à cette nécessité logique, que je crois devoir vous indiquer, dès ce moment, la série des considérations fondamentales qui ont donné naissance à ce nouveau cours, et qui seront d'ailleurs spécialement développées, dans la suite, avec toute l'extension que réclame la haute importance de chacune d'elles.

Une histoire de l'esprit humain. La loi des trois états

Pour expliquer convenablement la véritable nature et le caractère propre de la philosophie positive, il est indispensable de jeter d'abord un coup d'œil général sur la marche progressive de l'esprit humain, envisagée dans son ensemble : car une conception quelconque ne peut être bien connue que par son histoire⁴⁴.

En étudiant ainsi le développement total de l'intelligence humaine dans ses diverses sphères d'activité, depuis son premier essor le plus simple jusqu'à nos jours, je crois avoir découvert une grande loi fondamentale, à laquelle il est assujéti par une nécessité invariable, et qui me semble pouvoir être solidement établie, soit sur les preuves rationnelles fournies par la connaissance de notre organisation, soit sur les vérifications historiques résultant d'un examen attentif du passé. Cette loi⁴⁵ consiste en ce que chacune de nos conceptions principales, chaque branche de nos connaissances, passe successivement par trois états théoriques différents : l'état théologique, ou fictif⁴⁶ ; l'état métaphysique, ou abstrait ; l'état scientifique, ou positif. En d'autres termes, l'esprit humain, par sa nature, emploie successivement dans chacune de ses recherches trois méthodes de philosopher, dont le caractère est essentiellement différent et même radicalement opposé : d'abord la méthode théologique, ensuite la méthode métaphysique et enfin la méthode positive. De là, trois sortes de philosophie, ou de systèmes généraux de conceptions sur l'ensemble des phénomènes, qui s'excluent mutuellement ; la première est le point de départ nécessaire de l'intelligence humaine ; la troisième, son état fixe et définitif ; la seconde est uniquement destinée à servir de transition.

Dans l'état théologique, l'esprit humain, dirigeant essentiellement ses recherches vers la nature intime des êtres, les causes premières et finales de tous les effets qui le frappent, en un mot, vers les connaissances absolues, se représente les phénomènes comme

produits par l'action directe et continue d'agents surnaturels plus ou moins nombreux, dont l'intervention arbitraire explique toutes les anomalies apparentes de l'univers.

Dans l'état métaphysique⁴⁷ qui n'est au fond qu'une simple modification générale du premier, les agents surnaturels sont remplacés par des forces abstraites, véritables entités (abstractions personnifiées) inhérentes aux divers êtres du monde, et conçues comme capables d'engendrer par elles-mêmes tous les phénomènes observés, dont l'explication consiste alors à assigner pour chacun l'entité correspondante.

Enfin, dans l'état positif, l'esprit humain, reconnaissant l'impossibilité d'obtenir des notions absolues, renonce à chercher l'origine et la destination de l'univers, et à connaître les causes intimes des phénomènes, pour s'attacher uniquement à découvrir, par l'usage bien combiné du raisonnement et de l'observation, leurs lois effectives, c'est-à-dire leurs relations invariables de succession et de similitude. L'explication des faits, réduite alors à ses termes réels, n'est plus désormais que la liaison établie entre les divers phénomènes particuliers et quelques faits généraux dont les progrès de la science tendent de plus en plus à diminuer le nombre.

Le système théologique est parvenu à la plus haute perfection dont il soit susceptible, quand il a substitué l'action providentielle d'un être unique⁴⁸ au jeu varié des nombreuses divinités indépendantes qui avaient été imaginées primitivement. De même, le dernier terme du système métaphysique consiste à concevoir, au lieu des différentes entités particulières, une seule grande entité générale, la *nature*, envisagée comme la source unique de tous les phénomènes. Pareillement, la perfection du système positif, vers laquelle il tend sans cesse, quoiqu'il soit très probable qu'il ne doive jamais l'atteindre, serait de pouvoir se représenter tous les divers phénomènes observables comme des cas particuliers d'un seul fait général, tel que celui de la gravitation, par exemple.

Arguments à l'appui de cette loi

Ce n'est pas ici le lieu de démontrer spécialement cette loi fondamentale du développement de l'esprit humain, et d'en déduire les conséquences les plus importantes. Nous en traiterons directement, avec toute l'extension convenable, dans la partie de ce cours relative à l'étude des phénomènes sociaux. Je ne la considère maintenant que pour déterminer avec précision le véritable caractère de la philosophie positive, par opposition aux deux autres philosophies qui ont successivement dominé, jusqu'à ces derniers siècles, tout notre système intellectuel. Quant à présent, afin de ne pas laisser entièrement sans démonstration une loi de cette importance, dont les applications se présenteront fréquemment dans toute l'étendue de ce cours, je dois me borner à une indication rapide des motifs généraux les plus sensibles qui peuvent en constater l'exactitude⁴⁹.

a) L'histoire des sciences

En premier lieu, il suffit, ce me semble, d'énoncer une telle loi, pour que la justesse en soit immédiatement vérifiée par tous ceux qui ont quelque connaissance approfondie de l'histoire générale des sciences. Il n'en est pas une seule, en effet, parvenue aujourd'hui à l'état positif, que chacun ne puisse aisément se représenter, dans le passé, essentiellement composée d'abstractions métaphysiques, et, en remontant encore davantage, tout à fait dominée par les conceptions théologiques. Nous aurons même malheureusement plus d'une occasion formelle de reconnaître dans les diverses parties de ce cours, que les sciences les plus perfectionnées conservent encore aujourd'hui quelques traces très sensibles de ces deux états primitifs.

b) Le développement de chaque individu

Cette révolution générale de l'esprit humain peut d'ailleurs être aisément constatée aujourd'hui, d'une manière très sensible, quoique indirecte, en considérant le développement de l'intelligence individuelle. Le point de départ étant nécessairement le même dans l'éducation de l'individu que dans celle de l'espèce, les diverses phases

principales de la première doivent représenter les époques fondamentales de la seconde. Or, chacun de nous, en contemplant sa propre histoire, ne se souvient-il pas qu'il a été successivement, quant à ses notions les plus importantes, *théologien* dans son enfance, *métaphysicien* dans sa jeunesse, et *physicien* dans sa virilité ? Cette vérification est facile aujourd'hui pour tous les hommes au niveau de leur siècle.

c) *Un cercle vicieux à l'origine de tout savoir* Mais, outre l'observation directe, générale ou individuelle, qui prouve l'exactitude de cette loi, je dois surtout, dans cette indication sommaire, mentionner les considérations théoriques qui en font sentir la nécessité.

La plus importante de ces considérations, puisée dans la nature même du sujet, consiste dans le besoin, à toute époque, d'une théorie quelconque⁵⁰ pour lier les faits, combiné avec l'impossibilité évidente, pour l'esprit humain à son origine, de se former des théories d'après les observations.

Tous les bons esprits répètent, depuis Bacon, qu'il n'y a de connaissances réelles que celles qui reposent sur des faits observés. Cette maxime fondamentale est évidemment incontestable, si on l'applique, comme il convient, à l'état viril de notre intelligence. Mais, en se reportant à la formation de nos connaissances, il n'en est pas moins certain que l'esprit humain, dans son état primitif, ne pouvait ni ne devait penser ainsi. Car si, d'un côté, toute théorie positive doit nécessairement être fondée sur des observations, il est également sensible, d'un autre côté, que, pour se livrer à l'observation, notre esprit a besoin d'une théorie quelconque. Si, en contemplant les phénomènes, nous ne les rattachions point immédiatement à quelques principes, non seulement il nous serait impossible de combiner ces observations isolées, et, par conséquent, d'en tirer aucun fruit, mais nous serions même entièrement incapables de les retenir ; et, le plus souvent, les faits resteraient inaperçus sous nos yeux.

Ainsi, pressé entre la nécessité d'observer pour se former des

théories réelles, et la nécessité non moins impérieuse de se créer des théories quelconques pour se livrer à des observations suivies, l'esprit humain, à sa naissance, se trouverait enfermé dans un cercle vicieux dont il n'aurait jamais eu aucun moyen de sortir, s'il ne se fût heureusement ouvert une issue naturelle par le développement spontané des conceptions théologiques, qui ont présenté un point de ralliement à ses efforts, et fourni un aliment à son activité. Telle est, indépendamment des hautes considérations sociales qui s'y rattachent et que je ne dois pas même indiquer en ce moment, le motif fondamental qui démontre la nécessité logique du caractère purement théologique de la philosophie primitive.

La théologie, forme inévitable de la pensée primitive

Cette nécessité devient encore plus sensible en ayant égard à la parfaite convenance de la philosophie théologique avec la nature propre des recherches sur lesquelles l'esprit humain dans son enfance concentre si éminemment toute son activité. Il est bien remarquable, en effet, que les questions les plus radicalement inaccessibles à nos moyens, la nature intime des êtres, l'origine et la fin de tous les phénomènes, soient précisément celles que notre intelligence se propose par-dessus tout dans cet état primitif, tous les problèmes vraiment solubles étant presque envisagés comme indignes de méditations sérieuses. On en conçoit aisément la raison ; car c'est l'expérience seule qui a pu nous fournir la mesure de nos forces ; et, si l'homme n'avait d'abord commencé par en avoir une opinion exagérée, elles n'eussent jamais pu acquérir tout le développement dont elles sont susceptibles. Ainsi l'exige notre organisation. Mais, quoi qu'il en soit, représentons-nous, autant que possible, cette disposition si universelle et si prononcée, et demandons-nous quel accueil aurait reçu à une telle époque, en la supposant formée, la philosophie positive, dont la plus haute ambition est de découvrir les lois des phénomènes, et dont le premier caractère propre est précisément de regarder comme nécessairement interdits à la raison humaine tous ces

sublimes mystères, que la philosophie théologique explique, au contraire, avec une si admirable facilité jusque dans leurs moindres détails.

Il en est de même en considérant sous le point de vue pratique la nature des recherches qui occupent primitivement l'esprit humain. Sous ce rapport, elles offrent à l'homme l'attrait si énergique d'un empire illimité à exercer sur le monde extérieur, envisagé comme entièrement destiné à notre usage, et comme présentant dans tous ses phénomènes des relations intimes et continues avec notre existence. Or, ces espérances chimériques, ces idées exagérées de l'importance de l'homme dans l'univers, que fait naître la philosophie théologique, et que détruit sans retour la première influence de la philosophie positive⁵¹, sont, à l'origine, un stimulant indispensable, sans lequel on ne pourrait certainement concevoir que l'esprit humain se fût déterminé primitivement à de pénibles travaux.

Deux exemples : l'astrologie et l'alchimie

Nous sommes aujourd'hui tellement éloignés de ces dispositions premières, du moins quant à la plupart des phénomènes, que nous avons peine à nous représenter exactement la puissance et la nécessité de considérations semblables. La raison humaine est maintenant assez mûre pour que nous entreprenions de laborieuses recherches scientifiques, sans avoir en vue aucun but étranger capable d'agir fortement sur l'imagination, comme celui que se proposaient les astrologues ou les alchimistes. Notre activité intellectuelle est suffisamment excitée par le pur espoir de découvrir les lois des phénomènes, par le simple désir de confirmer ou d'infirmer une théorie. Mais il ne pouvait en être ainsi dans l'enfance de l'esprit humain. Sans les attrayantes chimères de l'astrologie⁵², sans les énergiques déceptions de l'alchimie⁵³, par exemple, où aurions-nous puisé la constance et l'ardeur nécessaires pour recueillir les longues suites d'observations et d'expériences qui ont, plus tard, servi de fondement aux premières théories positives de l'une et l'autre classe de phénomènes ?

Cette condition de notre développement intellectuel a été vivement sentie depuis longtemps par Kepler, pour l'astronomie, et justement appréciée de nos jours par Berthollet, pour la chimie.

On voit donc, par cet ensemble de considérations, que, si la philosophie positive est le véritable état définitif de l'intelligence humaine, celui vers lequel elle a toujours tendu de plus en plus, elle n'en a pas moins dû nécessairement employer d'abord, et pendant une longue suite de siècles, soit comme méthode, soit comme doctrine provisoires, la philosophie théologique ; philosophie dont le caractère est d'être spontanée, et, par cela même, la seule possible à l'origine, la seule aussi qui pût offrir à notre esprit naissant un intérêt suffisant. Il est maintenant très facile de sentir que, pour passer de cette philosophie provisoire à la philosophie définitive, l'esprit humain a dû naturellement adopter, comme philosophie transitoire, les méthodes et les doctrines métaphysiques. Cette dernière considération est indispensable pour compléter l'aperçu général de la grande loi que j'ai indiquée.

L'état métaphysique, transition nécessaire

On conçoit sans peine, en effet, que notre entendement, contraint à ne marcher que par degrés presque insensibles, ne pouvait passer brusquement, et sans intermédiaires, de la philosophie théologique à la philosophie positive. La théologie et la physique sont si profondément incompatibles, leurs conceptions ont un caractère si radicalement opposé, qu'avant de renoncer aux unes pour employer exclusivement les autres, l'intelligence humaine a dû se servir de conceptions intermédiaires, d'un caractère bâtard, propres, par cela même, à opérer graduellement la transition. Telle est la destination naturelle des conceptions métaphysiques : elles n'ont pas d'autre utilité réelle. En substituant, dans l'étude des phénomènes, à l'action surnaturelle directrice une entité correspondante et inséparable, quoique celle-ci ne fût d'abord conçue que comme une émanation de la première, l'homme s'est habitué peu à peu à ne considérer que les faits eux-mêmes, les notions de ces agents métaphysiques ayant été graduellement subtilisées⁵⁴ au point de n'être plus, aux yeux de tout

esprit droit, que les noms abstraits des phénomènes. Il est impossible d'imaginer par quel autre procédé notre entendement aurait pu passer des considérations franchement surnaturelles aux considérations purement naturelles, du régime théologique au régime positif.

Nature propre de la philosophie positive

Chercher non la cause mais la loi

Après avoir ainsi établi, autant que je puis le faire sans entrer dans une discussion spéciale qui serait déplacée en ce moment, la loi générale du développement de l'esprit humain, tel que je le conçois, il nous sera maintenant aisé de déterminer avec précision la nature propre de la philosophie positive ; ce qui est l'objet essentiel de ce discours⁵⁵.

Nous voyons, par ce qui précède, que le caractère fondamental de la philosophie positive est de regarder tous les phénomènes comme assujettis à des *lois* naturelles variables, dont la découverte précise et la réduction au moindre nombre possible sont le but de tous nos efforts, en considérant comme absolument inaccessible et vide de sens pour nous la recherche de ce qu'on appelle les *causes*, soit premières, soit finales. Il est inutile d'insister beaucoup sur un principe devenu maintenant aussi familier à tous ceux qui ont fait une étude un peu approfondie des sciences d'observation. Chacun sait, en effet, que, dans nos explications positives, même les plus parfaites, nous n'avons nullement la prétention d'exposer les *causes* génératrices des phénomènes, puisque nous ne ferions jamais alors que reculer la difficulté, mais seulement d'analyser avec exactitude les circonstances de leur production, et de les rattacher les unes aux autres par des relations normales de succession et de similitude⁵⁶.

Exemple de la gravitation

Ainsi, pour en citer l'exemple le plus admirable, nous disons que les phénomènes généraux de l'univers sont *expliqués*, autant qu'ils

puissent l'être, par la loi de la gravitation newtonienne, parce que, d'un côté, cette belle théorie nous montre toute l'immense variété des faits astronomiques, comme n'étant qu'un seul et même fait envisagé sous divers points de vue ; la tendance constante de toutes les molécules les unes vers les autres en raison directe de leurs masses, et en raison inverse des carrés de leurs distances ; tandis que, d'un autre côté, ce fait général nous est présenté comme une simple extension d'un phénomène qui nous est éminemment familier, et que, par cela seul, nous regardons comme parfaitement connue, la pesanteur des corps à la surface de la terre. Quant à déterminer ce que sont en elles-mêmes cette attraction et cette pesanteur, quelles en sont les causes, ce sont des questions que nous regardons tous comme insolubles, qui ne sont plus du domaine de la philosophie positive, et que nous abandonnons avec raison à l'imagination des théologiens, ou aux subtilités des métaphysiciens. La preuve manifeste de l'impossibilité d'obtenir de telles solutions, c'est que, toutes les fois qu'on a cherché à dire à ce sujet quelque chose de vraiment rationnel, les plus grands esprits n'ont pu que définir ces deux principes l'un par l'autre, en disant, pour l'attraction, qu'elle n'est autre chose qu'une pesanteur universelle, et ensuite, pour la pesanteur, qu'elle consiste simplement dans l'attraction terrestre. De telles explications, qui font sourire quand on prétend à connaître la nature intime des choses et le mode de génération des phénomènes, sont cependant tout ce que nous pouvons obtenir de plus satisfaisant, en nous montrant comme identiques deux ordres de phénomènes qui ont été si longtemps regardés comme n'ayant aucun rapport entre eux. Aucun esprit juste ne cherche aujourd'hui à aller plus loin.

Exemple de la chaleur

Il serait aisé de multiplier ces exemples, qui se présenteront en foule dans toute la durée de ce cours, puisque tel est maintenant l'esprit qui dirige exclusivement les grandes combinaisons intellectuelles. Pour en citer en ce moment un seul parmi les travaux contemporains, je choisirai la belle série de recherches de M. Fourier sur la théorie de la chaleur. Elle nous offre la vérification très sensible

des remarques générales précédentes. En effet, dans ce travail, dont le caractère philosophique est si éminemment positif, les lois les plus importantes et les plus précises des phénomènes thermologiques se trouvent dévoilées, sans que l'auteur se soit enquis une seule fois de la nature intime de la chaleur, sans qu'il ait mentionné, autrement que pour en indiquer le vide, la controverse si agitée entre les partisans de la matière calorifique et ceux qui font consister la chaleur dans les vibrations d'un éther universel. Et néanmoins les plus hautes questions, dont plusieurs n'avaient même jamais été posées, sont traitées dans cet ouvrage, preuve palpable que l'esprit humain, sans se jeter dans des problèmes inabordables, et en se restreignant dans les recherches d'un ordre entièrement positif, peut y trouver un aliment inépuisable à son activité la plus profonde.

Où en sommes-nous ?

Après avoir caractérisé, aussi exactement qu'il m'est permis de le faire dans cet aperçu général, l'esprit de la philosophie positive, que ce cours tout entier est destiné à développer, je dois maintenant examiner à quelle époque de sa formation elle est parvenue aujourd'hui, et ce qui reste à faire pour achever de la constituer.

Une histoire à plusieurs vitesses

A cet effet, il faut d'abord considérer que les différentes branches de nos connaissances n'ont pas dû parcourir d'une vitesse égale les trois grandes phases de leur développement indiquées ci-dessus, ni, par conséquent, arriver simultanément à l'état positif. Il existe, sous ce rapport, un ordre invariable et nécessaire, que nos divers genres de conceptions ont suivi et dû suivre dans leur progression, et dont la considération exacte est le complément indispensable de la loi fondamentale énoncée précédemment. Cet ordre sera le sujet spécial de la prochaine leçon⁵⁷. Qu'il nous suffise, quant à présent, de savoir qu'il est conforme à la nature diverse des phénomènes, et qu'il est déterminé par leur degré de généralité, de simplicité et d'indépendance réciproque, trois considérations qui, bien que

distinctes, concourent au même but. Ainsi, les phénomènes astronomiques d'abord, comme étant les plus généraux, les plus simples et les plus indépendants de tous les autres, et successivement, par les mêmes raisons, les phénomènes de la physique terrestre proprement dite, ceux de la chimie, et enfin les phénomènes physiologiques, ont été ramenés à des théories positives.

Ascension de la philosophie positive

Il est impossible d'assigner l'origine précise de cette révolution ; car on en peut dire avec exactitude, comme de tous les autres grands événements humains, qu'elle s'est accomplie constamment et de plus en plus, particulièrement depuis les travaux d'Aristote et de l'école d'Alexandrie, et ensuite depuis l'introduction des sciences naturelles dans l'Europe occidentale par les Arabes. Cependant, vu qu'il convient de fixer une époque pour empêcher la divagation des idées, j'indiquerai celle du grand mouvement imprimé à l'esprit humain, il y a deux siècles, par l'action combinée des préceptes de Bacon, des conceptions de Descartes, et des découvertes de Galilée, comme le moment où l'esprit de la philosophie positive a commencé à se prononcer dans le monde en opposition évidente avec l'esprit théologique et métaphysique. C'est alors, en effet, que les conceptions positives se sont dégagées nettement de l'alliage superstitieux et scolastique qui déguisait plus ou moins le véritable caractère de tous les travaux antérieurs.

Depuis cette mémorable époque, le mouvement d'ascension de la philosophie positive, et le mouvement de décadence de la philosophie théologique et métaphysique, ont été extrêmement marqués. Il se sont enfin tellement prononcés, qu'il est devenu impossible aujourd'hui, à tous les observateurs ayant conscience de leur siècle, de méconnaître la destination finale de l'intelligence humaine pour les études positives, ainsi que son éloignement désormais irrévocable pour ces vaines doctrines et pour ces méthodes provisoires qui ne pouvaient convenir qu'à son premier essor. Ainsi, cette révolution fondamentale s'accomplira nécessairement dans toute son étendue. Si donc il lui reste encore quelque grande conquête à faire, quelque branche

principale du domaine intellectuel à envahir, on peut être certain que la transformation s'y opérera, comme elle s'est effectuée dans toutes les autres. Car il serait évidemment contradictoire de supposer que l'esprit humain, si disposé à l'unité de méthode, conservât indéfiniment, pour une seule classe de phénomènes, sa matière primitive de philosopher, lorsqu'une fois il est arrivé à adopter pour tout le reste une nouvelle marche philosophique, d'un caractère absolument opposé.

Ce qui reste à faire

Tout se réduit donc à une simple question de fait : la philosophie positive, qui, dans les deux derniers siècles, a pris graduellement une si grande extension, embrasse-t-elle aujourd'hui tous les ordres de phénomènes ? Il est évident que cela n'est point, et que, par conséquent, il reste encore une grande opération scientifique à exécuter pour donner à la philosophie positive ce caractère d'universalité indispensable à sa constitution définitive.

En effet, dans les quatre catégories principales de phénomènes naturels énumérés tout à l'heure, les phénomènes astronomiques, physiques, chimiques et physiologiques, on remarque une lacune essentielle, relative aux phénomènes sociaux⁵⁸, qui, bien que compris implicitement parmi les phénomènes physiologiques, méritent, soit par leur importance, soit par les difficultés propres à leur étude, de former une catégorie distincte. Ce dernier ordre de conceptions, qui se rapporte aux phénomènes les plus particuliers, les plus compliqués et les plus dépendants de tous les autres, a dû nécessairement, par cela seul, se perfectionner plus lentement que tous les précédents, même sans avoir égard aux obstacles plus spéciaux que nous considérerons plus tard. Quoi qu'il en soit, il est évident qu'il n'est point encore entré dans le domaine de la philosophie positive. Les méthodes théologiques et métaphysiques qui, relativement à tous les autres genres de phénomènes, ne sont plus maintenant employées par personne, soit comme moyen d'investigation, soit même seulement comme moyen

d'argumentation, sont encore, au contraire, exclusivement usitées, sous l'un et l'autre rapport, pour tout ce qui concerne les phénomènes sociaux, quoique leur insuffisance à cet égard soit déjà pleinement sentie par tous les bons esprits, lassés de ces vaines contestations interminables entre le droit divin et la souveraineté du peuple⁵⁹.

Fonder la physique sociale

Voilà donc la grande, mais évidemment la seule lacune qu'il s'agit de combler pour achever de constituer la philosophie positive. Maintenant que l'esprit humain a fondé la physique céleste, la physique terrestre, soit mécanique, soit chimique, la physique organique, soit végétale, soit animale, il lui reste à terminer le système des sciences d'observation en fondant la *physique sociale*⁶⁰. Tel est aujourd'hui, sous plusieurs rapports capitaux, le plus grand et le plus pressant besoin de notre intelligence : tel est, j'ose le dire, le premier but de ce cours, son but spécial.

Les conceptions que je tenterai de présenter relativement à l'étude des phénomènes sociaux, et dont j'espère que ce discours laisse déjà entrevoir le germe, ne sauraient avoir pour objet de donner immédiatement à la physique sociale le même degré de perfection qu'aux branches antérieures de la philosophie naturelle, ce qui serait évidemment chimérique, puisque celles-ci offrent déjà entre elles à cet égard une extrême inégalité, d'ailleurs inévitable. Mais elles seront destinées à imprimer à cette dernière classe de nos connaissances ce caractère positif déjà pris par toutes les autres. Si cette condition est une fois réellement remplie, le système philosophique des modernes sera enfin fondé dans son ensemble ; car aucun phénomène observable ne saurait évidemment manquer de rentrer dans quelqu'une des cinq grandes catégories dès lors établies des phénomènes astronomiques, physiques, chimiques, physiologiques et sociaux. Toutes nos conceptions fondamentales étant devenues homogènes, la philosophie sera définitivement constituée à l'état positif ; sans jamais pouvoir changer de caractère, il ne lui restera qu'à se développer indéfiniment par les acquisitions toujours croissantes

qui résulteront inévitablement de nouvelles observations ou de méditations plus profondes. Ayant acquis par là le caractère d'universalité qui lui manque encore, la philosophie positive deviendra capable de se substituer entièrement, avec toute sa supériorité naturelle, à la philosophie théologique et à la philosophie métaphysique, dont cette universalité est aujourd'hui la seule propriété réelle, et qui, privées d'un tel motif de préférence, n'auront plus pour nos successeurs qu'une existence historique.

Un Cours de philosophie positive

Le but spécial de ce cours étant ainsi exposé, il est aisé de comprendre son second but, son but général, ce qui en fait un cours de philosophie positive, et non pas seulement un cours de physique sociale.

En effet, la fondation de la physique sociale complétant enfin le système des sciences naturelles, il devient possible et même nécessaire de résumer les diverses connaissances acquises, parvenues alors à un état fixe et homogène, pour les coordonner en les présentant comme autant de branches d'un tronc unique, au lieu de continuer à les concevoir seulement comme autant de corps isolés. C'est à cette fin qu'avant de procéder à l'étude des phénomènes sociaux, je considérerai successivement, dans l'ordre encyclopédique annoncé plus haut, les différentes sciences positives déjà formées.

Il est superflu, je pense, d'avertir qu'il ne saurait être question ici d'une suite de cours spéciaux sur chacune des branches principales de la philosophie naturelle. Sans parler de la durée matérielle d'une entreprise semblable, il est clair qu'une pareille prétention serait insoutenable de ma part, et je crois pouvoir ajouter de la part de qui que ce soit, dans l'état actuel de l'éducation humaine. Bien au contraire, un cours de la nature de celui-ci exige, pour être convenablement entendu, une série préalable d'études spéciales sur les diverses sciences qui y seront envisagées. Sans cette condition, il est bien difficile de sentir et impossible de juger les réflexions philosophiques dont ces sciences seront les sujets. En un mot, c'est un

Cours de philosophie positive, et non de sciences positives⁶¹, que je me propose de faire. 11 s'agit uniquement ici de considérer chaque science fondamentale dans ses relations avec le système positif tout entier, et quant à l'esprit qui la caractérise, c'est-à-dire sous le double rapport de ses méthodes essentielles et de ses résultats principaux. Le plus souvent même je devrai me borner à mentionner ces derniers d'après les connaissances spéciales pour tâcher d'en apprécier l'importance.

Afin de résumer les idées relativement au double but de ce cours, je dois faire observer que les deux objets, l'un spécial, l'autre général, que je me propose, quoique distincts en eux-mêmes, sont nécessairement inséparables. Car, d'un côté, il serait impossible de concevoir un cours de philosophie positive sans la fondation de la physique sociale, puisqu'il manquerait alors d'un élément essentiel, et que, par cela seul, les conceptions ne sauraient avoir ce caractère de généralité qui doit en être le principal attribut, et qui distingue notre étude actuelle de la série des études spéciales. D'un autre côté, comment procéder avec sûreté à l'étude positive des phénomènes sociaux, si l'esprit n'est d'abord préparé par la considération approfondie des méthodes positives déjà jugées pour les phénomènes moins compliqués, et muni, en outre, de la connaissance des lois principales des phénomènes antérieurs, qui toutes influent, d'une manière plus ou moins directe, sur les faits sociaux ?

Bien que toutes les sciences fondamentales n'inspirent pas aux esprits vulgaires un égal intérêt, il n'en est aucune qui doive être négligée dans une étude comme celle que nous entreprenons. Quant à leur importance pour le bonheur de l'espèce humaine, toutes sont certainement équivalentes, lorsqu'on les envisage d'une manière approfondie. Celles, d'ailleurs, dont les résultats présentent, au premier abord, un moindre intérêt pratique, se recommandent éminemment, soit par la plus grande perfection de leurs méthodes, soit comme étant le fondement indispensable de toutes les autres. C'est une considération sur laquelle j'aurai spécialement occasion de revenir dans la prochaine leçon.

Comprendre la division du travail entre les sciences

Pour prévenir, autant que possible, toutes les fausses interprétations qu'il est légitime de craindre sur la nature d'un cours aussi nouveau que celui-ci, je dois ajouter sommairement aux explications précédentes quelques considérations directement relatives à cette universalité de connaissances spéciales, que des juges irréfléchis pourraient regarder comme la tendance de ce cours, et qui est envisagée à si juste raison comme tout à fait contraire au véritable esprit de la philosophie positive. Ces considérations auront d'ailleurs l'avantage plus important de présenter cet esprit sous un nouveau point de vue, propre à achever d'en éclaircir la notion générale.

Dans l'état primitif de nos connaissances il n'existe aucune division régulière parmi nos travaux intellectuels ; toutes les sciences sont cultivées simultanément par les mêmes esprits. Ce mode d'organisation des études humaines, d'abord inévitable et même indispensable, comme nous aurons lieu de le constater plus tard, change peu à peu, à mesure que les divers ordres de conceptions se développent. Par une loi dont la nécessité est évidente, chaque branche du système scientifique se sépare insensiblement du tronc, lorsqu'elle a pris assez d'accroissement pour comporter une culture isolée, c'est-à-dire quand elle est parvenue à ce point de pouvoir occuper à elle seule l'activité permanente de quelques intelligences. C'est à cette répartition des diverses sortes de recherches entre différents ordres de savants, que nous devons évidemment le développement si remarquable qu'a pris enfin de nos jours chaque classe distincte des connaissances humaines, et qui rend manifeste l'impossibilité, chez les modernes, de cette universalité de recherches spéciales, si facile et si commune dans les temps antiques. En un mot, la division du travail intellectuel, perfectionné de plus en plus, est un des attributs caractéristiques les plus importants de la philosophie positive.

Effets pernicieux de la spécialisation

Mais, tout en reconnaissant les prodigieux résultats de cette

division, tout en voyant désormais en elle la véritable base fondamentale de l'organisation générale du monde savant, il est impossible, d'un autre côté, de n'être pas frappé des inconvénients capitaux qu'elle engendre, dans son état actuel, par l'excessive particularité des idées qui occupent exclusivement chaque intelligence individuelle. Ce fâcheux effet est sans doute inévitable jusqu'à un certain point, comme inhérent au principe même de la division ; c'est-à-dire que, par aucune mesure quelconque, nous ne parviendrons jamais à égaler sous ce rapport les anciens, chez lesquels une telle supériorité ne tenait surtout qu'au peu de développement de leurs connaissances. Nous pouvons néanmoins, ce me semble, par des moyens convenables, éviter les plus pernicioeux effets de la spécialité exagérée, sans nuire à l'influence vivifiante de la séparation des recherches. Il est urgent de s'en occuper sérieusement ; car ces inconvénients, qui, par leur nature, tendent à s'accroître sans cesse, commencent à devenir très sensibles. De l'aveu de tous, les divisions, établies pour la plus grande perfection de nos travaux, entre les diverses branches de la philosophie naturelle, sont finalement artificielles. N'oublions pas que, nonobstant cet aveu, il est déjà bien petit dans le monde savant le nombre des intelligences embrassant dans leurs conceptions l'ensemble même d'une science unique, qui n'est cependant à son tour qu'une partie d'un grand tout. La plupart se bornent déjà entièrement à la considération isolée d'une section plus ou moins étendue d'une science déterminée, sans s'occuper beaucoup de la relation de ces travaux particuliers avec le système général des connaissances positives. Hâtons-nous de remédier au mal, avant qu'il soit devenu plus grave. Craignons que l'esprit humain ne finisse par se perdre dans les travaux de détail. Ne nous dissimulons pas que c'est là essentiellement le côté faible par lequel les partisans de la philosophie théologique et de la philosophie métaphysique peuvent encore attaquer avec quelque espoir de succès la philosophie positive.

Le spécialiste des généralités

Le véritable moyen d'arrêter l'influence délétère dont l'avenir intellectuel semble menacé, par suite d'une trop grande spécialisation

des recherches individuelles, ne saurait être, évidemment, de revenir à cette antique confusion des travaux, qui tendrait à faire rétrograder l'esprit humain, et qui est d'ailleurs, aujourd'hui, heureusement devenue impossible. Il consiste, au contraire, dans le perfectionnement de la division du travail elle-même. 11 suffit, en effet, de faire de l'étude des généralités scientifiques une grande spécialité de plus. Qu'une classe nouvelle de savants, préparés par une éducation convenable, sans se livrer à la culture spéciale d'aucune branche particulière de la philosophie naturelle, s'occupe uniquement, en considérant les diverses sciences positives dans leur état actuel, à déterminer exactement l'esprit de chacune d'elles, à découvrir leurs relations et leur enchaînement, à résumer, s'il est possible, tous leurs principes propres en un moindre nombre de principes communs, en se conformant sans cesse aux maximes fondamentales de la méthode positive. Qu'en même temps, les autres savants, avant de se livrer à leurs spécialités respectives, soient rendus aptes désormais, par une éducation portant sur l'ensemble des connaissances positives, à profiter immédiatement des lumières répandues par ces savants voués à l'étude des généralités, et réciproquement à rectifier leurs résultats, état de choses dont les savants actuels se rapprochent visiblement de jour en jour. Ces deux grandes conditions une fois remplies, et il est évident qu'elles peuvent l'être, la division du travail dans les sciences sera poussée, sans aucun danger, aussi loin que le développement des divers ordres de connaissances l'exigera. Une classe distincte, incessamment contrôlée par toutes les autres, ayant pour fonction propre et permanente de lier chaque nouvelle découverte particulière au système général, on n'aura plus à craindre qu'une trop grande attention donnée aux détails empêche jamais d'apercevoir l'ensemble. En un mot, l'organisation moderne du monde savant sera dès lors complètement fondée, et n'aura qu'à se développer indéfiniment, en conservant toujours le même caractère.

Former ainsi de l'étude des généralités scientifiques une section distincte du grand travail intellectuel, c'est simplement étendre l'application du même principe de division qui a successivement séparé les diverses spécialités ; car, tant que les différentes sciences

positives ont été peu développées, leurs relations mutuelles ne pouvaient avoir assez d'importance pour donner lieu, au moins d'une manière permanente, à une classe particulière de travaux, et en même temps la nécessité de cette nouvelle étude était bien moins urgente. Mais aujourd'hui chacune des sciences a pris séparément assez d'extension pour que l'examen de leurs rapports mutuels puisse donner lieu à des travaux suivis, en même temps que ce nouvel ordre d'études devient indispensable pour prévenir la dispersion des conceptions humaines.

Telle est la manière dont je conçois la destination de la philosophie positive dans le système général des sciences positives proprement dites. Tel est, du moins, le but de ce cours.

Quatre conséquences remarquables

Maintenant que j'ai essayé de déterminer aussi exactement qu'il m'a été possible de le faire, dans ce premier aperçu, l'esprit général d'un cours de philosophie positive, je crois devoir, pour imprimer à ce tableau tout son caractère, signaler rapidement les principaux avantages généraux que peut avoir un tel travail, si les conditions essentielles en sont convenablement remplies, relativement aux progrès de l'esprit humain. Je réduirai ce dernier ordre de considérations à l'indication de quatre propriétés fondamentales

1. La véritable connaissance de l'esprit humain

Premièrement l'étude de la philosophie positive, en considérant les résultats de l'activité de nos facultés intellectuelles, nous fournit le seul vrai moyen rationnel de mettre en évidence les lois logiques de l'esprit humain, qui ont été recherchées jusqu'ici par des voies si peu propres à les dévoiler.

Pour expliquer convenablement ma pensée à cet égard, je dois d'abord rappeler une conception philosophique de la plus haute importance, exposée par M. de Blainville dans la belle introduction de ses *Principes généraux d'anatomie comparée*. Elle consiste en ce que

tout être actif, et spécialement tout être vivant, peut être étudié, dans tous ses phénomènes, sous deux rapports fondamentaux, sous le rapport statique et sous le rapport dynamique, c'est-à-dire comme apte à agir et comme agissant effectivement. Il est clair, en effet, que toutes les considérations qu'on pourra présenter rentreront nécessairement dans l'un ou l'autre mode. Appliquons cette lumineuse maxime fondamentale à l'étude des fonctions intellectuelles.

Si l'on envisage ces fonctions sous le point de vue statique, leur étude ne peut consister que dans la détermination des conditions organiques dont elles dépendent ; elle forme ainsi une partie essentielle de l'anatomie et de la physiologie. En les considérant sous le point de vue dynamique, tout se réduit à étudier la marche effective de l'esprit humain en exercice, par l'examen des procédés réellement employés pour obtenir les diverses connaissances exactes qu'il a déjà acquises, ce qui constitue essentiellement l'objet général de la philosophie positive, ainsi que je l'ai définie dans ce discours. En un mot, regardant toutes les théories scientifiques comme autant de grands faits logiques, c'est uniquement par l'observation approfondie de ces faits qu'on peut s'élever à la connaissance des lois logiques.

Rejet d'une psychologie illusoire

Telles sont évidemment les deux seules voies générales, complémentaires l'une de l'autre, par lesquelles on puisse arriver à quelques notions rationnelles véritables sur les phénomènes intellectuels. On voit que, sous aucun rapport, il n'y a place pour cette psychologie illusoire⁶², dernière transformation de la théologie, qu'on tente si vainement de ranimer aujourd'hui, et qui, sans s'inquiéter ni de l'étude physiologique de nos organes intellectuels ni de l'observation des procédés rationnels qui dirigent effectivement nos diverses recherches scientifiques, prétend arriver à la découverte des lois fondamentales de l'esprit humain, en le contemplant en lui-même, c'est-à-dire en faisant complètement abstraction et des causes et des effets.

La prépondérance de la philosophie positive est successivement

devenue telle depuis Bacon ; elle a pris aujourd'hui, indirectement, un si grand ascendant sur les esprits même qui sont demeurés les plus étrangers à son immense développement, que les métaphysiciens livrés à l'étude de notre intelligence n'ont pu espérer de ralentir la décadence de leur prétendue science qu'en se ravisant pour présenter leurs doctrines comme étant aussi fondées sur l'observation des faits. A cette fin, ils ont imaginé, dans ces derniers temps, de distinguer, par une subtilité fort singulière, deux sortes d'observations d'égale importance, l'une extérieure, l'autre intérieure, et dont la dernière est uniquement destinée à l'étude des phénomènes intellectuels. Ce n'est point ici le lieu d'entrer dans la discussion spéciale de ce sophisme fondamental. Je dois me borner à indiquer la considération principale qui prouve clairement que cette prétendue contemplation directe de l'esprit par lui-même est une pure illusion.

On croyait, il y a encore peu de temps, avoir expliqué la vision, en disant que l'action lumineuse des corps détermine sur la rétine des tableaux représentatifs des formes et des couleurs extérieures. A cela les physiologistes ont objecté avec raison que, si c'était comme *images* qu'agissaient les impressions lumineuses, il faudrait un autre œil pour les regarder. N'en est-il pas encore plus fortement de même dans le cas présent ?

Il est sensible, en effet, que, par une nécessité invincible, l'esprit humain peut observer directement tous les phénomènes, excepté les siens propres. Car, par qui serait faite l'observation ? On conçoit, relativement aux phénomènes moraux, que l'homme puisse s'observer lui-même sous le rapport des passions qui l'animent, par cette raison, anatomique, que les organes qui en sont le siège sont distincts de ceux destinés aux fonctions observatrices. Encore même que chacun ait eu occasion de faire sur lui de telles remarques, elles ne sauraient évidemment avoir jamais une grande importance scientifique, et le meilleur moyen de connaître les passions sera-t-il toujours de les observer en dehors ; car tout état de passion très prononcé, c'est-à-dire précisément celui qu'il serait le plus essentiel d'examiner, est nécessairement incompatible avec l'état d'observation. Mais, quant à

observer de la même manière les phénomènes intellectuels pendant qu'ils s'exécutent, il y a impossibilité manifeste. L'individu pensant ne saurait se partager en deux dont l'un raisonnerait, tandis que l'autre regarderait raisonner. L'organe observé et l'organe observateur étant, dans ce cas, identiques, comment l'observation pourrait-elle avoir lieu ?

Cette prétendue méthode psychologique est donc radicalement nulle dans son principe. Aussi, considérons à quels procédés profondément contradictoires elle conduit immédiatement ! D'un côté, on vous recommande de vous isoler, autant que possible, de toute sensation extérieure, il faut surtout vous interdire tout travail intellectuel ; car, si vous étiez seulement occupé à faire le calcul le plus simple, que deviendrait l'observation *intérieure* ? D'un autre côté, après avoir, enfin, à force de précautions, atteint cet état parfait de sommeil intellectuel, vous devez vous occuper à contempler les opérations qui s'exécuteront dans votre esprit lorsqu'il ne s'y passera plus rien ! Nos descendants verront sans doute de telles prétentions transportées un jour sur la scène.

Des métaphores prises pour des raisonnements

Les résultats d'une aussi étrange manière de procéder sont parfaitement conformes au principe. Depuis deux mille ans que les métaphysiciens cultivent ainsi la psychologie, ils n'ont pu encore convenir d'une seule proposition intelligible et solidement arrêtée. Ils sont, même aujourd'hui, partagés en une multitude d'écoles qui disputent sans cesse sur les premiers éléments de leurs doctrines. *L'observation intérieure* engendre presque autant d'opinions divergentes qu'il y a d'individus croyant s'y livrer.

Les véritables savants, les hommes voués aux études positives, en sont encore à demander vainement à ces psychologues de citer une seule découverte réelle, grande ou petite, qui soit due à cette méthode si vantée. Ce n'est pas à dire pour cela que tous leurs travaux aient été absolument sans aucun résultat relativement aux progrès généraux de nos connaissances, indépendamment du service éminent qu'ils ont

rendu en soutenant l'activité de notre intelligence, à l'époque où elle ne pouvait pas avoir d'aliment plus substantiel. Mais on peut affirmer que tout ce qui, dans leurs écrits, ne consiste pas, suivant la judicieuse expression d'un illustre philosophe positif (M. Cuvier), en métaphores prises pour des raisonnements, et présente quelque notion véritable, au lieu de provenir de leur prétendue méthode, a été obtenu par des observations effectives sur la marche de l'esprit humain, auxquelles a dû donner naissance, de temps à autre, le développement des sciences. Encore même, ces notions si clairsemées, proclamées avec tant d'emphase, et qui ne sont dues qu'à l'infidélité des psychologues à leur prétendue méthode, se trouvent-elles le plus souvent ou fort exagérées, ou très incomplètes, et bien inférieures aux remarques déjà faites sans ostentation par les savants sur les procédés qu'ils emploient. 11 serait aisé d'en citer des exemples frappants, si je ne craignais d'accorder ici trop d'extension à une telle discussion : voyez, entre autres, ce qui est arrivé pour la théorie des signes⁶³.

Pour connaître l'intelligence, étudier ses œuvres Les considérations que je viens d'indiquer, relativement à la science logique, sont encore plus manifestes, quand on les transporte à l'art logique.

En effet, lorsqu'il s'agit, non seulement de savoir ce que c'est que la méthode positive, mais d'en avoir une connaissance assez nette et assez profonde pour en pouvoir faire un usage effectif, c'est en action qu'il faut la considérer ; ce sont les diverses grandes applications déjà vérifiées que l'esprit humain en a faites qu'il convient d'étudier. En un mot, ce n'est évidemment que par l'examen philosophique des sciences qu'il est possible d'y parvenir. La méthode n'est pas susceptible d'être étudiée séparément des recherches où elle est employée ; ou, du moins, ce n'est là qu'une étude morte, incapable de féconder l'esprit qui s'y livre. Tout ce qu'on en peut dire de réel, quand on l'envisage abstraitement, se réduit à des généralités tellement vagues, qu'elles ne sauraient avoir aucune influence sur le régime intellectuel. Lorsqu'on a bien établi, en thèse logique, que toutes nos connaissances doivent être fondées sur l'observation, que nous devons procéder tantôt des

faits aux principes, et tantôt des principes aux faits, et quelques autres aphorismes semblables, on connaît beaucoup moins nettement la méthode que celui qui a étudié, d'une manière un peu approfondie, une seule science positive, même sans intention philosophique. C'est pour avoir méconnu ce fait essentiel, que nos psychologues sont conduits à prendre leurs rêveries pour de la science, croyant comprendre la méthode positive pour avoir lu les préceptes de Bacon ou le discours de Descartes.

J'ignore si, plus tard, il deviendra possible de faire *a priori* un véritable cours de méthode tout à fait indépendant de l'étude philosophique des sciences ; mais je suis bien convaincu que cela est inexécutable aujourd'hui, les grands procédés logiques ne pouvant encore être expliqués avec la précision suffisante séparément de leurs applications. J'ose ajouter, en outre, que, lors même qu'une telle entreprise pourrait être réalisée dans la suite, ce qui, en effet, se laisse concevoir, ce ne serait jamais néanmoins que par l'étude des applications régulières des procédés scientifiques qu'on pourrait parvenir à se former un bon système d'habitudes intellectuelles ; ce qui est pourtant le but essentiel de l'étude de la méthode. Je n'ai pas besoin d'insister davantage en ce moment sur un sujet qui reviendra fréquemment dans toute la durée de ce cours, et à l'égard duquel je présenterai spécialement de nouvelles considérations dans la prochaine leçon.

Tel doit être le premier grand résultat direct de la philosophie positive, la manifestation par expérience des lois que suivent dans leur accomplissement nos fonctions intellectuelles, et, par suite, la connaissance précise des règles générales convenables pour procéder sûrement à la recherche de la vérité.

2. Une réforme de l'éducation

Une seconde conséquence, non moins importante, et d'un intérêt bien plus pressant, qu'est nécessairement destiné à produire aujourd'hui l'établissement de la philosophie positive définie dans ce discours, c'est de présider à la refonte générale de notre système

d'éducation.

En effet, déjà les bons esprits reconnaissent unanimement la nécessité de remplacer notre éducation européenne, encore essentiellement théologique, métaphysique et littéraire, par une éducation *positive*, conforme à l'esprit de notre époque, et adaptée aux besoins de la civilisation moderne. Les tentatives variées qui se sont multipliées de plus en plus depuis un siècle, particulièrement dans ces derniers temps, pour répandre et pour augmenter sans cesse l'instruction positive, et auxquelles les divers gouvernements européens se sont toujours associés avec empressement quand ils n'en ont pas pris l'initiative, témoignent assez que, de toutes parts, se développe le sentiment spontané de cette nécessité. Mais, tout en secondant autant que possible ces utiles entreprises, on ne doit pas se dissimuler que, dans l'état présent de nos idées, elles ne sont nullement susceptibles d'atteindre leur but principal, la régénération fondamentale de l'éducation générale. Car la spécialité exclusive, l'isolement trop prononcé, qui caractérisent encore notre manière de concevoir et de cultiver les sciences, influent nécessairement à un haut degré sur la manière de les exposer dans l'enseignement. Qu'un bon esprit veuille aujourd'hui étudier les principales branches de la philosophie naturelle, afin de se former un système général d'idées positives, il sera obligé d'étudier séparément chacune d'elles d'après le même mode et dans le même détail que s'il voulait devenir spécialement ou astronome, ou chimiste, etc. ; ce qui rend une telle éducation presque impossible et nécessairement fort imparfaite, même pour les plus hautes intelligences placées dans les circonstances les plus favorables. Une telle manière de procéder serait donc tout à fait chimérique, relativement à l'éducation générale. Et néanmoins celle-ci exige absolument un ensemble de conceptions positives sur toutes les grandes classes de phénomènes naturels. C'est un tel ensemble qui doit devenir désormais, sur une échelle plus ou moins étendue, même dans les masses populaires, la base permanente de toutes les combinaisons humaines ; qui doit, en un mot, constituer l'esprit général de nos descendants. Pour que la philosophie naturelle puisse achever la régénération, déjà si préparée, de notre système

intellectuel, il est donc indispensable que les différentes sciences dont elle se compose, présentées à toutes les intelligences comme les diverses branches d'un tronc unique, soient réduites d'abord à ce qui constitue leur esprit, c'est-à-dire à leurs méthodes principales et à leurs résultats les plus importants. Ce n'est qu'ainsi que l'enseignement des sciences peut devenir, parmi nous, la base d'une nouvelle éducation générale vraiment rationnelle. Qu'ensuite à cette instruction fondamentale s'ajoutent les diverses études scientifiques spéciales, correspondant aux diverses éducations spéciales qui doivent succéder à l'éducation générale, cela ne peut évidemment être mis en doute. Mais la considération essentielle que j'ai voulu indiquer ici consiste en ce que toutes ces spécialités, même péniblement accumulées, seraient nécessairement insuffisantes pour renouveler réellement le système de notre éducation, si elles ne reposaient sur la base préalable de cet enseignement général, résultat direct de la philosophie positive définie dans ce discours.

3. Un remède à la spécialisation des savants

Non seulement l'étude spéciale des généralités scientifiques est destinée à réorganiser l'éducation, mais elle doit aussi contribuer aux progrès particuliers des diverses sciences positives ; ce qui constitue la troisième propriété fondamentale que je me suis proposé de signaler.

En effet, les divisions que nous établissons entre nos sciences, sans être arbitraires, comme quelques-uns le croient, sont essentiellement artificielles. En réalité, le sujet de toutes nos recherches est un ; nous ne le partageons que dans la vue de séparer les difficultés pour les mieux résoudre. Il en résulte plus d'une fois que, contrairement à nos répartitions classiques, des questions importantes exigeraient une certaine combinaison de plusieurs points de vue spéciaux, qui ne peut guère avoir lieu dans la constitution actuelle du monde savant ; ce qui expose à laisser ces problèmes sans solution beaucoup plus longtemps qu'il ne serait nécessaire. Un tel inconvénient doit se présenter surtout pour les doctrines les plus essentielles de chaque science positive en particulier. On en peut citer aisément des exemples très marquants, ce que je signalerai soigneusement, à mesure que le développement

naturel de ce cours nous les présentera.

J'en pourrais citer, dans le passé, un exemple éminemment mémorable, en considérant l'admirable conception de Descartes relative à la géométrie analytique⁶⁴. Cette découverte fondamentale, qui a changé la face de la science mathématique, et dans laquelle on doit voir le véritable germe de tous les grands progrès ultérieurs, qu'est-elle autre chose que le résultat d'un rapprochement établi entre deux sciences, conçues jusqu'alors d'une manière isolée ? Mais l'observation sera plus décisive en la faisant porter sur des questions encore pendantes.

Deux exemples

Je me bornerai ici à choisir, dans la chimie, la doctrine si importante des proportions définies⁶⁵. Certainement, la mémorable discussion élevée de nos jours, relativement au principe fondamental de cette théorie, ne saurait encore, quelles que soient les apparences, être regardée comme irrévocablement terminée. Car ce n'est pas là, ce me semble, une simple question de chimie. Je crois pouvoir avancer que, pour obtenir à cet égard une décision vraiment définitive, c'est-à-dire pour déterminer si nous devons regarder comme une loi de la nature que les molécules se combinent nécessairement en nombres fixes, il serait indispensable de réunir le point de vue chimique avec le point de vue physiologique. Ce qui l'indique, c'est que, de l'aveu même des illustres chimistes qui ont le plus puissamment contribué à la formation de cette doctrine, on peut dire tout au plus qu'elle se vérifie constamment dans la composition des corps inorganiques ; mais elle se trouve au moins aussi constamment en défaut dans les composés organiques, auxquels il semble jusqu'à présent tout à fait impossible de l'étendre. Or, avant d'ériger cette théorie en un principe réellement fondamental, ne faudra-t-il pas d'abord s'être rendu compte de cette immense exception ? Ne tiendrait-elle pas à ce même caractère général, propre à tous les corps organisés, qui fait que, dans aucun de leurs phénomènes, il n'y a lieu à concevoir des nombres invariables ? Quoi qu'il en soit, un ordre tout nouveau de considérations,

appartenant également à la chimie et à la physiologie, est évidemment nécessaire pour décider finalement, d'une manière quelconque, cette grande question de philosophie naturelle.

Je crois convenable d'indiquer encore ici un second exemple de même nature, mais qui, se rapportant à un sujet de recherches bien plus particulier, est encore plus concluant pour montrer l'importance spéciale de la philosophie positive dans la solution des questions qui exigent la combinaison de plusieurs sciences. Je le prends aussi dans la chimie. Il s'agit de la question, encore indécidée, qui consiste à déterminer si l'azote doit être regardé, dans l'état présent de nos connaissances, comme un corps simple ou comme un corps composé. Vous savez par quelles considérations purement chimiques l'illustre Berzélius est parvenu à balancer l'opinion de presque tous les chimistes actuels, relativement à la simplicité de ce gaz. Mais ce que je ne dois pas négliger de faire particulièrement remarquer, c'est l'influence exercée à ce sujet sur l'esprit de Berzélius, comme il en fait lui-même le précieux aveu, par cette observation physiologique, que les animaux qui se nourrissent de matières non azotées renferment dans la composition de leurs tissus tout autant d'azote que les animaux carnivores⁶⁶. Il est clair, en effet, d'après cela, que, pour décider réellement si l'azote est ou non un corps simple, il faudra nécessairement faire intervenir la physiologie, et combiner, avec les considérations chimiques proprement dites, une série de recherches neuves sur la relation entre la composition des corps vivants et leur mode d'alimentation.

Il serait maintenant superflu de multiplier davantage les exemples de ces problèmes de nature multiple, qui ne sauraient être résolus que par l'intime combinaison de plusieurs sciences cultivées aujourd'hui d'une manière tout à fait indépendante. Ceux que je viens de citer suffisent pour faire sentir, en général, l'importance de la fonction que doit remplir dans le perfectionnement de chaque science naturelle en particulier la philosophie positive, immédiatement destinée à organiser d'une manière permanente de telles combinaisons, qui ne pourraient se former convenablement sans elle.

4. Réorganiser la société

Enfin, une quatrième et dernière propriété fondamentale que je dois faire remarquer dès ce moment dans ce que j'ai appelé la philosophie positive, et qui doit sans doute lui mériter plus que toute autre l'attention générale, puisqu'elle est aujourd'hui la plus importante pour la pratique, c'est qu'elle peut être considérée comme la seule base solide de la réorganisation sociale⁶⁷ qui doit terminer l'état de crise dans lequel se trouvent depuis si longtemps les nations les plus civilisées. La dernière partie de ce cours sera spécialement consacrée à établir cette proposition, en la développant dans toute son étendue. Mais l'esquisse générale du grand tableau que j'ai entrepris d'indiquer dans ce discours manquerait d'un de ses éléments les plus caractéristiques, si je négligeais de signaler ici une considération aussi essentielle.

Quelques réflexions bien simples suffiront pour justifier ce qu'une telle qualification paraît d'abord présenter de trop ambitieux.

Ce n'est pas aux lecteurs de cet ouvrage que je croirai jamais devoir prouver que les idées gouvernent et bouleversent le monde, ou, en d'autres termes, que tout le mécanisme social repose finalement sur des opinions. Ils savent surtout que la grande crise politique et morale des sociétés actuelles tient, en dernière analyse, à l'anarchie intellectuelle. Notre mal le plus grave consiste, en effet, dans cette profonde divergence qui existe maintenant entre tous les esprits relativement à toutes les maximes fondamentales dont la fixité est la première condition d'un véritable ordre social. Tant que les intelligences individuelles n'auront pas adhéré par un assentiment unanime à un certain nombre d'idées générales capables de former une doctrine sociale commune, on ne peut se dissimuler que l'état des nations restera, de toute nécessité, essentiellement révolutionnaire, malgré tous les palliatifs politiques qui pourront être adoptés, et ne comportera réellement que des institutions provisoires. Il est également certain que, si cette réunion des esprits dans une même communion de principes peut une fois être obtenue, les institutions convenables en découleront nécessairement, sans donner lieu à

aucune secousse grave, le plus grand désordre étant déjà dissipé par ce seul fait. C'est donc là que doit se porter principalement l'attention de tous ceux qui sentent l'importance d'un état de choses vraiment normal.

Maintenant, du point de vue élevé où nous ont placés graduellement les diverses considérations indiquées dans ce discours, il est aisé à la fois et de caractériser nettement dans son intime profondeur l'état présent des sociétés, et d'en déduire par quelle voie on peut le changer essentiellement. En me rattachant à la loi fondamentale énoncée au commencement de ce discours⁶⁸, je crois pouvoir résumer exactement toutes les observations relatives à la situation actuelle de la société, en disant simplement que le désordre actuel des intelligences tient, en dernière analyse, à l'emploi simultané des trois philosophies radicalement incompatibles : la philosophie théologique, la philosophie métaphysique et la philosophie positive. Il est clair, en effet, que, si l'une quelconque de ces trois philosophies obtenait en réalité une prépondérance universelle et complète, il y aurait un ordre social déterminé, tandis que le mal consiste surtout dans l'absence de toute véritable organisation. C'est la coexistence de ces trois philosophies opposées qui empêche absolument de s'entendre sur aucun point essentiel. Or, si cette manière de voir est exacte, il ne s'agit plus que de savoir laquelle des trois philosophies peut et doit prévaloir par la nature des choses ; tout homme sensé devra ensuite, quelles qu'aient pu être, avant l'analyse de la question, ses opinions particulières, s'efforcer de concourir à son triomphe. La recherche étant une fois réduite à ces termes simples, elle ne paraît pas devoir rester longtemps incertaine ; car il est évident, par toutes sortes de raisons dont j'ai indiqué dans ce discours quelques-unes des principales, que la philosophie positive est seule destinée à prévaloir selon le cours ordinaire des choses. Seule elle a été, depuis une longue suite de siècles, constamment en progrès, tandis que ses antagonistes ont été constamment en décadence. Que ce soit à tort ou à raison, peu importe ; le fait général est incontestable, et il suffit. On peut le déplorer, mais non le détruire, ni par conséquent le négliger, sous peine de ne se livrer qu'à des spéculations illusoire. Cette révolution

générale de l'esprit humain est aujourd'hui presque entièrement accomplie : il ne reste plus, comme je l'ai expliqué qu'à compléter la philosophie positive en y comprenant l'étude des phénomènes sociaux, et ensuite à la résumer en un seul corps de doctrine homogène. Quand ce double travail sera suffisamment avancé, le triomphe définitif de la philosophie positive aura lieu spontanément, et rétablira l'ordre dans la société. La préférence si prononcée que presque tous les esprits, depuis les plus élevés jusqu'aux plus vulgaires, accordent aujourd'hui aux connaissances positives sur les conceptions vagues et mystiques présage assez l'accueil que recevra cette philosophie, lorsqu'elle aura acquis la seule qualité qui lui manque encore, un caractère de généralité convenable.

En résumé, la philosophie théologique et la philosophie métaphysique se disputent aujourd'hui la tâche, trop supérieure aux forces de l'une et de l'autre, de réorganiser la société ; c'est entre elles seules que subsiste encore la lutte sous ce rapport. La philosophie positive n'est intervenue jusqu'ici dans la contestation que pour les critiquer toutes deux, et elle s'en est assez bien acquittée pour les discréditer entièrement. Mettons-la enfin en état de prendre un rôle actif, sans nous inquiéter plus longtemps de débats devenus inutiles. Complétant la vaste opération intellectuelle commencée par Bacon, par Descartes et par Galilée, construisons directement le système d'idées générales que cette philosophie est désormais destinée à faire indéfiniment prévaloir dans l'espèce humaine, et la crise révolutionnaire qui tourmente les peuples civilisés sera essentiellement terminée.

Tels sont les quatre points de vue principaux sous lesquels j'ai cru devoir indiquer dès ce moment l'influence salutaire de la philosophie positive, pour servir de complément essentiel à la définition générale que j'ai essayé d'en exposer.

Il ne faut pas chercher un principe unique d'explication

Avant de terminer, je désire appeler un instant l'attention sur une dernière réflexion qui me semble convenable pour éviter, autant que possible, qu'on se forme d'avance une opinion erronée de la nature de ce cours.

En assignant pour but à la philosophie positive de résumer en un seul corps de doctrine homogène l'ensemble des connaissances acquises, relativement aux différents ordres de phénomènes naturels, il était loin de ma pensée de vouloir procéder à l'étude générale de ces phénomènes en les considérant tous comme des effets divers d'un principe unique, comme assujettis à une seule et même loi⁶⁹. Quoique je doive traiter spécialement cette question dans la prochaine leçon, je crois devoir, dès à présent, en faire la déclaration, afin de prévenir les reproches très mal fondés que pourraient m'adresser ceux qui, sur un faux aperçu, classeraient ce cours parmi ces tentatives d'explication universelle qu'on voit éclore journellement de la part d'esprits entièrement étrangers aux méthodes et aux connaissances scientifiques. Il ne s'agit ici de rien de semblable ; et le développement de ce cours en fournira la preuve manifeste à tous ceux chez lesquels les éclaircissements contenus dans ce discours auraient pu laisser quelques doutes à cet égard.

Dans ma profonde conviction personnelle, je considère ces entreprises d'explication universelle de tous les phénomènes par une loi unique comme éminemment chimériques, même quand elles sont tentées par les intelligences les plus compétentes. Je crois que les moyens de l'esprit humain sont trop faibles et l'univers trop compliqué pour qu'une telle perfection scientifique soit jamais à notre portée et je pense, d'ailleurs, qu'on se forme généralement une idée très exagérée des avantages qui en résulteraient nécessairement, si elle était possible. Dans tous les cas, il me semble évident que, vu l'état présent de nos connaissances, nous en sommes encore beaucoup trop loin pour que de telles tentatives puissent être raisonnables avant un laps de temps considérable. Car, si on pouvait espérer d'y parvenir, ce ne pourrait être, suivant moi, qu'en rattachant tous les phénomènes naturels à la loi positive la plus générale que nous connaissions, la loi

de la gravitation, qui lie déjà tous les phénomènes astronomiques à une partie de ceux de la physique terrestre. Laplace a exposé effectivement une conception par laquelle on pourrait ne voir dans les phénomènes chimiques que de simples effets moléculaires de l'attraction newtonienne, modifiée par la figure et la position mutuelle des atomes. Mais, outre l'indétermination dans laquelle resterait probablement toujours cette conception, par l'absence des données essentielles relatives à la constitution intime des corps, il est presque certain que la difficulté de l'appliquer serait telle, qu'on serait obligé de maintenir, comme artificielle, la division aujourd'hui établie comme naturelle entre l'astronomie et la chimie. Aussi Laplace n'a-t-il présenté cette idée que comme un simple jeu philosophique, incapable d'exercer réellement aucune influence utile sur les progrès de la science chimique. Il y a plus, d'ailleurs ; car, même en supposant vaincue cette insurmontable difficulté, on n'aurait pas encore atteint à l'unité scientifique, puisqu'il faudrait ensuite tenter de rattacher à la même loi l'ensemble des phénomènes physiologiques ; ce qui, certes, ne serait pas la partie la moins difficile de l'entreprise. Et, néanmoins, l'hypothèse que nous venons de parcourir serait, tout bien considéré, la plus favorable à cette unité si désirée⁷⁰.

Je n'ai pas besoin de plus grands détails pour achever de convaincre que le but de ce cours n'est nullement de présenter tous les phénomènes naturels comme étant au fond identiques, sauf la variété des circonstances. La philosophie positive serait sans doute plus parfaite s'il pouvait en être ainsi. Mais cette condition n'est nullement nécessaire à sa formation systématique, non plus qu'à la réalisation des grandes et heureuses conséquences que nous l'avons vue destinée à produire. Il n'y a d'unité indispensable pour cela que l'unité de méthode, laquelle peut et doit évidemment exister, et se trouve déjà établie en majeure partie. Quant à la doctrine, il n'est pas nécessaire qu'elle soit une ; il suffit qu'elle soit homogène. C'est donc sous le double point de vue de l'unité des méthodes et de l'homogénéité des doctrines que nous considérerons, dans ce cours, les différentes classes de théories positives. Tout en tendant à diminuer, le plus possible, le nombre des lois générales nécessaires à l'explication

positive des phénomènes naturels, ce qui est, en effet, le but philosophique de la science, nous regarderons comme téméraire d'aspirer jamais, même pour l'avenir le plus éloigné, à les réduire rigoureusement à une seule.

J'ai tenté, dans ce discours, de déterminer, aussi exactement qu'il a été en mon pouvoir, le but, l'esprit et l'influence de la philosophie positive. J'ai donc marqué le terme vers lequel ont toujours tendu et tendront sans cesse tous mes travaux, soit dans ce cours, soit de toute autre manière. Personne n'est plus profondément convaincu que moi de l'insuffisance de mes forces intellectuelles, fussent-elles même très supérieures à leur valeur réelle, pour répondre à une tâche aussi vaste et aussi élevée. Mais ce qui ne peut être fait ni par un seul esprit ni en une seule vie, un seul peut le proposer nettement : telle est toute mon ambition.

Ayant exposé le véritable but de ce cours, c'est-à-dire fixé le point de vue sous lequel je considérerai les diverses branches principales de la philosophie naturelle, je compléterai, dans la leçon prochaine, ces prolégomènes généraux en passant à l'exposition du plan, c'est-à-dire à la détermination qu'il convient d'établir entre les diverses classes des phénomènes naturels, et par conséquent entre les sciences positives correspondantes.

Deuxième leçon

Exposition du plan de ce cours, ou considérations générales sur la hiérarchie des sciences positives⁷¹

Après avoir caractérisé aussi exactement que possible, dans la leçon précédente, les considérations à présenter dans ce cours sur toutes les branches principales de la philosophie naturelle, il faut déterminer maintenant le plan que nous devons suivre, c'est-à-dire la classification rationnelle la plus convenable à établir entre les différentes sciences positives fondamentales, pour les étudier successivement sous le point de vue que nous avons fixé. Cette seconde discussion générale est indispensable pour achever de faire connaître dès l'origine le véritable esprit de ce cours.

Insuffisance des anciennes classifications

On conçoit aisément d'abord qu'il ne s'agit pas ici de faire la critique, malheureusement trop facile, des nombreuses classifications⁷² qui ont été proposées successivement depuis deux siècles, pour le système général des connaissances humaines, envisagé dans toute son étendue. On est aujourd'hui bien convaincu que toutes les échelles encyclopédiques construites, comme celles de Bacon et d'Alembert, d'après une distinction quelconque des diverses facultés de l'esprit humain, sont par cela seul radicalement vicieuses, même quand cette distinction n'est pas, comme il arrive souvent, plus subtile que réelle ; car, dans chacune de ses sphères d'activité, notre entendement emploie simultanément toutes ses facultés principales. Quant à toutes les autres classifications proposées, il suffira d'observer que les différentes discussions élevées à ce sujet ont eu pour résultat définitif de montrer dans chacune des vices fondamentaux, tellement

qu'aucune n'a pu obtenir un assentiment unanime, et qu'il existe à cet égard presque autant d'opinions que d'individus. Ces diverses tentatives ont même été, en général, si mal conçues, qu'il en est résulté involontairement dans la plupart des bons esprits une prévention défavorable contre toute entreprise de ce genre.

Sans nous arrêter davantage sur un fait si bien constaté, il est plus essentiel d'en rechercher la cause. Or, on peut aisément s'expliquer la profonde imperfection de ces tentatives encyclopédiques, si souvent renouvelées jusqu'ici. Je n'ai pas besoin de faire observer que, depuis le discrédit général dans lequel sont tombés les travaux de cette nature par suite du peu de solidité des premiers projets, ces classifications ne sont conçues le plus souvent que par des esprits presque entièrement étrangers à la connaissance des objets à classer. Sans avoir égard à cette considération personnelle, il en est une beaucoup plus importante, puisée dans la nature même du sujet, et qui montre clairement pourquoi il n'a pas été possible jusqu'ici de s'élever à une conception encyclopédique véritablement satisfaisante. Elle consiste dans le défaut d'homogénéité qui a toujours existé jusqu'à ces derniers temps entre les différentes parties du système intellectuel, les unes étant successivement devenues positives, tandis que les autres restaient théologiques ou métaphysiques. Dans un état de choses aussi incohérent, il était évidemment impossible d'établir aucune classification rationnelle. Comment parvenir à disposer, dans un système unique, des conceptions aussi profondément contradictoires ? C'est une difficulté contre laquelle sont venus échouer nécessairement tous les classificateurs, sans qu'aucun l'ait aperçue distinctement. Il était bien sensible néanmoins, pour quiconque eût bien connu la véritable situation de l'esprit humain, qu'une telle entreprise était prématurée, et qu'elle ne pourrait être tentée avec succès que lorsque toutes nos conceptions principales seraient devenues positives.

Cette condition fondamentale pouvant maintenant être regardée comme remplie⁷³, d'après les explications données dans la leçon précédente, il est dès lors possible de procéder à une disposition vraiment rationnelle et durable d'un système dont toutes les parties

sont enfin devenues homogènes.

L'exemple des naturalistes

D'un autre côté, la théorie générale des classifications, établie dans ces derniers temps par les travaux philosophiques des botanistes et des zoologistes, permet d'espérer un succès réel dans un semblable travail, en nous offrant un guide certain par le véritable principe fondamental de l'art de classer, qui n'avait jamais été conçu distinctement jusqu'alors. Ce principe est une conséquence nécessaire de la seule application directe de la méthode positive à la question même des classifications, qui, comme toute autre, doit être traitée par observation, au lieu d'être résolue par des considérations *a priori*. Il consiste en ce que la classification doit ressortir de l'étude même des objets à classer, et être déterminée par les affinités réelles et l'enchaînement naturel qu'ils présentent, de telle sorte que cette classification soit elle-même l'expression du fait le plus général, manifesté par la comparaison approfondie des objets qu'elle embrasse.

Appliquant cette règle fondamentale au cas actuel, c'est donc d'après la dépendance mutuelle qui a lieu effectivement entre les diverses sciences positives, que nous devons procéder à leur classification ; et cette dépendance, pour être réelle, ne peut résulter que de celle des phénomènes correspondants.

Mais, avant d'exécuter, dans un tel esprit d'observation, cette importante opération encyclopédique, il est indispensable, pour ne pas nous égarer dans un travail trop étendu, de circonscrire avec plus de précision que nous ne l'avons fait jusqu'ici, le sujet propre de la classification proposée.

Première division : théorie et pratique

Tous les travaux humains sont, ou de spéculation, ou d'action. Ainsi, la division la plus générale de nos connaissances réelles consiste à les distinguer en théoriques et pratiques. Si nous considérons d'abord cette première division, il est évident que c'est seulement des

connaissances théoriques qu'il doit être question dans un cours de la nature de celui-ci ; car il ne s'agit point d'observer le système entier des notions humaines, mais uniquement celui des conceptions fondamentales sur les divers ordres de phénomènes, qui fournissent une base solide à toutes nos autres combinaisons quelconques, et qui ne sont, à leur tour, fondées sur aucun système intellectuel antécédent. Or, dans un tel travail, c'est la spéculation qu'il faut considérer, et non l'application, si ce n'est en tant que celle-ci peut éclaircir la première. C'est là probablement ce qu'entendait Bacon, quoique fort imparfaitement, par cette *philosophie première* qu'il indique comme devant être extraite de l'ensemble des sciences, et qui a été si diversement et toujours si étrangement conçue par les métaphysiciens qui ont entrepris de commenter sa pensée.

Savoir, prévoir, pouvoir

Sans doute, quand on envisage l'ensemble complet des travaux de tout genre de l'espèce humaine, on doit concevoir l'étude de la nature comme destinée à fournir la véritable base rationnelle de l'action de l'homme sur la nature, puisque la connaissance des lois des phénomènes, dont le résultat constant est de nous les faire prévoir, peut seule évidemment nous conduire, dans la vie active, à les modifier à notre avantage les uns par les autres. Nos moyens naturels et directs pour agir sur les corps qui nous entourent sont extrêmement faibles, et tout à fait disproportionnés à nos besoins. Toutes les fois que nous parvenons à exercer une grande action, c'est seulement parce que la connaissance des lois naturelles nous permet d'introduire, parmi les circonstances déterminées sous l'influence desquelles s'accomplissent les divers phénomènes, quelques éléments modificateurs, qui, quelque faibles qu'ils soient en eux-mêmes, suffisent, dans certains cas, pour faire tourner à notre satisfaction les résultats définitifs de l'ensemble des causes extérieures. En résumé, *science, d'où prévoyance ; prévoyance, d'où action* : telle est la formule très simple qui exprime, d'une manière exacte, la relation générale de la *science* et de *l'art*⁷⁴, en prenant ces deux expressions dans leur acception totale.

Mais, malgré l'importance capitale de cette relation, qui ne doit jamais être méconnue, ce serait se former des sciences une idée bien imparfaite que de les concevoir seulement comme les bases des arts, et c'est à quoi malheureusement on n'est que trop enclin de nos jours. Quels que soient les immenses services rendus à *l'industrie* par les théories scientifiques, quoique, suivant l'énergique expression de Bacon, la puissance soit nécessairement proportionnée à la connaissance, nous ne devons pas oublier que les sciences ont, avant tout, une destination plus directe et plus élevée, celle de satisfaire au besoin fondamental qu'éprouve notre intelligence de connaître les lois des phénomènes. Pour sentir combien ce besoin est profond et impérieux, il suffit de penser un instant aux effets physiologiques de *l'étonnement*, et de considérer que la sensation la plus terrible que nous puissions éprouver est celle qui se produit toutes les fois qu'un phénomène nous semble s'accomplir contradictoirement aux lois naturelles qui nous sont familières. Ce besoin de disposer les faits dans un ordre que nous puissions concevoir avec facilité (ce qui est l'objet propre de toutes les théories scientifiques) est tellement inhérent à notre organisation, que, si nous ne parvenions pas à le satisfaire par des conceptions positives, nous retournerions inévitablement aux explications théologiques et métaphysiques auxquelles il a primitivement donné naissance, comme je l'ai exposé dans la dernière leçon.

Utilité de la théorie pure

J'ai cru devoir signaler expressément dès ce moment une considération qui se reproduira fréquemment dans toute la suite de ce cours, afin d'indiquer la nécessité de se prémunir contre la trop grande influence des habitudes actuelles qui tendent à empêcher qu'on se forme des idées justes et nobles de l'importance et de la destination des sciences. Si la puissance prépondérante de notre organisation ne corrigeait, même involontairement, dans l'esprit des savants, ce qu'il y a sous ce rapport d'incomplet et d'étroit dans la tendance générale de notre époque, l'intelligence humaine, réduite à ne s'occuper que de recherches susceptibles d'une utilité pratique immédiate, se trouverait

par cela seul, comme l'a très justement remarqué Condorcet, tout à fait arrêtée dans ses progrès, même à l'égard de ces applications auxquelles on aurait imprudemment sacrifié les travaux purement spéculatifs ; car les applications les plus importantes dérivent constamment de théories formées dans une simple intention scientifique, et qui souvent ont été cultivées pendant plusieurs siècles sans produire aucun résultat pratique. On en peut citer un exemple bien remarquable dans les belles spéculations des géomètres grecs sur les sections coniques, qui, après une longue suite de générations, ont servi, en déterminant la rénovation de l'astronomie, à conduire finalement l'art de la navigation au degré de perfectionnement qu'il a atteint dans ces derniers temps, et auquel il ne serait jamais parvenu sans les travaux si purement théoriques d'Archimède et d'Apollonius ; tellement que Condorcet a pu dire avec raison à cet égard : « Le matelot, qu'une exacte observation de la longitude préserve du naufrage, doit la vie à une théorie conçue, deux mille ans auparavant, par des hommes de génie qui avaient en vue de simples spéculations géométriques. »

Il est donc évident qu'après avoir conçu, d'une manière générale, l'étude de la nature comme servant de base rationnelle à l'action sur la nature, l'esprit humain doit procéder aux recherches théoriques, en faisant complètement abstraction de toute considération pratique ; car nos moyens pour découvrir la vérité sont tellement faibles, que, si nous ne les concentrons pas exclusivement vers ce but, et si, en cherchant la vérité, nous nous imposons en même temps la condition étrangère d'y trouver une utilité pratique immédiate, il nous serait presque toujours impossible d'y parvenir.

Quoi qu'il en soit, il est certain que l'ensemble de nos connaissances sur la nature, et celui des procédés que nous en déduisons pour la modifier à notre avantage, forment deux systèmes essentiellement distincts par eux-mêmes, qu'il est convenable de concevoir et de cultiver séparément. En outre, le premier système étant la base du second, c'est évidemment celui qu'il convient de considérer d'abord dans une étude méthodique, même quand on se

proposerait d'embrasser la totalité des connaissances humaines, tant d'application que de spéculation. Ce système théorique me paraît devoir constituer exclusivement aujourd'hui le sujet d'un cours vraiment rationnel de philosophie positive ; c'est ainsi du moins que je le conçois. Sans doute, il serait possible d'imaginer un cours plus étendu, portant à la fois sur les généralités théoriques et sur les généralités pratiques. Mais je ne pense pas qu'une telle entreprise, même indépendamment de son étendue, puisse être convenablement tentée dans l'état présent de l'esprit humain. Elle me semble, en effet, exiger préalablement un travail très important et d'une nature toute particulière, qui n'a pas encore été fait, celui de former, d'après les théories scientifiques proprement dites, les conceptions spéciales destinées à servir de bases directes aux procédés généraux de la pratique.

Les ingénieurs, groupe intermédiaire

Au degré de développement déjà atteint par notre intelligence, ce n'est pas immédiatement que les sciences s'appliquent aux arts, du moins dans les cas les plus parfaits ; il existe entre ces deux ordres d'idées un ordre moyen, qui, encore mal déterminé dans son caractère philosophique, est déjà plus sensible quand on considère la classe sociale qui s'en occupe spécialement. Entre les savants proprement dits et les directeurs effectifs des travaux productifs, il commence à se former de nos jours une classe intermédiaire, celle des *ingénieurs*, dont la destination spéciale est d'organiser les relations de la théorie et de la pratique. Sans avoir aucunement en vue le progrès des connaissances scientifiques, elle les considère dans leur état présent pour en déduire les applications industrielles dont elles sont susceptibles. Telle est du moins la tendance naturelle des choses, quoiqu'il y ait encore à cet égard beaucoup de confusion. Le corps de doctrine propre à cette classe nouvelle, et qui doit constituer les véritables théories directes des différents arts, pourrait sans doute donner lieu à des considérations philosophiques d'un grand intérêt et d'une importance réelle. Mais un travail qui les embrasserait conjointement avec celles fondées sur les sciences proprement dites

serait aujourd'hui tout à fait prématuré ; car ces doctrines intermédiaires entre la théorie pure et la pratique directe ne sont point encore formées : il n'en existe jusqu'ici que quelques éléments imparfaits relatifs aux sciences et aux arts les plus avancés, et qui permettent seulement de concevoir la nature et la possibilité de semblables travaux pour l'ensemble des opérations humaines. C'est ainsi, pour en citer ici l'exemple le plus important, qu'on doit envisager la belle conception de Monge, relativement à la géométrie descriptive, qui n'est réellement autre chose qu'une théorie générale des arts de construction. J'aurai soin d'indiquer successivement le petit nombre d'idées analogues déjà formées et d'en faire apprécier l'importance, à mesure que le développement naturel de ce cours nous les présentera. Mais il est clair que des conceptions jusqu'à présent aussi incomplètes ne doivent point entrer, comme partie essentielle, dans un cours de philosophie positive qui ne doit comprendre, autant que possible, que des doctrines ayant un caractère fixe et nettement déterminé.

Chaque art dépend de plusieurs sciences

On concevra d'autant mieux la difficulté de construire ces doctrines intermédiaires que je viens d'indiquer, si l'on considère que chaque art dépend non seulement d'une certaine science correspondante, mais à la fois de plusieurs, tellement que les arts les plus importants empruntent des secours directs à presque toutes les diverses sciences principales. C'est ainsi que la véritable théorie de l'agriculture, pour me borner au cas le plus essentiel, exige une intime combinaison de connaissances physiologiques, chimiques, physiques et même astronomiques et mathématiques : il en est de même des beaux-arts. On aperçoit aisément, d'après cette considération, pourquoi ces théories n'ont pu encore être formées, puisqu'elles supposent le développement préalable de toutes les différentes sciences fondamentales. Il en résulte également un nouveau motif de ne pas comprendre un tel ordre d'idées dans un cours de philosophie positive, puisque, loin de pouvoir contribuer à la formation systématique de cette philosophie, les théories générales propres aux différents arts

principaux doivent, au contraire, comme nous le voyons, être vraisemblablement plus tard une des conséquences les plus utiles de sa construction.

En résumé, nous ne devons donc considérer dans ce cours que les théories scientifiques et nullement leurs applications. Mais, avant de procéder à la classification méthodique de ses différentes parties, il me reste à exposer, relativement aux sciences proprement dites, une distinction importante, qui achèvera de circonscrire nettement le sujet propre de l'étude que nous entreprenons.

Deuxième division : sciences abstraites et sciences concrètes

Il faut distinguer, par rapport à tous les ordres de phénomènes, deux genres de sciences naturelles⁷⁵ : les unes abstraites, générales, ont pour objet la découverte des lois qui régissent les diverses classes de phénomènes, en considérant tous les cas qu'on peut concevoir ; les autres concrètes, particulières, descriptives, et qu'on désigne quelquefois sous le nom de sciences naturelles proprement dites, consistent dans l'application de ces lois à l'histoire effective des différents êtres existants. Les premières sont donc fondamentales, c'est sur elles seulement que porteront nos études dans ce cours ; les autres, quelle que soit leur importance propre, ne sont réellement que secondaires, et ne doivent point, par conséquent, faire partie d'un travail que son extrême étendue naturelle nous oblige à réduire au moindre développement possible.

La distinction précédente ne peut présenter aucune obscurité aux esprits qui ont quelque connaissance spéciale des différentes sciences positives, puisqu'elle est à peu près l'équivalent de celle qu'on énonce ordinairement dans tous les traités scientifiques, en comparant la physique dogmatique à l'histoire naturelle proprement dite. Quelques exemples suffiront d'ailleurs pour rendre sensible cette division, dont l'importance n'est pas encore convenablement appréciée.

On pourra d'abord l'apercevoir très nettement en comparant, d'une part, la physiologie générale, et, d'une autre part, la zoologie et la botanique proprement dites. Ce sont évidemment, en effet, deux travaux d'un caractère fort distinct, que d'étudier, en général, les lois de la vie, ou de déterminer le mode d'existence de chaque corps vivant, en particulier. Cette seconde étude, en outre, est nécessairement fondée sur la première.

Il en est de même de la chimie, par rapport à la minéralogie ; la première est évidemment la base rationnelle de la seconde. Dans la chimie, on considère toutes les combinaisons possibles des molécules, et dans toutes les circonstances imaginables ; dans la minéralogie, on considère seulement celles de ces combinaisons qui se trouvent réalisées dans la constitution effective du globe terrestre, et sous l'influence des seules circonstances qui lui sont propres. Ce qui montre clairement la différence du point de vue chimique et du point de vue minéralogique, quoique les deux sciences portent sur les mêmes objets, c'est que la plupart des faits envisagés dans la première n'ont qu'une existence artificielle, de telle manière qu'un corps, comme le chlore ou le potassium, pourra avoir une extrême importance en chimie par l'étendue et l'énergie de ses affinités, tandis qu'il n'en aura presque aucune en minéralogie ; et, réciproquement, un composé tel que le granit ou le quartz, sur lequel porte la majeure partie des considérations minéralogiques, n'offrira, sous le rapport chimique, qu'un intérêt très médiocre.

Chaque science concrète dépend de plusieurs sciences abstraites

Ce qui rend, en général, plus sensible encore la nécessité logique de cette distinction fondamentale entre les deux grandes sections de la philosophie naturelle, c'est que non seulement chaque section de la physique concrète suppose la culture préalable de la section correspondante de la physique abstraite, mais qu'elle exige même la connaissance des lois générales relatives à tous les ordres de phénomènes. Ainsi, par exemple, non seulement l'étude spéciale de la terre, considérée sous tous les points de vue qu'elle peut présenter

effectivement, exige la connaissance préalable de la physique et de la chimie, mais elle ne peut être faite convenablement, sans y introduire, d'une part, les connaissances astronomiques, et même, d'une autre part, les connaissances physiologiques ; en sorte qu'elle tient au système entier des sciences fondamentales. Il en est de même de chacune des sciences naturelles proprement dites. C'est précisément pour ce motif que la *physique concrète* a fait jusqu'à présent si peu de progrès réels, car elle n'a pu commencer à être étudiée d'une manière vraiment rationnelle qu'après la *physique abstraite*, et lorsque toutes les diverses branches principales de celle-ci eurent pris leur caractère définitif, ce qui n'a eu lieu que de nos jours. Jusqu'alors on n'a pu recueillir à ce sujet que des matériaux plus ou moins incohérents, qui sont même encore fort incomplets. Les faits connus ne pourront être coordonnés de manière à former de véritables théories spéciales des différents êtres de l'univers, que lorsque la distinction fondamentale rappelée ci-dessus sera plus profondément sentie et plus régulièrement organisée, et que, par suite, les savants particulièrement livrés à l'étude des sciences naturelles proprement dites auront reconnu la nécessité de fonder leurs recherches sur une connaissance approfondie de toutes les sciences fondamentales, condition qui est encore aujourd'hui fort loin d'être convenablement remplie.

Les sciences fondamentales constituent la philosophie première

L'examen de cette condition confirme nettement pourquoi nous devons, dans ce cours de philosophie positive, réduire nos considérations à l'étude des sciences générales, sans embrasser en même temps les sciences descriptives ou particulières. On voit naître ici, en effet, une nouvelle propriété essentielle de cette étude propre des généralités de la physique abstraite : c'est de fournir la base rationnelle d'une physique concrète vraiment systématique. Ainsi, dans l'état présent de l'esprit humain, il y aurait une sorte de contradiction à vouloir réunir, dans un seul et même cours, les deux ordres de sciences. On peut dire, de plus, que, quand même la physique concrète aurait déjà atteint le degré de perfectionnement de

la physique abstraite, et que, par suite, il serait possible, dans un cours de philosophie positive, d'embrasser à la fois l'une et l'autre, il n'en faudrait pas moins évidemment commencer par la section abstraite, qui restera la base invariable de l'autre. Il est clair, d'ailleurs, que la seule étude des généralités des sciences fondamentales est assez vaste par elle-même, pour qu'il importe d'en écarter, autant que possible, toutes les considérations qui ne sont pas indispensables ; or, celles relatives aux sciences secondaires seront toujours, quoi qu'il arrive, d'un genre distinct. La philosophie des sciences fondamentales, présentant un système de conceptions positives sur tous nos ordres de connaissances réelles, suffit, par cela même, pour constituer cette *philosophie première* que cherchait Bacon, et qui, étant destinée à servir désormais de base permanente à toutes les spéculations humaines, doit être soigneusement réduite à la plus simple expression possible.

Je n'ai pas besoin d'insister davantage en ce moment sur une telle discussion, que j'aurai naturellement plusieurs occasions de reproduire dans les diverses parties de ce cours. L'explication précédente est assez développée pour motiver la manière dont j'ai circonscrit le sujet général de nos considérations.

Ainsi, en résultat de tout ce qui vient d'être exposé dans cette leçon, nous voyons : 1° que la science humaine se composant, dans son ensemble, de connaissances spéculatives et de connaissances d'application, c'est seulement des premières que nous devons nous occuper ici ; 2° que les connaissances théoriques ou les sciences proprement dites, se divisant en sciences générales et sciences particulières, nous devons ne considérer ici que le premier ordre, et nous borner à la physique abstraite, quelque intérêt que puisse nous présenter la physique concrète.

La classification des sciences

Le sujet propre de ce cours étant par là exactement circonscrit, il est facile maintenant de procéder à une classification rationnelle

vraiment satisfaisante des sciences fondamentales, ce qui constitue la question encyclopédique, objet spécial de cette leçon.

Il faut, avant tout, commencer par reconnaître que, quelque naturelle que puisse être une telle classification, elle renferme toujours nécessairement quelque chose, sinon d'arbitraire, du moins d'artificiel, de manière à présenter une imperfection véritable.

En effet, le but principal que l'on doit avoir en vue dans tout travail encyclopédique, c'est de disposer les sciences dans l'ordre de leur enchaînement naturel, en suivant leur dépendance mutuelle ; de telle sorte qu'on puisse les exposer successivement, sans jamais être entraîné dans le moindre cercle vicieux⁷⁶. Or, c'est une condition qu'il me paraît impossible d'accomplir d'une manière tout à fait rigoureuse. Qu'il me soit permis de donner ici quelque développement à cette réflexion, que je crois importante pour caractériser la véritable difficulté de la recherche qui nous occupe actuellement. Cette considération, d'ailleurs, me donnera lieu d'établir, relativement à l'exposition de nos connaissances, un principe général dont j'aurai plus tard à présenter de fréquentes applications.

Méthode historique et méthode dogmatique

Toute science peut être exposée suivant deux marches essentiellement distinctes, dont tout autre mode d'exposition ne saurait être qu'une combinaison, la marche *historique*, et la marche *dogmatique*⁷⁷.

Par le premier procédé, on expose successivement les connaissances dans le même ordre effectif suivant lequel l'esprit humain les a réellement obtenues, et en adoptant, autant que possible, les mêmes voies.

Par le second, on présente le système des idées tel qu'il pourrait être conçu aujourd'hui par un seul esprit, qui, placé au point de vue convenable, et pourvu des connaissances suffisantes, s'occuperait à refaire la science dans son ensemble.

Le premier mode est évidemment celui par lequel commence, de toute nécessité, l'étude de chaque science naissante ; car il présente cette propriété de n'exiger, pour l'exposition des connaissances, aucun nouveau travail distinct de celui de leur formation, toute la didactique se réduisant alors à étudier successivement, dans l'ordre chronologique, les divers ouvrages originaux qui ont contribué aux progrès de la science.

Le mode dogmatique, supposant, au contraire, que tous ces travaux particuliers ont été refondus en un système général, pour être présentés suivant un ordre logique plus naturel, n'est applicable qu'à une science déjà parvenue à un assez haut degré de développement. Mais, à mesure que la science fait des progrès, l'ordre *historique* d'exposition devient de plus en plus impraticable, par la trop longue suite d'intermédiaires qu'il obligerait l'esprit à parcourir ; tandis que l'ordre *dogmatique* devient de plus en plus possible, en même temps que nécessaire, parce que de nouvelles conceptions permettent de présenter les découvertes antérieures sous un point de vue plus direct.

C'est ainsi, par exemple, que l'éducation d'un géomètre de l'antiquité consistait simplement dans l'étude successive du très petit nombre de traités originaux produits jusqu'alors sur les diverses parties de la géométrie, ce qui se réduisait essentiellement aux écrits d'Archimède et d'Apollonius ; tandis qu'au contraire, un géomètre moderne a communément terminé son éducation, sans avoir lu un seul ouvrage original, excepté relativement aux découvertes les plus récentes, qu'on ne peut connaître que par ce moyen.

La tendance constante de l'esprit humain, quant à l'exposition des connaissances, est donc de substituer de plus en plus à l'ordre historique l'ordre dogmatique, qui peut seul convenir à l'état perfectionné de notre intelligence.

Le problème général de l'éducation intellectuelle consiste à faire parvenir, en peu d'années, un seul entendement, le plus souvent médiocre, au même point de développement qui a été atteint, dans une longue suite de siècles, par un grand nombre de génies supérieurs

appliquant successivement, pendant leur vie entière, toutes leurs forces à l'étude d'un même sujet. Il est clair, d'après cela, que, quoiqu'il soit infiniment plus facile et plus court d'apprendre que d'inventer, il serait certainement impossible d'atteindre le but proposé, si l'on voulait assujettir chaque esprit individuel à passer successivement par les mêmes intermédiaires qu'a dû suivre nécessairement le génie collectif de l'espèce humaine. De là, l'indispensable besoin de l'ordre dogmatique, qui est surtout si sensible aujourd'hui pour les sciences les plus avancées, dont le mode ordinaire d'exposition ne présente presque plus aucune trace de la filiation effective de leurs détails.

Il faut néanmoins ajouter, pour prévenir toute exagération, que tout mode réel d'exposition est, inévitablement, une certaine combinaison de l'ordre dogmatique avec l'ordre historique, dans laquelle seulement le premier doit dominer constamment et de plus en plus. L'ordre dogmatique ne peut, en effet, être suivi d'une manière tout à fait rigoureuse ; car, par cela même qu'il exige une nouvelle élaboration des connaissances acquises, il n'est point applicable, à chaque époque de la science, aux parties récemment formées dont l'étude ne comporte qu'un ordre essentiellement historique, lequel ne présente pas d'ailleurs, dans ce cas, les inconvénients principaux qui le font rejeter en général.

La seule imperfection fondamentale qu'on pourrait reprocher au mode dogmatique, c'est de laisser ignorer la manière dont se sont formées les diverses connaissances humaines, ce qui, quoique distinct de l'acquisition même de ces connaissances, est, en soi, du plus haut intérêt pour tout esprit philosophique. Cette considération aurait, à mes yeux, beaucoup de poids, si elle était réellement un motif en faveur de l'ordre historique. Mais il est aisé de voir qu'il n'y a qu'une relation apparente entre étudier une science en suivant le mode dit *historique*, et connaître véritablement l'histoire effective de cette science.

Histoire des sciences et histoire globale de l'Humanité

En effet, non seulement les diverses parties de chaque science, qu'on est conduit à séparer dans l'ordre *dogmatique*, se sont, en réalité, développées simultanément et sous l'influence les unes des autres, ce qui tendrait à faire préférer l'ordre *historique* : mais, en considérant, dans son ensemble, le développement effectif de l'esprit humain, on voit de plus en plus que les différentes sciences ont été, dans le fait, perfectionnées en même temps et mutuellement ; on voit même que les progrès des sciences et ceux des arts ont dépendu les uns des autres, par d'innombrables influences réciproques, et enfin que tous ont été étroitement liés au développement général de la société humaine. Ce vaste enchaînement est tellement réel, que souvent, pour concevoir la génération effective d'une théorie scientifique, l'esprit est conduit à considérer le perfectionnement de quelque art qui n'a avec elle aucune liaison rationnelle, ou même quelque progrès particulier dans l'organisation sociale, sans lequel cette découverte n'eût pu avoir lieu. Nous en verrons dans la suite de nombreux exemples. Il résulte donc de là que l'on ne peut connaître la véritable histoire de chaque science, c'est-à-dire la formation réelle des découvertes dont elle se compose, qu'en étudiant, d'une manière générale et directe, l'histoire de l'humanité. C'est pourquoi tous les documents recueillis jusqu'ici sur l'histoire des mathématiques, de l'astronomie, de la médecine, etc., quelque précieux qu'ils soient, ne peuvent être regardés que comme des matériaux.

Le prétendu ordre *historique* d'exposition, même quand il pourrait être suivi rigoureusement pour les détails de chaque science en particulier, serait déjà purement hypothétique et abstrait sous le rapport le plus important, en ce qu'il considérerait le développement de cette science comme isolé. Bien loin de mettre en évidence la véritable histoire de la science, il tiendrait à en faire concevoir une opinion très fautive.

Ainsi, nous sommes certainement convaincus que la connaissance de l'histoire des sciences est de la plus haute importance. Je pense même qu'on ne connaît pas complètement une science tant qu'on n'en sait pas l'histoire. Mais cette étude doit être conçue comme

entièrement séparée de l'étude propre et dogmatique de la science, sans laquelle même cette histoire ne serait pas intelligible. Nous considérerons donc avec beaucoup de soin l'histoire réelle des sciences fondamentales qui vont être le sujet de nos méditations ; mais ce sera seulement dans la dernière partie de ce cours, celle relative à l'étude des phénomènes sociaux, en traitant du développement général de l'humanité, dont l'histoire des sciences constitue la partie la plus importante, quoique jusqu'ici la plus négligée. Dans l'étude de chaque science, les considérations historiques incidentes qui pourront se présenter auront un caractère nettement distinct, de manière à ne pas altérer la nature propre de notre travail principal.

Histoire et classification des sciences

La discussion précédente, qui doit d'ailleurs, comme on le voit, être spécialement développée plus tard, tend à préciser davantage, en le présentant sous un nouveau point de vue, le véritable esprit de ce cours. Mais, surtout, il en résulte, relativement à la question actuelle, la détermination exacte des conditions qu'on doit s'imposer, et qu'on peut justement espérer de remplir dans la construction d'une échelle encyclopédique⁷⁸ des diverses sciences fondamentales.

On voit, en effet, que, quelque parfaite qu'on pût la supposer, cette classification ne saurait jamais être rigoureusement conforme à l'enchaînement historique des sciences. Quoi qu'on fasse, on ne peut éviter entièrement de présenter comme antérieure telle science qui aura cependant besoin, sous quelques rapports particuliers plus ou moins importants, d'emprunter des notions à une autre science classée dans un rang postérieur. Il faut tâcher seulement qu'un seul inconvénient n'ait lieu relativement aux conceptions caractéristiques de chaque science, car alors la classification serait tout à fait vicieuse.

Ainsi, par exemple, il me semble incontestable que, dans le système général des sciences, l'astronomie doit être placée avant la physique proprement dite, et néanmoins plusieurs branches de celle-ci, surtout l'optique⁷⁹, sont indispensables à l'exposition complète de la première.

De tels défauts secondaires, qui sont strictement inévitables, ne sauraient prévaloir contre une classification, qui remplirait d'ailleurs convenablement les conditions principales. Ils tiennent à ce qu'il y a nécessairement d'artificiel dans notre division du travail intellectuel.

Néanmoins, quoique, d'après les explications précédentes, nous ne devions pas prendre l'ordre historique pour base de notre classification, je ne dois pas négliger d'indiquer d'avance, comme une propriété essentielle de l'échelle encyclopédique que je vais proposer, sa conformité générale avec l'ensemble de l'histoire scientifique ; en ce sens, que, malgré la simultanéité réelle et continue du développement des différentes sciences, celles qui seront classées comme antérieures seront, en effet, plus anciennes et constamment plus avancées que celles présentées comme postérieures. C'est ce qui doit avoir lieu inévitablement si, en réalité, nous prenons, comme cela doit être, pour principe de classification, l'enchaînement logique naturel des diverses sciences, le point de départ de l'espèce ayant dû nécessairement être le même que celui de l'individu.

Grand nombre de classifications possibles

Pour achever de déterminer avec toute la précision possible la difficulté exacte de la question encyclopédique que nous avons à résoudre, je crois utile d'introduire une considération mathématique fort simple qui résumera rigoureusement l'ensemble des raisonnements exposés jusqu'ici dans cette leçon. Voici en quoi elle consiste.

Nous nous proposons de classer les sciences fondamentales. Or nous verrons bientôt que, tout bien considéré, il n'est pas possible d'en distinguer moins de six ; la plupart des savants en admettraient même vraisemblablement un plus grand nombre. Cela posé, on sait que six objets comportent 720 dispositions différentes. Les sciences fondamentales pourraient donc donner lieu à 720 classifications distinctes, parmi lesquelles il s'agit de choisir la classification nécessairement unique, qui satisfait le mieux aux principales conditions du problème. On voit que, malgré le grand nombre

d'échelles encyclopédiques successivement proposées jusqu'à présent, la discussion n'a porté encore que sur une bien faible partie des dispositions possibles ; et, néanmoins, je crois pouvoir dire, sans exagération, qu'en examinant chacune de ces 720 classifications, il n'en serait peut-être pas une seule en faveur de laquelle on ne pût faire valoir quelques motifs plausibles ; car, en observant les diverses dispositions qui ont été effectivement proposées, on remarque entre elles les plus extrêmes différences ; les sciences, qui sont placées par les uns à la tête du système encyclopédique, étant renvoyées par d'autres à l'extrémité opposée, et réciproquement. C'est donc dans ce choix d'un seul ordre vraiment rationnel, parmi le nombre très considérable des systèmes possibles, que consiste la difficulté précise de la question que nous avons posée.

Classification des sciences abstraites fondamentales⁸⁰

Abordant maintenant d'une manière directe cette grande question, rappelons-nous d'abord que, pour obtenir une classification naturelle et positive des sciences fondamentales, c'est dans la comparaison des divers ordres de phénomènes dont elles ont pour objet de découvrir les lois que nous devons en chercher le principe. Ce que nous voulons déterminer, c'est la dépendance réelle des diverses études scientifiques. Or cette dépendance ne peut résulter que de celle des phénomènes correspondants.

En considérant sous ce point de vue tous les phénomènes observables, nous allons voir qu'il est possible de les classer en un petit nombre de catégories naturelles, disposées d'une telle manière que l'étude rationnelle de chaque catégorie soit fondée sur la connaissance des lois principales de la catégorie précédente, et devienne le fondement de l'étude de la suivante. Cet ordre est déterminé par le degré de simplicité, ou, ce qui revient au même, par le degré de généralité des phénomènes, d'où résulte leur dépendance successive, et, en conséquence, la facilité plus ou moins grande de leur étude.

Il est clair, en effet, *a priori*, que les phénomènes les plus simples, ceux qui se compliquent le moins des autres, sont nécessairement aussi les plus généraux ; car ce qui s'observe dans le plus grand nombre de cas est, par cela même, dégagé le plus possible des circonstances propres à chaque cas séparé. C'est donc par l'étude des phénomènes les plus généraux ou les plus simples qu'il faut commencer, en procédant ensuite successivement jusqu'aux phénomènes les plus particuliers ou les plus compliqués, si l'on veut concevoir la philosophie naturelle d'une manière vraiment méthodique ; car cet ordre de généralité ou de simplicité, déterminant nécessairement l'enchaînement rationnel des diverses sciences fondamentales par la dépendance successive de leurs phénomènes, fixe ainsi leur degré de facilité.

En même temps, par une considération auxiliaire que je crois important de noter ici, et qui converge exactement avec toutes les précédentes, les phénomènes les plus généraux ou les plus simples, se trouvant nécessairement les plus étrangers à l'homme, doivent, par cela même, être étudiés dans une disposition d'esprit plus calme, plus rationnelle, ce qui constitue un nouveau motif pour que les sciences correspondantes se développent plus rapidement.

Ayant ainsi indiqué la règle fondamentale qui doit présider à la classification des sciences, je puis passer immédiatement à la construction de l'échelle encyclopédique d'après laquelle le plan de ce cours doit être déterminé, et que chacun pourra aisément apprécier à l'aide des considérations précédentes.

Physique organique et physique inorganique

Une première contemplation de l'ensemble des phénomènes naturels nous porte à les diviser d'abord, conformément au principe que nous venons d'établir, en deux grandes classes principales, la première comprenant tous les phénomènes des corps bruts, la seconde tous ceux des corps organisés.

Ces derniers sont évidemment, en effet, plus compliqués et plus particuliers que les autres ; ils dépendent des précédents qui, au

contraire, n'en dépendent nullement. De là la nécessité de n'étudier les phénomènes physiologiques qu'après ceux de : corps inorganiques. De quelque manière qu'on explique la différence de ces deux sortes d'êtres, il est certain qu'on observe dans les corps vivants tous les phénomènes, soit mécaniques soit chimiques, qui ont lieu dans les corps bruts, plus un ordre tout spécial de phénomènes, les phénomènes vitaux proprement dits, ceux qui tiennent à l'*organisation*. Il ne s'agit pas ici d'examiner si les deux classes de corps sont ou ne sont pas de la même *nature*, question insoluble qu'on agite beaucoup trop de nos jours, par un reste d'influence des habitudes théologiques et métaphysiques ; une telle question n'est pas du domaine de la philosophie positive, qui fait formellement profession d'ignorer absolument la *nature* intime d'un corps quelconque, Mais il n'est nullement indispensable de considérer les corps bruts et les corps vivants comme étant d'une nature essentiellement différente pour reconnaître la nécessité de la séparation de leurs études ⁸¹ .

Sans doute, les idées ne sont pas encore suffisamment fixées sur la manière générale de concevoir les phénomènes des corps vivants. Mais, quelque parti qu'on puisse prendre à cet égard par suite des progrès ultérieurs de la philosophie naturelle, la classification que nous établissons n'en saurait être aucunement affectée. En effet, regardât-on comme démontré, ce que permet à peine d'entrevoir l'état présent de la physiologie, que les phénomènes physiologiques sont toujours de simples phénomènes mécaniques, électriques et chimiques, modifiés par la structure et la composition propres aux corps organisés, notre division fondamentale n'en subsisterait pas moins. Car il reste toujours vrai, même dans cette hypothèse, que les phénomènes généraux doivent être étudiés avant de procéder à l'examen des modifications spéciales qu'ils éprouvent dans certains êtres de l'univers, par suite d'une disposition particulière des molécules. Ainsi, la division, qui est aujourd'hui fondée dans la plupart des esprits éclairés sur la diversité des lois, est de nature à se maintenir indéfiniment à cause de la subordination des phénomènes et par suite des études, quelque rapprochement qu'on puisse jamais

établir solidement entre les deux classes de corps.

Ce n'est pas ici le lieu de développer, dans ses diverses parties essentielles, la comparaison générale entre les corps bruts et les corps vivants, qui sera le sujet spécial d'un examen approfondi dans la section physiologique de ce cours. Il suffit, quant à présent, d'avoir reconnu, en principe, la nécessité logique de séparer la science relative aux premiers de celle relative aux seconds, et de ne procéder à l'étude de la *physique organique*⁸² qu'après avoir établi les lois générales de la *physique inorganique*.

Physique céleste et physique terrestre

Passons maintenant à la détermination de la sous-division principale dont est susceptible, d'après la même règle, chacune de ces deux grandes moitiés de la philosophie naturelle.

Pour la *physique inorganique*, nous voyons d'abord, en nous conformant toujours à l'ordre de généralité et de dépendance des phénomènes, qu'elle doit être partagée en deux sections distinctes suivant qu'elle considère les phénomènes généraux de l'univers, ou, en particulier, ceux que présentent les corps terrestres. D'où la physique céleste, ou l'astronomie, soit géométrique, soit mécanique ; et la physique terrestre. La nécessité de cette division est exactement semblable à celle de la précédente.

Les phénomènes astronomiques étant les plus généraux, les plus simples, les plus abstraits de tous, c'est évidemment par leur étude que doit commencer la philosophie naturelle, puisque les lois auxquelles ils sont assujettis influent sur celles de tous les autres phénomènes, dont elles-mêmes sont, au contraire, essentiellement indépendantes. Dans tous les phénomènes de la physique terrestre, on observe d'abord les effets généraux de la gravitation universelle, plus quelques autres effets qui leur sont propres, et qui modifient les premiers. Il s'ensuit que, lorsqu'on analyse le phénomène terrestre le plus simple, non seulement en prenant un phénomène chimique, mais en choisissant même un phénomène purement mécanique, on le trouve

constamment plus composé que le phénomène céleste le plus compliqué. C'est ainsi, par exemple, que le simple mouvement d'un corps pesant, même quand il ne s'agit que d'un solide, présente réellement, lorsqu'on veut tenir compte de toutes les circonstances déterminantes, un sujet de recherches plus compliqué que la question astronomique la plus difficile. Une telle considération montre clairement combien il est indispensable de séparer nettement la physique céleste et la physique terrestre, et de ne procéder à l'étude de la seconde qu'après celle de la première, qui en est la base rationnelle.

Physique et chimie

La physique terrestre, à son tour, se sous-divise, d'après le même principe, en deux portions très distinctes, selon qu'elle envisage les corps sous le point de vue mécanique, ou sous le point de vue chimique. D'où la physique proprement dite, et la chimie. Celle-ci, pour être conçue d'une manière vraiment méthodique, suppose évidemment la connaissance préalable de l'autre. Car tous les phénomènes chimiques sont nécessairement plus compliqués que les phénomènes physiques ; ils en dépendent sans influencer sur eux. Chacun sait, en effet, que toute action chimique est soumise d'abord à l'influence de la pesanteur, de la chaleur, de l'électricité, etc., et présente, en outre, quelque chose de propre qui modifie l'action des agents précédents. Cette considération, qui montre évidemment la chimie comme ne pouvant marcher qu'après la physique, la présente en même temps comme une science distincte. Car, quelque opinion qu'on adopte relativement aux affinités chimiques, et quand même on ne verrait en elles, ainsi qu'on peut le concevoir, que des modifications de la gravitation générale produites par la figure et par la disposition mutuelle des atomes, il demeurerait incontestable que la nécessité d'avoir continuellement égard à ces conditions spéciales ne permettrait point de traiter la chimie comme un simple appendice de la physique. On serait donc obligé, dans tous les cas, ne fût-ce que pour la facilité de l'étude, de maintenir la division et l'enchaînement que l'on regarde aujourd'hui comme tenant à l'hétérogénéité des phénomènes.

Telle est donc la distribution rationnelle des principales branches de la science générale des corps bruts. Une division analogue s'établit, de la même manière, dans la science générale des corps organisés.

Physiologie et sociologie

Tous les êtres vivants présentent deux ordres de phénomènes essentiellement distincts, ceux relatifs à l'individu, et ceux qui concernent l'espèce, surtout quand elle est sociable. C'est principalement par rapport à l'homme, que cette distinction est fondamentale. Le dernier ordre de phénomènes est évidemment plus compliqué et plus particulier que le premier ; il en dépend sans influencer sur lui. De là, deux grandes sections dans *la physique organique*, la physiologie⁸³ proprement dite, et la physique sociale, qui est fondée sur la première.

Dans tous les phénomènes sociaux, on observe d'abord l'influence des lois physiologiques de l'individu, et, en outre, quelque chose de particulier qui en modifie les effets, et qui tient à l'action des individus les uns sur les autres, singulièrement compliquée, dans l'espèce humaine, par l'action de chaque génération sur celle qui la suit. Il est donc évident que, pour étudier convenablement les phénomènes sociaux, il faut d'abord partir d'une connaissance approfondie des lois relatives à la vie individuelle. D'un autre côté, cette subordination nécessaire entre les deux études ne prescrit nullement, comme quelques physiologistes⁸⁴ du premier ordre ont été portés à le croire, de voir dans la physique sociale simple un appendice de la physiologie. Quoique les phénomènes soient certainement homogènes, ils ne sont point identiques, et la séparation des deux sciences est d'une importance vraiment fondamentale. Car il serait impossible de traiter l'étude collective de l'espèce comme une pure déduction de l'étude de l'individu, puisque les conditions sociales, qui modifient l'action des lois physiologiques, sont précisément alors la considération la plus essentielle. Ainsi, la physique sociale doit être fondée sur un corps d'observations directes qui lui soit propre, tout en ayant égard, comme il convient, à son intime relation nécessaire avec la physiologie

proprement dite.

Une science unique du vivant

On pourrait aisément établir une symétrie parfaite entre la division de la physique organique et celle ci-dessus exposée pour la physique inorganique, en rappelant la distinction vulgaire de la physiologie proprement dite en végétale et animale. Il serait facile, en effet, de rattacher cette sous-division au principe de classification que nous avons constamment suivi, puisque les phénomènes de la vie animale se présentent, en général du moins, comme plus compliqués et plus spéciaux que ceux de la vie végétale. Mais la recherche de cette symétrie précise aurait quelque chose de puéril, si elle entraînait à méconnaître ou à exagérer les analogies réelles ou les différences effectives des phénomènes. Or il est certain que la distinction entre la physiologie végétale et la physiologie animale, qui a une grande importance dans ce que j'ai appelé *la physique concrète*, n'en a presque aucune dans la *physique abstraite*, la seule dont il s'agisse ici. La connaissance des lois générales de la vie, qui doit être à nos yeux le véritable objet de la physiologie, exige la considération simultanée de toute la série organique sans distinction de végétaux et d'animaux, distinction qui, d'ailleurs, s'efface de jour en jour, à mesure que les phénomènes sont étudiés d'une manière approfondie ⁸⁵.

Nous persisterons donc à ne considérer qu'une seule division dans la physique organique, quoique nous ayons cru devoir en établir deux successives dans la physique inorganique.

Cinq sciences fondamentale ⁸⁶

En résultat de cette discussion, la philosophie positive se trouve donc naturellement partagée en cinq sciences fondamentales, dont la succession est déterminée par une subordination nécessaire et invariable, fondée, indépendamment de toute opinion hypothétique, sur la simple comparaison approfondie des phénomènes correspondants : c'est l'astronomie, la physique, la chimie, la physiologie et enfin la physique sociale. La première considère les

phénomènes les plus généraux, les plus simples, les plus abstraits et les plus éloignés de l'humanité ; ils influent sur tous les autres, sans être influencés par eux. Les phénomènes considérés par la dernière sont, au contraire, les plus particuliers, les plus compliqués, les plus concrets et les plus directement intéressants pour l'homme ; ils dépendent, plus ou moins, de tous les précédents, sans exercer sur eux aucune influence. Entre ces deux extrêmes, les degrés de spécialité, de complication et de personnalité des phénomènes vont graduellement en augmentant, ainsi que leur dépendance successive. Telle est l'intime relation générale que la véritable observation philosophique, convenablement employée, et non de vaines distinctions arbitraires, nous conduit à établir entre les diverses sciences fondamentales. Tel doit donc être le plan de ce cours.

Je n'ai pu ici qu'esquisser l'exposition des considérations principales sur lesquelles repose cette classification. Pour la concevoir complètement, il faudrait maintenant, après l'avoir envisagée d'un point de vue général, l'examiner relativement à chaque science fondamentale en particulier. C'est ce que nous ferons soigneusement en commençant l'étude spéciale de chaque partie de ce cours. La construction de cette échelle encyclopédique, reprise ainsi successivement en partant de chacune des cinq grandes sciences, lui fera acquérir plus d'exactitude, et surtout mettra pleinement en évidence sa solidité. Ces avantages seront d'autant plus sensibles, que nous verrons alors la distribution intérieure de chaque science s'établir naturellement d'après le même principe, ce qui présentera tout le système des connaissances humaines décomposé, jusque dans ses détails secondaires, d'après une considération unique constamment suivie, celle du degré d'abstraction plus ou moins grand des conceptions correspondantes. Mais des travaux de ce genre, outre qu'ils nous entraîneraient maintenant beaucoup trop loin, seraient certainement déplacés dans cette leçon, où notre esprit doit se maintenir au point de vue le plus général de la philosophie positive.

Propriétés de la classification

Néanmoins, pour faire apprécier aussi complètement que possible, dès ce moment, l'importance de cette hiérarchie fondamentale, dont je ferai, dans toute la suite de ce cours, des applications continuelles, je dois signaler rapidement ici ses propriétés générales les plus essentielles.

1. Elle est conforme aux divisions spontanées

Il faut d'abord remarquer, comme une vérification très décisive de l'exactitude de cette classification, sa conformité essentielle avec la coordination, en quelque sorte spontanée, qui se trouve en effet implicitement admise par les savants livrés à l'étude des diverses branches de la philosophie naturelle.

C'est une condition ordinairement fort négligée par les constructeurs d'échelles encyclopédiques, que de présenter comme distinctes les sciences que la marche effective de l'esprit humain a conduit, sans dessein prémédité, à cultiver séparément, et d'établir entre elles une subordination conforme aux relations positives que manifeste leur développement journalier. Un tel accord est néanmoins évidemment le plus sûr indice d'une bonne classification ; car les divisions qui se sont introduites spontanément dans le système scientifique n'ont pu être déterminées que par le sentiment longtemps éprouvé des véritables besoins de l'esprit humain, sans qu'on ait pu être égaré par des généralités vicieuses.

Mais, quoique la classification ci-dessus proposée remplisse entièrement cette condition, ce qu'il serait superflu de prouver, il n'en faudrait pas conclure que les habitudes généralement établies aujourd'hui par expérience chez les savants rendraient inutile le travail encyclopédique que nous venons d'exécuter. Elles ont seulement rendu possible une telle opération, qui présente la différence fondamentale d'une conception rationnelle à une classification purement empirique. 11 s'en faut d'ailleurs que cette classification soit ordinairement conçue et surtout suivie avec toute la précision nécessaire, et que son importance soit convenablement appréciée ; il suffirait, pour s'en convaincre, de considérer les graves infractions qui

sont commises tous les jours contre cette loi encyclopédique, au grand préjudice de l'esprit humain.

2. Elle fait comprendre l'histoire

Un second caractère très essentiel de notre classification, c'est d'être nécessairement conforme à l'ordre effectif du développement de la philosophie naturelle. C'est ce que vérifie tout ce qu'on sait de l'histoire des sciences, particulièrement dans les deux derniers siècles, où nous pouvons suivre leur marche avec plus d'exactitude.

On conçoit, en effet, que l'étude rationnelle de chaque science fondamentale, exigeant la culture préalable de toutes celles qui la précèdent dans notre hiérarchie encyclopédique, n'a pu faire de progrès réels et prendre son véritable caractère, qu'après un grand développement des sciences antérieures relatives à des phénomènes plus généraux, plus abstraits, moins compliqués et indépendants des autres. C'est donc dans cet ordre que la progression, quoique simultanée, a dû avoir lieu.

Cette considération me semble d'une telle importance, que je ne crois pas possible de comprendre réellement, sans y avoir égard, l'histoire de l'esprit humain. La loi générale qui domine toute cette histoire, et que j'ai exposée dans la leçon précédente, ne peut être convenablement entendue, si on ne la combine point dans l'application avec la formule encyclopédique que nous venons d'établir. Car, c'est suivant l'ordre énoncé par cette formule que les différentes théories humaines ont atteint successivement, d'abord l'état théologique, ensuite l'état métaphysique, et enfin l'état positif. Si l'on ne tient pas compte dans l'usage de la loi de cette progression nécessaire, on rencontrera souvent des difficultés qui paraîtront insurmontables, car il est clair que l'état théologique ou métaphysique de certaines théories fondamentales a dû temporairement coïncider et a quelquefois coïncidé en effet avec l'état positif de celles qui leur sont antérieures dans notre système encyclopédique, ce qui tend à jeter sur la vérification de la loi générale une obscurité qu'on ne peut dissiper que par la classification précédente.

3. Elle suit l'ordre de subordination des phénomènes

En troisième lieu, cette classification présente la propriété très remarquable de marquer exactement la perfection relative des différentes sciences, laquelle consiste essentiellement dans le degré de précision des connaissances, et dans leur coordination plus ou moins intime.

Il est aisé de sentir, en effet, que plus des phénomènes sont généraux, simples et abstraits, moins ils dépendent des autres, et plus les connaissances qui s'y rapportent peuvent être précises, en même temps que leur coordination peut être plus complète. Ainsi les phénomènes organiques ne comportent qu'une étude à la fois moins exacte et moins systématique que les phénomènes des corps bruts. De même, dans la physique inorganique, les phénomènes célestes, vu leur plus grande généralité et leur indépendance de tous les autres, ont donné lieu à une science bien plus précise et beaucoup plus liée que celle des phénomènes terrestres.

Cette observation, qui est si frappante dans l'étude effective des sciences, et qui a souvent donné lieu à des espérances chimériques ou à d'injustes comparaisons, se trouve donc complètement expliquée par l'ordre encyclopédique que j'ai établi. J'aurai naturellement l'occasion de lui donner toute son extension dans la leçon prochaine, en montrant que la possibilité d'appliquer à l'étude des divers phénomènes l'analyse mathématique, ce qui est le moyen de procurer à cette étude le plus haut degré possible de précision et de coordination, se trouve exactement déterminée par le rang qu'occupent ces phénomènes dans mon échelle encyclopédique.

4. Les sciences sont inégalement précises mais également certaines

Je ne dois point passer à une autre considération, sans mettre le lecteur en garde à ce sujet contre une erreur fort grave, et qui, bien que très grossière, est encore extrêmement commune. Elle consiste à confondre le degré de précision que comportent nos différentes

connaissances avec leur degré de certitude, d'où est résulté le préjugé très dangereux que, le premier étant évidemment fort inégal, il en doit être ainsi du second. Aussi parle-t-on souvent encore, quoique moins que jadis, de l'inégale certitude des diverses sciences, ce qui tend directement à décourager la culture des sciences les plus difficiles. Il est clair, néanmoins, que la précision et la certitude sont deux qualités en elles-mêmes fort différentes. Une proposition tout à fait absurde peut être extrêmement précise, comme si l'on disait, par exemple, que la somme des angles d'un triangle est égale à trois angles droits : et une proposition très certaine peut ne comporter qu'une précision fort médiocre, comme lorsqu'on affirme, par exemple, que tout homme mourra. Si, d'après l'explication précédente, les diverses sciences doivent nécessairement présenter une précision très inégale, il n'en est nullement ainsi de leur certitude. Chacune peut offrir des résultats aussi certains que ceux de toute autre, pourvu qu'elle sache renfermer ses conclusions dans le degré de précision que comportent les phénomènes correspondants, condition qui peut n'être pas toujours très facile à remplir. Dans une science quelconque, tout ce qui est simplement conjectural n'est que plus ou moins probable, et ce n'est pas là ce qui compose son domaine essentiel ; tout ce qui est positif, c'est-à-dire fondé sur des faits bien constatés, est certain : il n'y a pas de distinction à cet égard.

5. Une éducation rationnelle

Enfin, la propriété la plus intéressante de notre formule encyclopédique, à cause de l'importance et de la multiplicité des applications immédiates qu'on en peut faire, c'est de déterminer directement le véritable plan général d'une éducation scientifique entièrement rationnelle. C'est ce qui résulte sur-le-champ de la seule composition de la formule.

Il est sensible, en effet, qu'avant d'entreprendre l'étude méthodique de quelqu'une des sciences fondamentales, il faut nécessairement s'être préparé par l'examen de celles relatives aux phénomènes antérieurs de notre échelle encyclopédique, puisque ceux-ci influent toujours d'une manière prépondérante sur ceux dont

on se propose de connaître les lois. Cette considération est tellement frappante, que, malgré son extrême importance pratique, je n'ai pas besoin d'insister davantage en ce moment sur un principe qui, plus tard, se reproduira d'ailleurs inévitablement, par rapport à chaque science fondamentale. Je me bornerai seulement à faire observer que, s'il est éminemment applicable à l'éducation générale, il l'est aussi particulièrement à l'éducation spéciale des savants.

Ainsi, les physiciens qui n'ont pas d'abord étudié l'astronomie, au moins sous un point de vue général ; les chimistes qui, avant de s'occuper de leur science propre, n'ont pas étudié préalablement l'astronomie et ensuite la physique ; les physiologistes qui ne se sont pas préparés à leurs travaux spéciaux par une étude préliminaire de l'astronomie, de la physique et de la chimie, ont manqué à l'une des conditions fondamentales de leur développement intellectuel. Il en est encore plus évidemment de même pour les esprits qui veulent se livrer à l'étude positive des phénomènes sociaux, sans avoir d'abord acquis une connaissance générale de l'astronomie, de la physique, de la chimie et de la physiologie.

Comme de telles conditions sont bien rarement remplies de nos jours, et qu'aucune institution régulière n'est organisée pour les accomplir, nous pouvons dire qu'il n'existe pas encore, pour les savants, d'éducation vraiment rationnelle. Cette considération est, à mes yeux, d'une si grande importance, que je ne crains pas d'attribuer en partie à ce vice de nos éducations actuelles l'état d'imperfection extrême où nous voyons encore les sciences les plus difficiles, état véritablement inférieur à ce que prescrit en effet la nature plus compliquée des phénomènes correspondants.

Relativement à l'éducation générale, cette condition est encore bien plus nécessaire. Je la crois tellement indispensable, que je regarde l'enseignement scientifique comme incapable de réaliser les résultats généraux les plus essentiels qu'il est destiné à produire dans la société pour la rénovation du système intellectuel, si les diverses branches principales de la philosophie naturelle ne sont pas étudiées dans l'ordre convenable. N'oublions pas que, dans presque toutes les

intelligences, même les plus élevées, les idées restent ordinairement enchaînées suivant l'ordre de leur acquisition première ; et que, par conséquent, c'est un mal le plus souvent irrémédiable que de n'avoir pas commencé par le commencement. Chaque siècle ne compte qu'un bien petit nombre de penseurs capables, à l'époque de leur virilité, comme Bacon, Descartes et Leibniz, de faire véritablement table rase pour reconstruire de fond en comble le système entier de leurs idées acquises.

La méthode positive

L'importance de notre loi encyclopédique pour servir de base à l'éducation scientifique ne peut être convenablement appréciée qu'en la considérant aussi par rapport à la méthode, au lieu de l'envisager seulement, comme nous venons de le faire, relativement à la doctrine.

Sous ce nouveau point de vue, une exécution convenable du plan général d'études que nous avons déterminé doit avoir pour résultat nécessaire de nous procurer une connaissance parfaite de la méthode positive, qui ne pourrait être obtenue d'aucune autre manière.

Elle est à la fois une et variée

En effet, les phénomènes naturels ayant été classés de telle sorte que ceux qui sont réellement homogènes restent toujours compris dans une même étude, tandis que ceux qui ont été affectés à des études différentes sont effectivement hétérogènes, il doit nécessairement en résulter que la méthode positive générale sera constamment modifiée d'une manière uniforme dans l'étendue d'une même science fondamentale, et qu'elle éprouvera sans cesse des modifications différentes et de plus en plus composées, en passant d'une science à une autre. Nous aurons donc ainsi la certitude de la considérer dans toutes les variétés réelles dont elle est susceptible, ce qui n'aurait pu avoir lieu, si nous avions adopté une formule encyclopédique qui ne remplît pas les conditions essentielles posées ci-dessus.

Cette nouvelle considération est d'une importance vraiment

fondamentale ; car, si nous avons vu en général, dans la dernière leçon, qu'il est impossible de connaître la méthode positive, quand on veut l'étudier séparément de son emploi, nous devons ajouter aujourd'hui qu'on ne peut s'en former une idée nette et exacte qu'en étudiant successivement, et dans l'ordre convenable, son application à toutes les diverses classes principales des phénomènes naturels. Une seule science ne suffirait point pour atteindre ce but, même en la choisissant le plus judicieusement possible. Car, quoique la méthode soit essentiellement identique dans toutes, chaque science développe spécialement tel ou tel de ses procédés caractéristiques, dont l'influence, trop peu prononcée dans les autres sciences, demeurerait inaperçue. Ainsi, par exemple, dans certaines branches de la philosophie, c'est l'observation proprement dite ; dans d'autres, c'est l'expérience, et telle ou telle nature d'expériences, qui constitue le principal moyen d'exploration. De même, tel précepte général, qui fait partie intégrante de la méthode, a été fourni primitivement par une certaine science ; et, bien qu'il ait pu être ensuite transporté dans d'autres, c'est à sa source qu'il faut l'étudier pour le bien connaître ; comme, par exemple, la théorie des classifications.

En se bornant à l'étude d'une science unique, il faudrait sans doute choisir la plus parfaite pour avoir un sentiment plus profond de la méthode positive. Or, la plus parfaite étant en même temps la plus simple, on n'aurait ainsi qu'une connaissance bien incomplète de la méthode, puisqu'on n'apprendrait pas quelles modifications essentielles elle doit subir pour s'adapter à des phénomènes plus compliqués. Chaque science fondamentale a donc, sous ce rapport, des avantages qui lui sont propres ; ce qui prouve clairement la nécessité de les considérer toutes, sous peine de ne se former que des conceptions trop étroites et des habitudes insuffisantes. Cette considération devant se reproduire fréquemment dans la suite, il est inutile de la développer davantage en ce moment.

L'étude des sciences éduque la raison

Je dois néanmoins ici, toujours sous le rapport de la méthode, insister spécialement sur le besoin, pour la bien connaître, non

seulement d'étudier philosophiquement toutes les diverses sciences fondamentales, mais de les étudier suivant l'ordre encyclopédique établi dans cette leçon. Que peut produire de rationnel, à moins d'une extrême supériorité naturelle, un esprit qui s'occupe de prime abord de l'étude des phénomènes les plus compliqués, sans avoir préalablement appris à connaître, par l'examen des phénomènes les plus simples, ce que c'est qu'une *loi*, ce que c'est *qu'observer*, ce que c'est qu'une conception positive, ce que c'est même qu'un raisonnement suivi ? Telle est pourtant encore aujourd'hui la marche ordinaire de nos jeunes physiologistes, qui abordent immédiatement l'étude des corps vivants, sans avoir le plus souvent été préparés autrement que par une éducation préliminaire réduite à l'étude d'une ou deux langues mortes, et n'ayant, tout au plus, qu'une connaissance très superficielle de la physique et de la chimie, connaissance presque nulle sous le rapport de la méthode, puisqu'elle n'a pas été obtenue communément d'une manière rationnelle, et en partant du véritable point de départ de la philosophie naturelle. On conçoit combien il importe de réformer un plan d'études aussi vicieux. De même, relativement aux phénomènes sociaux, qui sont encore plus compliqués, ne serait-ce point avoir fait un grand pas vers le retour des sociétés modernes à un état vraiment normal, que d'avoir reconnu la nécessité logique de ne procéder à l'étude de ces phénomènes qu'après avoir dressé successivement l'organe intellectuel par l'examen philosophique approfondi de tous les phénomènes antérieurs ? On peut même dire avec précision que c'est là toute la difficulté principale. Car il est peu de bons esprits qui ne soient convaincus aujourd'hui qu'il faut étudier les phénomènes sociaux d'après la méthode positive. Seulement, ceux qui s'occupent de cette étude, ne sachant pas et ne pouvant pas savoir exactement en quoi consiste cette méthode, faute de l'avoir examinée dans ses applications antérieures, cette maxime est jusqu'à présent demeurée stérile pour la rénovation des théories sociales, qui ne sont pas encore sorties de l'état théologique ou de l'état métaphysique, malgré les efforts des prétendus réformateurs positifs. Cette considération sera, plus tard, spécialement développée ; je dois ici me borner à l'indiquer, uniquement pour faire apercevoir toute la portée de la conception

encyclopédique que j'ai proposée dans cette leçon.

Tels sont donc les quatre points de vue principaux, sous lesquels j'ai dû m'attacher à faire ressortir l'importance générale de la classification rationnelle et positive, établie ci-dessus pour les sciences fondamentales.

Pourquoi les mathématiques sont-elles mises à part ?

Afin de compléter l'exposition générale du plan de ce cours, il me reste maintenant à considérer une lacune immense et capitale, que j'ai laissée à dessein dans ma formule encyclopédique, et que le lecteur a sans doute déjà remarquée. En effet, nous n'avons point marqué dans notre système scientifique le rang de la science mathématique.

Le motif de cette omission volontaire est dans l'importance même de cette science, si vaste et si fondamentale. Car la leçon prochaine sera entièrement consacrée à la détermination exacte de son véritable caractère général, et par suite à la fixation précise de son rang encyclopédique. Mais, pour ne pas laisser incomplet, sous un rapport aussi capital, le grand tableau que j'ai tâché d'esquisser dans cette leçon, je dois indiquer ici sommairement, par anticipation, les résultats généraux de l'examen que nous entreprendrons dans la leçon suivante.

Dans l'état actuel du développement de nos connaissances positives, il convient, je crois, de regarder la science mathématique, moins comme une partie constituante de la philosophie naturelle proprement dite, que comme étant, depuis Descartes et Newton, la vraie base fondamentale de toute cette philosophie, quoique, à parler exactement, elle soit à la fois l'une et l'autre. Aujourd'hui, en effet, la science mathématique est bien moins importante par les connaissances, très réelles et très précieuses néanmoins, qui la composent directement, que comme constituant l'instrument⁸⁷ le plus puissant que l'esprit humain puisse employer dans la recherche des lois des phénomènes naturels.

Pour présenter à cet égard une conception parfaitement nette et rigoureusement exacte, nous verrons qu'il faut diviser la science mathématique en deux grandes sciences, dont le caractère est essentiellement distinct : la mathématique abstraite, ou le *calcul*, en

prenant ce mot dans sa plus grande extension, et la mathématique concrète, qui se compose, d'une part de la géométrie générale, d'une autre part de la mécanique rationnelle. La partie concrète est nécessairement fondée sur la partie abstraite, et devient à son tour la base directe de toute la philosophie naturelle, en considérant, autant que possible, tous les phénomènes de l'univers comme géométriques ou comme mécaniques.

La partie abstraite est la seule qui soit purement instrumentale, n'étant autre chose qu'une immense extension admirable de la logique naturelle à un certain ordre de déductions. La géométrie et la mécanique doivent, au contraire, être envisagées comme de véritables sciences naturelles, fondées, ainsi que toutes les autres, sur l'observation, quoique, par l'extrême simplicité de leurs phénomènes, elles comportent un degré infiniment plus parfait de systématisation, qui a pu quelquefois faire méconnaître le caractère expérimental de leurs premiers principes. Mais ces deux sciences physiques ont cela de particulier, que, dans l'état présent de l'esprit humain, elles sont déjà et seront toujours employées comme méthode, beaucoup plus que comme doctrine directe.

Il est, du reste, évident qu'en plaçant ainsi la science mathématique à la tête de la philosophie positive, nous ne faisons qu'étendre davantage l'application de ce même principe de classification, fondé sur la dépendance successive des sciences en résultat du degré d'abstraction de leurs phénomènes respectifs, qui nous a fourni la série encyclopédique, établie dans cette leçon. Nous ne faisons maintenant que restituer à cette série son véritable premier terme, dont l'importance propre exigeait un examen spécial plus développé. On voit, en effet, que les phénomènes géométriques et mécaniques sont, de tous, les plus généraux, les plus simples, les plus abstraits, les plus irréductibles et les plus indépendants de tous les autres, dont ils sont, au contraire, la base. On conçoit pareillement que leur étude est un préliminaire indispensable à celle de tous les autres ordres de phénomènes. C'est donc la science mathématique qui doit constituer le véritable point de départ de toute éducation scientifique rationnelle,

soit générale, soit spéciale, ce qui explique l'usage universel qui s'est établi depuis longtemps à ce sujet d'une manière empirique, quoiqu'il n'ait eu primitivement d'autre cause que la plus grande ancienneté relative de la science mathématique. Je dois me borner en ce moment à une indication très rapide de ces diverses considérations, qui vont être l'objet spécial de la leçon suivante.

Conclusion : il y a six sciences fondamentales

Nous avons donc exactement déterminé dans cette leçon, non d'après de vaines spéculations arbitraires, mais en le regardant comme le sujet d'un véritable problème philosophique, le plan rationnel qui doit nous guider constamment dans l'étude de la philosophie positive. En résultat définitif, la mathématique, l'astronomie, la physique, la chimie, la physiologie et la physique sociale : telle est la formule encyclopédique qui, parmi le très grand nombre de classifications que comportent les six sciences fondamentales, est seule logiquement conforme à la hiérarchie naturelle et invariable des phénomènes. Je n'ai pas besoin de rappeler l'importance de ce résultat, que le lecteur doit se rendre éminemment familier, pour en faire dans toute l'étendue de ce cours une application continuelle.

La conséquence finale de cette leçon, exprimée sous la forme la plus simple, consiste donc dans l'application et la justification du grand tableau synoptique placé au commencement de cet ouvrage, et dans la construction duquel je me suis efforcé de suivre, aussi rigoureusement que possible, pour la distribution intérieure de chaque science fondamentale, le même principe de classification qui vient de nous fournir la série générale des sciences ⁸⁸ .

Textes complémentaires

Table du Cours de Philosophie positive⁸⁹

Préliminaires généraux

- Exposition du but de ce cours, la philosophie positive ;
- Exposition du plan, la hiérarchie des sciences.

Mathématique

Considérations sur l'ensemble de la science mathématique :

- le calcul (six leçons) ;
- la géométrie (cinq leçons) ;
- la mécanique rationnelle (quatre leçons).

• Science des corps bruts

Astronomie

Considérations sur l'ensemble de la science astronomique :

- l'astronomie géométrique (quatre leçons) ;
- l'astronomie mécanique (trois leçons) ;
- la cosmogonie positive.

Physique

Considérations sur l'ensemble de la physique :

- la barologie ;

- la thermologie (deux leçons) ;
- l’acoustique ;
- l’optique (deux leçons) ;
- l’électrologie (deux leçons).

Chimie

Considérations sur l’ensemble de la chimie :

- la chimie inorganique (trois leçons) ;
- la chimie organique (deux leçons).

• Science des corps organisés

Physiologie

Considérations sur l’ensemble de la science physiologique :

- structure et composition des corps vivants ;
- classification des corps vivants ;
- physiologie végétale (deux leçons) ;
- physiologie animale (trois leçons) ;
- physiologie intellectuelle et affective (quatre leçons).

Physique sociale ou sociologie

Introduction (deux leçons) ;

Méthode (trois leçons) ;

Science (dix leçons) ;

Structure générale des sociétés humaines ;

Loi fondamentale du développement de l’espèce humaine ;

Etude historique de la marche de la civilisation.

Résumé général et conclusion

Résumé de la méthode positive ;

Résumé de la philosophie positive ;

Avenir de la philosophie positive.

Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société⁹⁰ (1822) (extraits)

Ainsi, en dernière analyse, la nécessité de confier aux savants les travaux théoriques préliminaires reconnus indispensables pour réorganiser la société se trouve solidement fondée sur quatre considérations distinctes, dont chacune suffirait seule pour l'établir : 1°les savants, par leur genre de capacité et de culture intellectuelles, sont seuls compétents pour exécuter ces travaux ; 2°cette fonction leur est destinée par la nature des choses, comme étant le pouvoir spirituel du système à organiser ; 3°ils possèdent exclusivement l'autorité morale nécessaire aujourd'hui pour déterminer l'adoption de la nouvelle doctrine organique, lorsqu'elle sera formée ; 4°enfin, de toutes les forces sociales existantes, celle des savants est la seule qui soit européenne. Un tel ensemble de preuves doit, sans doute, mettre la grande mission théorique des savants à l'abri de toute incertitude et de toute contestation.

Il résulte, de tout ce qui précède, que les erreurs capitales commises par les peuples dans leur manière de concevoir la réorganisation de la société ont, pour cause première, la marche vicieuse d'après laquelle ils ont procédé à cette réorganisation ; que le vice de cette marche consiste en ce que la réorganisation sociale a été regardée comme une opération purement pratique, tandis qu'elle est essentiellement théorique ; que la nature des choses et les expériences historiques les plus convaincantes prouvent la nécessité absolue de diviser le travail total de la réorganisation en deux séries, l'une

théorique, l'autre pratique, dont la première doit être préalablement exécutée, et est destinée à servir de base à la seconde ; que l'exécution préliminaire des travaux théoriques exige la mise en activité d'une nouvelle force sociale, distincte de celles qui ont jusqu'ici occupé la scène, et qui sont absolument incompétentes ; enfin, que par plusieurs raisons très décisives, cette nouvelle force doit être celle des savants adonnés à l'étude des sciences d'observation.

L'ensemble de ces idées peut être envisagé comme ayant eu pour objet de porter par degrés l'esprit des hommes méditatifs au point de vue élevé d'où on peut embrasser, d'un seul coup d'œil général, et les vices de la marche suivie jusqu'à présent pour réorganiser la société, et le caractère de celle qui doit être adoptée aujourd'hui. Tout se réduit, en dernier lieu, à faire établir, pour la politique, par les forces combinées des savants européens, une théorie positive distincte de la pratique, et ayant pour objet la conception du nouveau système social correspondant à l'état présent des lumières. Or, en y réfléchissant, on verra que cette conclusion se résume dans cette seule idée : *les savants doivent aujourd'hui élever la politique au rang des sciences d'observation.* (...)

En premier lieu, pour rendre positive la science politique, il faut y introduire, comme dans les autres sciences, la prépondérance de l'observation sur l'imagination. En second lieu, pour que cette condition fondamentale puisse être remplie, il faut concevoir, d'une part, l'organisation sociale comme intimement liée avec l'état de la civilisation et déterminée par lui ; d'une autre part, il faut considérer la marche de la civilisation comme assujettie à une loi invariable fondée sur la nature des choses. La politique ne saurait devenir positive, ou, ce qui revient au même, l'observation ne pourrait y prendre le dessus sur l'imagination, tant que ces deux dernières conditions ne seront pas remplies. Mais il est clair, réciproquement, que, si elles le sont, si la théorie de la politique est tout entière établie dans cet esprit, l'imagination se trouvera, par le fait, subordonnée à l'observation et la politique sera positive. Ainsi c'est à ces deux conditions que tout se ramène en dernière analyse. (...)

La civilisation consiste, à proprement parler, dans le développement de l'esprit humain, d'une part, et, de l'autre, dans le développement de l'action de l'homme sur la nature, qui en est la conséquence. En d'autres termes, les éléments dont se compose l'idée de civilisation sont : les sciences, les beaux-arts et l'industrie ; cette dernière expression étant prise dans le sens le plus étendu, celui que je lui ai toujours donné.

En considérant la civilisation sous ce point de vue précis et élémentaire, il est aisé de sentir que l'état de l'organisation sociale est essentiellement dépendant de celui de la civilisation, et qu'il en doit être regardé comme une conséquence, tandis que la politique d'imagination l'envisage comme en étant isolé, et même tout à fait indépendant.

L'état de la civilisation détermine nécessairement celui de l'organisation sociale, soit au spirituel, soit au temporel, sous les deux rapports les plus importants. D'abord, il en détermine la nature, car il fixe le but d'activité de la société ; de plus, il en prescrit la forme essentielle, car il crée et développe les forces sociales temporelles et spirituelles destinées à diriger cette activité générale. Il est clair, en effet, que l'activité collective du corps social n'étant que la résultante des activités individuelles de tous ses membres, dirigées vers un but commun, ne saurait être d'une autre nature que ses éléments, qui sont évidemment déterminés par l'état plus ou moins avancé des sciences, des beaux-arts et de l'industrie. Il est encore plus sensible qu'il y aurait impossibilité à concevoir l'existence prolongée d'un système politique, qui n'investirait pas du pouvoir suprême les forces sociales prépondérantes, dont la nature est prescrite invariablement par l'état de la civilisation. Ce que le raisonnement indique, l'expérience le confirme.

Discours sur l'esprit positif (extrait)

Comme tous les termes vulgaires ainsi élevés graduellement à la dignité philosophique, le mot *positif offre*, dans nos langues

occidentales, plusieurs acceptions distinctes, même en écartant le sens grossier qui d'abord s'y attache chez les esprits mal cultivés. Mais il importe de noter ici que toutes ces diverses significations conviennent également à la nouvelle philosophie générale, dont elles indiquent alternativement différentes propriétés caractéristiques : ainsi, cette apparente ambiguïté n'offrira désormais aucun inconvénient réel. Il y faudra voir, au contraire, l'un des principaux exemples de cette admirable condensation de formules qui, chez les populations avancées, réunit, sous une seule expression usuelle, plusieurs attributs distincts, quand la raison publique est parvenue à reconnaître leur liaison permanente.

Considéré d'abord dans son acception la plus ancienne et la plus commune, le mot positif désigne le *réel*, par opposition au chimérique : sous ce rapport, il convient pleinement au nouvel esprit philosophique, ainsi caractérisé d'après sa constante consécration aux recherches vraiment accessibles à notre intelligence, à l'exclusion permanente des impénétrables mystères dont s'occupait surtout son enfance. En un second sens, très voisin du précédent, mais pourtant distinct, ce terme fondamental indique le contraste de *l'utile* à l'oiseux : alors il rappelle, en philosophie, la destination nécessaire de toutes nos saines spéculations pour l'amélioration continue de notre vraie condition, individuelle et collective, au lieu de la vaine satisfaction d'une stérile curiosité. Suivant une troisième signification usuelle, cette heureuse expression est fréquemment employée à qualifier l'opposition entre la *certitude* et l'indécision : elle indique aussi l'aptitude caractéristique d'une telle philosophie à constituer spontanément l'harmonie logique dans l'individu et la communion spirituelle dans l'espèce entière, au lieu de ces doutes indéfinis et de ces débats interminables que devait susciter l'antique régime mental. Une quatrième acception ordinaire, trop souvent confondue avec la précédente, consiste à opposer le *précis* au vague : ce sens rappelle la tendance constante du véritable esprit philosophique à obtenir partout le degré de précision compatible avec la nature des phénomènes et conforme à l'exigence de nos vrais besoins ; tandis que l'ancienne manière de philosopher conduisait nécessairement à des opinions

vagues, ne comportant une indispensable discipline que d'après une compression permanente, appuyée sur une autorité surnaturelle.

Il faut enfin remarquer spécialement une cinquième application, moins usitée que les autres, quoique d'ailleurs pareillement universelle, quand on emploie le mot positif comme le contraire de *néгатif*. Sous cet aspect, il indique l'une des plus éminentes propriétés de la vraie philosophie moderne, en la montrant destinée surtout, par sa nature, non à détruire, mais à *organiser*. Les quatre caractères généraux que nous venons de rappeler la distinguent à la fois de tous les modes possibles, soit théologiques, soit métaphysiques, propres à la philosophie initiale. Cette dernière signification, en indiquant d'ailleurs une tendance continue du nouvel esprit philosophique, offre aujourd'hui une importance spéciale pour caractériser directement l'une de ses principales différences, non plus avec l'esprit théologique, qui fut longtemps organique, mais avec l'esprit métaphysique proprement dit, qui n'a jamais pu être que critique. Quelle qu'ait été, en effet, l'action dissolvante de la science réelle, cette influence fut toujours en elle purement indirecte et secondaire : son défaut même de systématisation empêchait jusqu'ici qu'il en pût être autrement ; et le grand office organique qui lui est maintenant échu s'opposerait désormais à une telle attribution accessoire, qu'il tend d'ailleurs à rendre superflue. La saine philosophie écarte radicalement, il est vrai, toutes les questions nécessairement insolubles : mais, en motivant leur rejet, elle évite de rien nier à leur égard, ce qui serait contradictoire à cette désuétude systématique, par laquelle seules doivent s'éteindre toutes les opinions vraiment indiscutables. Plus impartiale et plus tolérante envers chacune d'elles, vu sa commune indifférence, que ne peuvent l'être leurs partisans opposés, elle s'attache à apprécier historiquement leur influence respective, les conditions de leur durée et les motifs de leur décadence, sans prononcer jamais aucune négation absolue, même quand il s'agit des doctrines les plus antipathiques à l'état présent de la raison humaine chez les populations d'élite. C'est ainsi qu'elle rend une scrupuleuse justice, non seulement aux divers systèmes de monothéisme autres que celui qui expire aujourd'hui parmi nous, mais aussi aux croyances

polythéiques, ou même fétichiques, en les rapportant toujours aux phases correspondantes de l'évolution fondamentale. Sous l'aspect dogmatique, elle professe d'ailleurs que les conceptions quelconques de notre imagination, quand leur nature les rend nécessairement inaccessibles à toute observation, ne sont pas plus susceptibles dès lors de négation que d'affirmation vraiment décisives. Personne, sans doute, n'a jamais démontré logiquement la non-existence d'Apollon, de Minerve, etc., ni celle des fées orientales ou des diverses créations poétiques ; ce qui n'a nullement empêché l'esprit humain d'abandonner irrévocablement les dogmes antiques, quand ils ont enfin cessé de convenir à l'ensemble de sa situation.

Le seul caractère essentiel du nouvel esprit philosophique qui ne soit pas encore indiqué directement par le mot positif, consiste dans sa tendance nécessaire à substituer partout le *relatif* à l'absolu. Mais ce grand attribut, à la fois scientifique et logique, est tellement inhérent à la nature fondamentale des connaissances réelles, que sa considération générale ne tardera pas à se lier intimement aux divers aspects que cette formule combine déjà, quand le moderne régime intellectuel, jusqu'ici partiel et empirique, passera communément à l'état systématique. La cinquième acception que nous venons d'apprécier est surtout propre à déterminer cette dernière condensation du nouveau langage philosophique, dès lors pleinement constitué, d'après l'évidente affinité des deux propriétés. On conçoit, en effet, que la nature absolue des anciennes doctrines, soit théologiques, soit métaphysiques, déterminait nécessairement chacune d'elles à devenir négative envers toutes les autres, sous peine de dégénérer elle-même en un absurde éclectisme. C'est, au contraire, en vertu de son génie relatif que la nouvelle philosophie peut toujours apprécier la valeur propre des théories qui lui sont le plus opposées, sans toutefois aboutir jamais à aucune vaine concession, susceptible d'altérer la netteté de ses vues ou la fermeté de ses décisions. Il y a donc vraiment lieu de présumer, d'après l'ensemble d'une telle appréciation spéciale, que la formule employée ici pour qualifier habituellement cette philosophie définitive rappellera désormais, à tous les bons esprits, l'entière combinaison effective de ses diverses

propriétés caractéristiques.

Le calendrier positiviste

L'année est divisée en treize mois de vingt-huit jours, plus un jour complémentaire commémorant l'ensemble du passé humain (Fête des Morts) et tous les quatre ans un jour bissextile célébrant la Fête des Saintes Femmes. Chaque mois est consacré à un moment de la civilisation et porte le nom du personnage le plus caractéristique de ce moment :

1. La théocratie initiale – Moïse.
2. La poésie ancienne – Homère.
3. La philosophie ancienne – Aristote.
4. La science ancienne – Archimède.
5. La civilisation militaire – César.
6. Le catholicisme – Saint Paul.
7. La civilisation féodale – Charlemagne.
8. L'épopée moderne – Dante.
9. L'industrie moderne – Gutenberg.
10. Le drame moderne – Shakespeare.
11. La philosophie moderne – Descartes.
12. La politique moderne – Frédéric. (Il s'agit de Frédéric II, roi de Prusse.)
13. La science moderne – Bichat.

Chaque jour est consacré à un grand homme, éventuellement à plusieurs, ce qui permet de laisser la liste ouverte (cf. les saints du calendrier catholique). Les plus marquants sont célébrés en début de

semaine (cf. le dimanche).

Index des auteurs

Nous réunissons ici tous les auteurs cités par Comte, ceux auxquels il fait allusion et ceux que nous avons cités dans notre Introduction et nos notes.

Apollonius (forme latinisée pour Appolonios, de Perga – vers 262 -vers 180 av. J. -C), géomètre et astronome grec, disciple d'Archimède ; il a laissé un *Traité des coniques*, montrant notamment comment les diverses intersections possibles d'un cône à deux nappes par un plan produisent selon le cas une ellipse, une parabole, une hyperbole.

Archimède (287-212 av. J. -C), Grec de Syracuse. Ses travaux couvrent l'ensemble des mathématiques et beaucoup de leurs applications. On lui doit notamment une méthode pour calculer le rapport de la circonférence du cercle au diamètre, des formules d'addition et de soustraction des arcs, et des calculs d'aires à contours courbes qui amorcèrent le calcul infinitésimal, l'étude des volumes engendrés par la rotation des coniques autour de leur axe, une amélioration du système numéral grec, la théorie du levier, les lois fondamentales de l'hydrostatique et de la statique des solides. Comte a donné son nom au quatrième mois du *calendrier positiviste*, comme représentant de la science ancienne.

Aristote (384-322 av. J. -C). En plein âge polythéiste, il manifeste beaucoup de traits du savant positif. Comte loue son esprit encyclopédique, son attention à décrire et classer les êtres vivants, mais surtout il voit en lui le véritable fondateur de la statique sociale. Il lui a seulement manqué la sociologie dynamique, que la culture de son temps rendait tout à fait impossible. Comte pense que l'on commence seulement à pouvoir rendre justice à son incomparable génie : « Tous les penseurs doivent se sentir profondément encouragés

en reconnaissant que leur père commun n'est devenu véritablement appréciable qu'après vingt-deux siècles, qui, dans la vie du Grand Être, formeront le simple préambule de son éternelle apothéose » (*Politique positive*, t. III, p. 311). *Le calendrier positiviste* lui consacre le troisième mois de l'année.

Bacon (Francis Bacon, baron Verulam, 1561-1626). Chancelier d'Angleterre, mêlé aux intrigues politiques de son temps et même soupçonné de vénalité, il perdit sa charge et se trouva exclu de la vie politique. Il consacra sa retraite forcée à la philosophie. Son œuvre la plus célèbre est le *Novum Organum* (intitulé ainsi par allusion à l'*Organon*, recueil des œuvres logiques d'Aristote). Il a tenté la première codification de la méthode expérimentale, la définition de l'induction. On a retenu de lui également des réflexions sur les rapports entre la science et ses applications techniques. Comte voit en lui un moment caractéristique de l'esprit positif à sa naissance, mais lui reproche d'avoir cédé à la tentation du pouvoir temporel. (Ne pas confondre avec Roger Bacon, 1214-1294, également philosophe anglais, moine franciscain, qui s'est signalé par un remarquable esprit scientifique et des réflexions sur la méthode expérimentale.)

Berthollet (Claude-Louis, 1748-1822), médecin, mais surtout chimiste. D'abord adversaire de Lavoisier, il fut convaincu par des arguments fondés sur l'expérience. Il travailla à constituer la nomenclature de la chimie moderne, fit également des travaux de chimie appliquée à l'industrie (usage du chlore en blanchisserie, matières colorantes, explosifs.) Il accompagna Bonaparte en Egypte et fut sénateur sous l'Empire. Comte voit en lui le passage d'une chimie encore « métaphysique » à la chimie scientifique. Son œuvre est évoquée dans la trente-cinquième *Leçon*.

Berzelius (Jacob, 1779-1848). Suédois, d'abord médecin, puis chimiste, il a découvert plusieurs corps simples, analysé des corps organiques, est l'un des fondateurs de la notation chimique moderne et de la chimie organique, soutint la théorie des proportions définies et son explication par la théorie atomique. Son grand *Traité de chimie (1825)* a été traduit en français dès 1829, et connu de Comte.

Blainville (Henri Ducrotay de Blainville, 1777-1850), médecin et naturaliste, suppléant de Cuvier au Collège de France, puis son successeur au Muséum, auteur de nombreux travaux souvent restés incomplets. Comte a suivi son cours de physiologie générale de 1829 à 1832 et loue son talent didactique. Blainville, de son côté, a été l'un des auditeurs du *Cours de philosophie positive* qui lui est dédié conjointement avec Fourier. Toutefois, dans la suite, il y eut entre eux d'assez graves désaccords : les « convictions politiques rétrogrades » de Blainville finirent, aux yeux de Comte, par faire dégénérer même sa pensée scientifique. Comte prononça à l'enterrement de Blainville un discours balançant l'éloge et le blâme, au nom de l'Humanité, discours qui fit scandale (Appendice au t. I de la *Politique positive*). D'après Comte (trente-sixième *Leçon*), Blainville a forgé le mot *biologie*.

Cabanis (Georges, 1757-1808), médecin français, lié aux encyclopédistes, sénateur sous l'Empire. Son principal ouvrage est un traité des *Rapports du physique et du moral chez l'homme*, où il essaye de lier la formation des idées à l'état des organes selon l'âge, le sexe, les tempéraments, la santé. L'appellation *d'idéologues*, donnée au mouvement intellectuel auquel appartient Cabanis, fait référence à ce genre de recherches sur l'origine des idées. Comte lui reproche de tendre « à faire entièrement disparaître la sociologie comme science directe et distincte en la réduisant à n'être plus qu'un simple corollaire (de la biologie) » (quarante-neuvième *Leçon*).

Condorcet (Marie, Jean, Antoine, Nicolas Caritat, marquis de, 1743-1794), mathématicien, philosophe et homme politique, auteur de travaux scientifiques importants, collaborateur de *l'Encyclopédie*. Défenseur des droits de l'homme, membre du Club des Jacobins et député à la Convention, il était lié avec les Girondins sans faire partie de leur groupe et fut entraîné dans leur chute. Il se cacha pendant plusieurs mois, mais, de crainte de mettre ses hôtes en danger, il quitta son refuge. Emprisonné, il fut trouvé mort au matin. L'on a supposé qu'il s'était suicidé, mais ce point est controversé. Sa principale œuvre philosophique est une *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, composée pendant qu'il se

cachait, dans laquelle il exprime ses espoirs dans le perfectionnement indéfini de l'humanité. Comte y voit la fondation de la dynamique sociale. Il considérait Condorcet comme son précurseur le plus direct et son véritable père spirituel.

Cousin (Victor, 1792-1867). Philosophe français, il a cherché à combiner les différents courants spiritualistes dans un système qu'il nommait lui-même l'éclectisme (principe du *choix* de ce qu'il y a de meilleur dans chaque doctrine). Après avoir été suspect de libéralisme sous la Restauration, il eut un rôle officiel sous la Monarchie de Juillet comme pair de France ; directeur de l'École Normale, ministre de l'Instruction publique, il régenta l'enseignement de la philosophie. Comte le qualifie de *sophiste*. Il a, à ses yeux, le tort d'être à la fois un esprit non scientifique et un philosophe qui accepte les compromissions du pouvoir temporel.

Cuvier (Georges, 1769-1832). Né à Montbéliard (faisant alors partie de l'Empire germanique, rattaché à la France en 1792), naturaliste, professeur au Collège de France, il eut aussi un rôle politique comme administrateur, puis pair de France. Son œuvre est très importante en matière de classification, d'anatomie comparée, de paléontologie, de géologie. Il défendit contre Lamarck la théorie de la fixité des espèces.

Descartes (René, 1596-1650). Comte connaît surtout de lui son œuvre scientifique. Il voit en lui « la première tentative directe pour la formation d'un système complet de philosophie positive », mais pense qu'il ne s'est pas élevé assez au-dessus de son siècle pour oser assujettir à la méthode positive la partie de la physiologie qui se rapporte aux phénomènes intellectuels et moraux (quarante-cinquième *Leçon*). Écrivant de La Flèche et depuis le collège où Descartes étudia et où l'avait mené sa tournée d'examineur : « Je viens terminer la révolution philosophique que Descartes a commencée » (à Valat, 17 septembre 1842). *Le calendrier positiviste* donne son nom au onzième mois comme représentant de la philosophie moderne.

Diderot (Denis, 1713-1784) est apprécié par Comte surtout comme animateur de *Y Encyclopédie* : « L'esprit le plus encyclopédique surgit depuis Aristote (...) né pour construire, se vit forcé de concourir à la destruction, seule possible alors, sans trouver jamais un digne emploi de ses principales qualités » (*Politique positive*, t. II, p. 583).

Fourier (Jean-Baptiste, Joseph, 1768-1830). Mathématicien, professeur à l'École Polytechnique, il accompagna Bonaparte en Egypte ; préfet sous l'Empire, il reprit ses travaux scientifiques sous la Restauration. Il a publié en 1822 une *Théorie analytique de la chaleur*, qui fit époque à la fois par sa forme mathématique rigoureuse et par la convergence de ses résultats avec l'observation. Il fut un novateur en matière de mathématiques pures aussi bien que de mathématiques appliquées à la physique. Le *Cours de philosophie positive* lui est dédié conjointement avec Blainville. (N. B. Ne pas confondre avec Charles Fourier, doctrinaire politique, 1772-1837.)

Galilée (Galileo Galilei, dit, 1564-1642). Pour Comte, il est celui qui a donné à la physique son caractère positif par la manière expérimentale dont il a étudié la chute des corps (vingt-huitième *Leçon*). En exposant le système de Copernic, en découvrant les satellites de Jupiter, il a détruit l'ancienne représentation de l'univers (vingt-deuxième *Leçon*). Enfin, il a joint aux découvertes théoriques des inventions techniques, pendule, thermomètre, télescope, qui en font un représentant du rapport entre savoir et pouvoir.

Gall (Franz, Josef, 1758-1828). Médecin allemand, il enseigna à Vienne puis à Paris. Il a cherché à établir une anatomie fonctionnelle du système nerveux en localisant les principales fonctions. Mais devant la difficulté de connaître directement l'anatomie du cerveau, il pensa tourner cette difficulté par l'étude de la forme du crâne, dans laquelle il essaya de déchiffrer la structure des circonvolutions sous-jacentes. L'absence de relations précises entre cette forme et les structures fines du cerveau rend cette hypothèse entièrement caduque. Un certain succès mondain et un charlatanisme, non imputables, semble-t-il, à Gall mais à certains de ses disciples, ont achevé de

discréditer cette recherche (appelée *phrénologie*). Comte attacha une grande valeur aux recherches de Gall, dans lesquelles il voit la possibilité de rattacher les fonctions intellectuelles à un organe qui leur soit propre. D'ailleurs les recherches de Gall débordent de beaucoup la malheureuse théorie des bosses crâniennes. Comte les récapitule dans la quarante-cinquième *Leçon*. Il ne méconnaît cependant pas le caractère imparfait de l'hypothèse et il dénonce « la frivole irrationalité » des imitateurs de Gall. Il lui reproche aussi de dédaigner les considérations sociales (quarante-neuvième *Leçon*).

Kepler (Johannes, 1571-1630). Outre des travaux de géométrie, de mécanique et d'optique, il est surtout illustre comme astronome. Il a continué l'œuvre de Copernic en établissant les lois du mouvement des planètes autour du soleil. Il avait aussi pratiqué l'astrologie, mais en essayant de la purifier de ses aspects les plus irrationnels. Comte voit en lui l'avènement de l'astronomie comme science positive. Il analyse son œuvre dans la vingt-troisième *Leçon*.

Laplace (Pierre-Simon, marquis de, 1749-1827). Mathématicien français, il compléta l'œuvre de Newton et en donna des exposés dont les contemporains louent la rigueur et l'élégance. On lui doit une réflexion sur le déterminisme qui prend pour point de départ la réduction de tous les phénomènes à des déplacements de particules liées par la loi de la gravitation. Comte, à la fin de la première *Leçon*, critique cette idée qu'il donne comme exemple de théorie unitaire.

Mill (John, Stuart, 1806-1873), philosophe, économiste et homme politique anglais. Il eut d'étroites relations avec la France où il fit de fréquents séjours et dont il connaissait bien la philosophie et la littérature. En correspondance suivie avec Comte, il fut un temps considéré comme un disciple, mais il s'écarta de lui sur plusieurs points, notamment sur l'organisation religieuse de l'humanité et sur le rôle des femmes.

Monge (Gaspard, 1746-1818). Mathématicien français, il prit une part active à la Révolution (ministre de la Marine en 1792), fut l'un des fondateurs de l'École Polytechnique, accompagna Bonaparte en

Egypte, fut sénateur sous l'Empire. De son œuvre scientifique on a surtout retenu la *Géométrie descriptive*, méthode pour représenter les volumes par un dessin plan, très utile aux architectes, aux ingénieurs et en général toutes les fois qu'un objet solide doit être décrit avec exactitude. Comte l'analyse dans la onzième *Leçon*.

Newton (Isaac, 1642-1727), mathématicien et physicien anglais. Son œuvre réunit les mathématiques (calcul infinitésimal), l'optique, l'astronomie, la mécanique céleste, en un système du monde que l'observation corrobore sur beaucoup de points. Elle comporte aussi un aspect théologico-métaphysique auquel Comte ne semble pas avoir prêté attention.

Platon (428-348 av. J. -C). Comte, qui vénère Aristote, est extrêmement hostile à Platon chez qui il ne voit aucune esquisse d'esprit positif, mais seulement une élaboration du monothéisme ; il blâme les « rêveries anarchiques » de *la République* (communauté des biens et des femmes) ainsi que le projet d'un gouvernement des philosophes (voir notre Introduction, p. 47 et 48).

Bibliographie

Il existe actuellement deux éditions complètes du *Cours de philosophie positive* :

- Éditions Anthropos, Paris, 1968, *Œuvres*, reproduisant l'édition Pierre Laffitte (1894) qui était elle-même « identique à la première » Introduction par Sylvain Péron. Le *Cours* occupe les six premiers volumes de ces *Œuvres*.

- Éditions Hermann, Paris, 1975, édition séparée du *Cours* seul, présenté en deux volumes que les éditeurs ont intitulés respectivement *Philosophie première* et *Physique sociale*, présentation et notes par Michel Serre, François Dagognet, Allal Sinaceur, Jean-Paul Enthoven.

- Le *Système de politique positive* se trouve dans l'édition Anthropos des *Œuvres* signalée ci-dessus (4 volumes).

- Le *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser*

la société figure dans l'Appendice du *Système de politique positive* dans les *Œuvres*. 11 en existe une présentation séparée en un volume, éditions Aubier. Une étude critique des manuscrits et des diverses éditions a été faite par Henri Gouhier, *Études philosophiques*, 1974. N° 3 (numéro spécial sur Comte).

Signalons encore :

- Le *Discours sur l'esprit positif*, Union générale d'édition (10-18) présentation par Paul Arbousse-Bastide,

- Le *Catéchisme positiviste*, éditions Garnier-Flammarion, introduction et notes par Pierre Arnaud.

Des *Morceaux choisis*, parus sous divers titres, avec des notices plus ou moins importantes, parmi lesquels :

- Pierre Arnaud, *Politique d'Auguste Comte*, Armand Colin, « U » 1965,

- Pierre Arnaud, *Du Pouvoir spirituel*. Livre de Poche, « Pluriel ». 1978,

- Angèle Kremer-Marietti, *La science sociale*, Gallimard, « Idées », 1972,

- Angèle Kremer-Marietti, *Auguste Comte*, Seghers, 1970,

- Jean Laubier, *Comte, Sociologie*, P. U. F., « Les grands Textes », 1957.

- Jean Laubier, *Comte, Philosophie des Sciences*, P. U. F., « Les grands Textes », 1974.

Ceux qui seraient curieux de confronter Comte avec Saint-Simon trouveront des textes choisis de ce dernier sous le titre *Le nouveau christianisme*, textes présentés par Henri Desroche, Seuil, 1969 (ce livre contient une bibliographie). On retrouvera les deux personnages dans Henri Gouhier, *La jeunesse d'Auguste Comte*, 3 volumes, Vrin, 1936 (réédition 1968) (cf. plus brièvement, du même auteur, *La vie*

d'Auguste Comte, 1 volume, Gallimard, 1931).

À propos de cette édition électronique

1. Élaboration de ce livre électronique :

Edition, corrections, conversion numérique et publication par le site : [PhiloSophie](#)

Responsable de publication : [Pierre Hidalgo](#)

2. Les formats disponibles

1. PDF (Adobe), sans doute le plus universel, lisible avec Adobe Reader et tous ses dérivés avec un très bon confort de lecture sur les ordinateurs.
2. ePub, format destiné aux liseuses de type Kobo mais aussi aux smartphones, ainsi qu'aux tablettes comme l'Ipod d'Apple. Les fichiers ePub se gèrent très bien sur ordinateur avec le logiciel [Calibre](#).
3. Mobi, format utilisé par le Kindle D'Amazon exclusivement. Calibre permet de convertir facilement un ePub dans ce format. Il est lisible aussi par les smartphones et tablettes via des logiciels dédiés.

Bien que réalisés avec le plus grand soin, les livres numériques sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Si vous trouvez des erreurs, fautes de frappe, omissions ou autres, n'hésitez pas à me contacter.

3. Textes sous copyright

Ce texte est sous copyright, c'est-à-dire qu'il n'est pas libre de droits. Chaque acquéreur peut donc en faire un usage personnel mais

en aucun cas le céder à un tiers ni le distribuer sur internet en dehors des sites autorisés. Le cas échéant tout contrevenant est passibles des poursuites prévues par la loi.

Notes

[← 1]

Dans ce qui suit, nous nous appuyons largement sur les travaux d'Henri Gouhier, *La Vie d'Auguste Comte*, Gallimard, 1931, et *La Jeunesse d'Auguste Comte et la formation du positivisme*, 3 volumes, Vrin, 1933.

[← 2]

Ce dernier point a été mis en lumière par Georges Canguilhem, *Les Etudes Philosophiques*, 1974, n° 3.

[←3]

Voir *Bibliographie*, p. 166. Ce titre ne sera plus mentionné que sous la forme abrégée de *Plan*. On trouvera quelques extraits de cet opuscule en fin d'ouvrage p. 148.

[←4]

Cf. *Discours sur l'origine de l'inégalité. Œuvres*, t. III. Editions Gallimard, coll. de la Pléiade, p. 122.

[←5]

À cette époque, Comte donne au *Plan* le titre de *Politique positive*. Ne pas confondre avec le grand ouvrage ultérieur intitulé *Système de politique positive*.

[← 6]

Voir ce nom à *l'Index* des auteurs cités, page 158.

[←7]

Idem

[← 8]

Autobiographie insérée sous le titre de *Préface personnelle* en tête du tome VI du *Cours* (1842).

[←9]

Pour tous ces traits voir la *Dédicace* placée en tête du tome I du *Système de Politique positive*.

[← 10]

Lucie, texte inséré dans le tome I du *Système de Politique positive*.

[← 11]

Voir note p. 63.

[← 12]

Pour tous ces termes, voir p. 26 à 31, *La loi des trois états*.

[← 13]

Idem

[← 14]

Idem

[← 15]

Cité par Henri Gouhier, *La Vie d'Auguste Comte*, p. 222.

[← 16]

Reproduite dans le tome I du *Système* en complément de la *Dédicace*.

[← 17]

Rappelons que *l'Imitation de Jésus-Christ* est un célèbre ouvrage de spiritualité dont l'auteur est probablement un moine de la région rhénane au début du XVe siècle.

[← 18]

Pour le calendrier des mois, cf. p. 156.

[← 19]

Notamment au Brésil où le positivisme constitua à la fin du XIXe siècle une force politique importante. La devise nationale « Ordre et progrès » et le drapeau (une sphère céleste étoilée) sont d'inspiration positiviste.

[← 20]

Cité par Alain, Préface à *Idées*.

[← 21]

Voir à *l'Index* des auteurs cités, au nom de Cabanis.

[← 22]

« Ces destructeurs incomplets », disait Comte à propos de Voltaire et de Rousseau. Il reprochait à Voltaire de conserver les rois et à Rousseau de conserver Dieu.

[← 23]

Voir ce nom à *l'Index* des auteurs cités.

[← 24]

Comte a eu quelque écho de la pensée de Kant mais de façon indirecte et très partielle. En 1824, il a lu l'opuscule de Kant, *Idée d'une Histoire Universelle au point de vue cosmopolitique*, en traduction française. Il le juge alors « prodigieux pour l'époque » et tient Kant pour le « métaphysicien le plus rapproché de la philosophie positive ». Mais il n'a pas connu les grandes œuvres de Kant et notamment son analyse de la causalité.

[← 25]

Ce terme n'apparaît pas dans notre texte. Emprunté à l'anglais, il a été adopté par le français vers 1838. Mais la métaphore du « regard intérieur » est fort ancienne »

[← 26]

Voir ce nom à l'*index* des auteurs cités.

[← 27]

Par exemple, ce qui était au XIXe siècle un jeu de symboles logiques, l'algèbre de Boole, sert de base à l'informatique et à des calculs d'électriciens.

[← 28]

Cet exemple, qui n'est pas textuellement dans le *Cours*, nous paraît conforme à son esprit.

[← 29]

Comte tient à employer ce mot au singulier pour marquer l'unité de cette science
(cf. la 3e *Leçon* où il se recommande de l'exemple de Condorcet.)

[← 30]

Faut-il préciser que le mot « statique » ne comporte aucune des nuances péjoratives qu'on lui associe parfois aujourd'hui ?

[← 31]

L'expression est de Descartes décrivant le corps humain.

[← 32]

Plus précisément : 46^e à 49^e *Leçons*, Considérations sur l'ensemble de la Physique sociale ; 50^e *Leçon*, Considérations préliminaires sur la statique sociale ; 51^e *Leçon*, Lois fondamentales de la dynamique sociale ; 52^e à 57^e *Leçons*, Etude des différents états ; 58^e à 60^e *Leçons*, Appréciation finale.

[← 33]

Système de Politique positive, t. II, p. 3.

[← 34]

Comte l'a appelée successivement « physique sociale » et « sociologie », mot qu'il a formé sur le modèle de « biologie ».

[← 35]

Si les phénomènes astronomiques sont immuables, ce n'est pas parce qu'ils échappent à la nature, mais parce que leur distance et leurs dimensions sont disproportionnées à nos forces.

[← 36]

Le *Discours sur l'esprit positif* était le préambule de ce cours. Voir le témoignage du menuisier Magnin, cité dans l'édition 10-18 du *Discours*.

[← 37]

L'exactitude historique de cette vue prête à discussion, mais cette discussion n'a pas sa place ici. Remarquons seulement qu'évêques et abbés ont été des seigneurs féodaux et comme tels ont assumé le pouvoir temporel.

[← 38]

On peut consulter sur ce point Kolakowski, *Les philosophies positivistes*, éd. Gonthier, « Médiations », 1976.

[← 39]

On trouve la réponse affirmative dans les contributions au *Vocabulaire* de Lalande au mot *scientisme*.

[← 40]

Le mot « positivisme » semble avoir été forgé par l'école saint-simonienne ; Comte l'a adopté mais a employé plus souvent « philosophie positive » et « esprit positif ».

[← 41]

Discours sur l'esprit positif, Edition 10-18, p. 71 à 75. Voir le texte p. 152 de ce volume.

[← 42]

Ce titre est de Comte. Les sous-titres qui suivent sont ajoutés par nous.

[← 43]

Philosophie naturelle : cette expression était usuelle au XVIII^e siècle pour désigner le système formé par l'ensemble des sciences. La *philosophie* elle-même a longtemps englobé les sciences. Dans l'*Avertissement de la 1^{re} édition*, Comte déclare qu'il emploie le mot « philosophie » comme désignant le « système général des conceptions humaines », et il se recommande de l'exemple d'Aristote.

[← 44]

Explication dynamique qui place l'esprit positif dans le devenir de l'esprit humain.
Il sera ensuite défini statiquement comme état normal de l'esprit devenu adulte.

[← 45]

Cette *loi*. Voici le premier énoncé de la *loi des trois états*. Tout ce qui va suivre en sera l'explication. Nous conseillons de relire attentivement ce paragraphe après avoir lu le reste de la leçon.

[← 46]

Le mot *fictif* ne signifie pas que l'état théologique est une fiction mais qu'il se complaît dans la fiction. Ce raccourci est caractéristique du style de Comte. De même l'état métaphysique est dit *abstrait* à cause de l'usage qu'il fait de l'abstraction.

[← 47]

Sur le mot *métaphysique*, voir notre *Introduction*, p. 28.

[← 48]

L'unité de la pensée divine a été un relais important pour parvenir à l'idée de la constance des lois scientifiques, par opposition au caprice caractéristique des volontés divines dans le polythéisme. La perspective d'une unité du système positif est présentée ici avec une réserve qui sera expliquée à la fin de la leçon. Cf. p. 97 et note 68.

[← 49]

Les personnes qui désireraient immédiatement à ce sujet des éclaircissements plus étendus pourront consulter utilement trois articles de *Considérations philosophiques sur les sciences et les savants* que j'ai publiées, en novembre 1825, dans un recueil intitulé *Le Producteur* (n^{os} 7, 8 et 10), et surtout la première partie de mon *Système de politique positive*, [*Système de politique positive* est le titre que Comte donne alors au *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société* (voir ci-dessus notre *Introduction*). Ne pas confondre avec l'œuvre ultérieure, beaucoup plus vaste, qui porte ce titre] adressée, en avril 1824, à l'Académie des sciences, et où j'ai consigné, pour la première fois, la découverte de cette loi.

[← 50]

Le besoin d'une théorie quelconque (cf. notre Introduction). C'est sur des passages de ce genre que nous nous appuyons pour soutenir que Comte n'est pas empiriste.

[← 51]

La première influence de la philosophie positive. Il s'agit de l'astronomie copernicienne. « La seule connaissance du mouvement de la terre a dû détruire (...) l'idée de l'Univers subordonné à la terre et par suite à l'homme » (19^e *Leçon*).

[← 52]

Les attrayantes chimères de l'astrologie consistent à lire les destinées individuelles ou collectives dans le cours des astres. Kepler est l'exemple d'un homme placé à l'articulation de l'astrologie et d'une pensée authentiquement scientifique (voir *Index* des auteurs cités).

[← 53]

Les énergiques déceptions de l'alchimie : celle-ci recherchait la transmutation des métaux en or, l'élixir de longue vie, la fabrication d'un être vivant artificiel. L'alchimie a servi de cadre à plusieurs découvertes de chimie qui ont amorcé la constitution de cette science positive. Ici aussi l'on trouve l'articulation de deux systèmes de pensée antagonistes. Remarquer que si l'astrologie ne produit que des *chimères*, l'alchimie qui est une énergique entreprise pratique conduit à des *déceptions*. L'expression « énergiques déceptions » est un de ces raccourcis caractéristiques du style de Comte, style qui — avec ses singularités — est toujours d'une extrême précision.

[← 54]

Subtilisées, c'est-à-dire rendues subtiles, épurées de leur éléments figurés, produits de l'imagination, et devenues de purs concepts.

[← 55]

Ce court alinéa marque une articulation importante de la *Leçon* puisqu'il s'agit de présenter le thème central du *Cours : la nature propre de la philosophie positive*. Tout ce qui précède était une préparation nécessaire. Cette préparation a été dynamique (*loi générale du développement*). Remarquer qu'en d'autres endroits la statique précède la dynamique : le mouvement est pensé par rapport à son point d'arrivée. C'est le cas de la *Politique positive*. Ici, l'état normal est présenté d'abord par son opposition aux deux états qui l'ont précédé.

[← 56]

Sur l'opposition de la cause et de la loi, voir *Introduction*, p. 29-30.

[← 57]

La division de nos connaissances et leur classification seront expliquées dans la deuxième *Leçon*. Ce paragraphe et les suivants sont à reprendre après l'étude de cette leçon, Cependant, le principe même de la classification est énoncé ici.

[← 58]

Les phénomènes sociaux sont, en un sens, compris dans les phénomènes physiologiques (nous dirions plutôt aujourd'hui *biologiques*) puisqu'ils se produisent en ce vivant particulier qu'est l'homme. Nous verrons plus loin que Comte ne reconnaît pas de psychologie distincte de la physiologie ; il y a néanmoins une spécificité de l'homme qui fait que son étude exige des méthodes propres.

[← 59]

*Le droit divin et la souveraineté du peuple s'opposent comme donnant au pouvoir politique un fondement différent. Ce sont pourtant deux concepts apparentés ; tous deux se réfèrent à un principe absolu ; le second est une sorte de *droit divin du peuple*. Le droit divin se réfère au décret arbitraire de Dieu, la souveraineté du peuple à la fiction abstraite du Contrat. L'état de crise dans lequel se trouve la société politique au début du XIXe siècle, tient à l'antagonisme de ces deux principes.*

[← 60]

Physique sociale : cette expression, mieux que le terme ultérieur de *Sociologie*, éclaire les intentions de Comte. « Physique » est ici référé à son étymologie : *physis*, la nature (en grec). Il y a continuité entre la nature, au sens banal du terme, et la société.

[← 61]

Un Cours de philosophie positive et non de sciences positives. Ici se trouve défini le rapport entre philosophie et sciences. Les sciences, dans leur pluralité, se répartissent entre divers objets. La philosophie, dans son unité, fait le lien entre ces différents domaines.

[← 62]

Ce qui est visé, c'est l'école « fameux sophiste » dans la de Victor Cousin, traité de
45^e *Leçon*.

[← 63]

Ce dernier trait semble viser Condillac.

[← 64]

Descartes, en effet, en joignant la géométrie des anciens à l'algèbre des modernes, a créé géométrie analytique.

[← 65]

La loi des proportions définies énonce que tous les corps simples qui se combinent entre eux le font dans des rapports de masse constants ; lorsque deux corps donnent des composés qui sont dans plusieurs rapports (comme par exemple le soufre et l'oxygène qui donnent l'anhydride sulfureux et l'anhydride sulfurique), il n'existe pas de composés intermédiaires. Cette loi concorde bien avec l'hypothèse atomique. La relativement grande dimension des molécules organiques, le grand nombre d'atomes qui les composent, la complexité de ces combinaisons, font que l'on a pu douter un certain temps que cette loi s'applique à la chimie organique. A l'époque de Comte, la question est encore disputée.

[← 66]

L'exemple est malheureux ; les herbivores transforment en viande une nourriture non carnée, mais les végétaux contiennent de l'azote et le leur fournissent. L'argument aurait été probant si les herbivores avaient eu une nourriture réellement privée d'azote. L'azote est depuis longtemps reconnu comme un corps simple.

[← 67]

Comte attend l'ordre social de l'accord des esprits, et cet accord lui même du libre assentiment que provoque l'éducation scientifique, non d'une contrainte politique. Le mouvement réel va des opinions à la civilisation, de la civilisation aux institutions. Comte attend son triomphe uniquement d'une diffusion de sa doctrine, à la fois dans le peuple et auprès des gouvernements. L'adaptation des institutions aux besoins se fera alors d'elle-même.

[← 68]

Il s'agit de la *loi des trois états*.

[← 69]

Comte rejette ici l'attitude que, dans notre *Introduction*, nous avons appelée *réductionniste* et que l'on associe souvent au positivisme.

[← 70]

D'après une science plus récente, les interactions entre particules élémentaires sont d'une autre sorte que la gravitation. Il est d'ailleurs plus, important de remarquer que Comte ne cherchera jamais l'unité de la science dans une *réduction* des phénomènes complexes aux plus élémentaires, mais dans une *coordination* des méthodes.

[← 71]

Ce titre est de Comte. Les sous-titres sont ajoutés par nous.

[← 72]

Il est exact que du XVII^e au XIX^e siècle, la classification des sciences a préoccupé les philosophes. A notre époque, elle intéresse surtout les bibliothécaires et les administrateurs des institutions scientifiques. On trouvera un état récent de la question dans *Logique et connaissance scientifique* (Gallimard, Encyclopédie de la Pléiade, par Piaget et alii).

[← 73]

La création de la physique sociale amène à l'état positif la science des sociétés restée jusqu'alors théologico-métaphysique.

[← 74]

Le terme *d'art*, selon l'usage de la langue classique, désigne toute sorte de production, aussi bien les Beaux-Arts (dont il ne sera pas question ici) que les Arts et Métiers (l'on disait aussi les *arts mécaniques*), et il sera question un peu plus loin de *S'industrie*. Nous employons plutôt aujourd'hui le terme de *technique* (de *technê* qui, en grec, est l'équivalent d'*ars* en latin).

[← 75]

La physique que Comte appelle *dogmatique* a été plutôt appelée *physique générale* ou *théorie physique*. Dans « histoire naturelle », le mot « histoire » a gardé le sens du grec « historia » qui voulait dire « recherche », « enquête ». L'histoire naturelle a d'abord été la description des curiosités naturelles. Quant au mot « physique », il est employé ici au sens très général de *science de la nature* (*physis* en grec), d'où la *physique sociale* pour la sociologie, puisque la société est nature.

[← 76]

Il y aurait cercle vicieux si les résultats d'une science venant en second étaient nécessaires pour établir des résultats d'une science venant en premier.

[← 77]

Le mot « dogmatique » ne doit pas être pris ici de façon péjorative comme il l'est quelquefois aujourd'hui ; « dogme », par son étymologie, signifie simplement « doctrine ». Ici, c'est l'ordre des matières par opposition à l'ordre de la découverte.

[←78]

« Echelle encyclopédique » signifie présentation ordonnée de l'ensemble des sciences.

[← 79]

A l'optique on peut ajouter l'étude de tous les objets qui servent à mesurer le temps, horloges et chronomètres de diverses sortes.

[← 80]

Le terrain étant déblayé, on en arrive à l'objet propre de la *Leçon* : la classification des sciences abstraites fondamentales. Elle va se faire de nouveau par une série de dichotomies.

[← 81]

Ce passage est très caractéristique des transformations que le positivisme fait subir à un problème. Comte récuse la question : y a-t-il un principe essentiellement différent de la matière et qui serait la *Vie* ? Il lui substitue l'observation *des vivants*, par laquelle on découvre en eux des phénomènes qui leur sont propres et doivent être étudiés par des méthodes spéciales. Ainsi, les vivants ne sont ni soustraits aux lois de la physique inorganique ni réduits aux phénomènes qu'étudie cette physique.

[← 82]

La *physique organique* sera aussi nommée *biologie*.

[← 83]

Comte emploie le mot *physiologie* alors que l'on attendait *biologie*. C'est pour marquer le primat de la physiologie sur l'anatomie, dont elle est d'ailleurs inséparable (cf. 40^e *Leçon*).

[← 84]

Ceci vise Cabanis et Gall à qui il reproche leurs vains efforts pour déduire la science de l'homme de la physiologie en méconnaissant la physique sociale. Chaque science s'appuie sur la précédente, mais sans s'y réduire. L'originalité du phénomène social est particulièrement importante puisque son étude est la clef de voûte du système.

[← 85]

La physique organique abstraite (que nous nommerions *physiologie générale*) étudie les grandes fonctions telles que la respiration ou la reproduction, qui sont communes aux animaux et aux végétaux.

[← 86]

L'on verra plus loin qu'une sixième science, volontairement omise, doit être placée en tête de l'ensemble.

[← 87]

Comte fait des mathématiques abstraites un instrument pour les autres sciences ; c'est pourquoi elles n'entreront pas dans le grand tableau dichotomique. Il ne s'oriente pourtant pas dans la direction du mouvement formaliste qui voit dans la mathématique un langage. Dans la 3^e *Leçon*, il donnera comme définition *la mesure indirecte des grandeurs d'après les relations qui existent entre elles*, en joignant des exemples pris à la mécanique, à l'astronomie, qui lient les mathématiques à leurs applications. En complément, il rattache à la physique non seulement la mécanique mais encore la géométrie, réunies sous le nom de *mathématique concrète*.

[← 88]

Nous répéterons le conseil de relire la première *Leçon* à la lumière de la deuxième.

[← 89]

Dans un souci de clarté nous avons abrégé les titres donnés par Comte aux *Leçons*, tout en conservant son vocabulaire.

[← 90]

Ce texte est extrait d'un opuscule de jeunesse de Comte, dont il est parlé dans l'introduction et dans la bibliographie. Son titre est *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société*. Cet opuscule est republié par Comte et par les éditeurs modernes en appendice du *Système de Politique positive*, mais il en est complètement différent. Il en existe d'ailleurs maintenant une édition séparée, signalée dans la bibliographie.